LA RÉVOLUTION,

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

L'ORIGINE ET LA PROPAGATION DU MAL EN EUROPE,

DEPUIS LA RENAISSANCE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR

Mgr GAUME,

Protonotaire apostolique, vicaire général de Reims, de Montauban et d'Aquila, docteur en théologie, chevalier de l'ordre de Saint-Sylvestre, membre de l'Académie de la religion catholique de Rome, de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Besançon, etc.

Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet.
(*Galat.* vi, 8.)

Ce que l'homme aura semé, il le récoltera.

CINQUIÈME LIVRAISON.

LE VOLTAIRIANISME.

PARIS

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE CASSETTE, 4

[illegible]



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,

IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,

8, rue Garancière.

AVANT-PROPOS.

Avoir établi d'une manière incontestable que la Révolution française de 1789 fut la mise en scène des études de collége suffirait, ce nous semble, à justifier les instantes prières que, depuis quatre ans, nous nous permettons d'adresser aux gouvernements, aux familles, aux maîtres de la jeunesse, pour les engager à réformer un système d'enseignement d'où est sortie une pareille catastrophe.

Toutefois, afin de ne laisser aucun nuage dans les esprits, nous devons répondre à une objection. Il en est qui, regardant le Voltairianisme ou la philosophie du dix-huitième siècle comme une des causes principales de la Révolution française, disent : « Sans aucun doute les études classiques contribuèrent puissamment à la Révolution; mais Voltaire, Rousseau, Mably et les autres philosophes du siècle passé, n'ont-ils pas été les principaux auteurs de ce grand événement? Toutes les doctrines religieuses, sociales, politiques de la Révolution ne se trouvent-elles pas dans leurs écrits? Et leurs écrits n'étaient-ils pas, à la fin du dix-huitième siècle, les oracles de l'opinion [1] »

Le fait est vrai, et nous voulons faire mieux que de le reconnaître. Afin d'aider au triomphe de l'objection, nous allons, fidèle à notre méthode historique, établir par des documents incontestables la part qui revient au Voltairianisme dans le cataclysme de 1789. Après quoi on nous permettra de montrer celle qui revient aux études classiques et à la Renaissance dans le Voltairianisme lui-même. Tel est l'objet de ce nouveau travail, dont voici la division.

Nous adressant à la Révolution elle-même, nous lui demandons : *Est-il vrai que tu comptes Voltaire, Rousseau, Mably et les autres philosophes du dix-huitième siècle parmi tes ancêtres?*

Puis, nous adressant à Voltaire, à Rousseau, à Mably et aux autres philosophes, nous leur demandons : *Qui êtes-vous? comment êtes-vous apparus dans le monde? quelle est votre généalogie? de qui êtes-vous fils?*

Comme nous avons constaté la descendance de la Révolution non par des raisonnements, mais par des faits, nous suivrons la même marche pour constater la filiation du Voltairianisme. Nous tenons à le répéter : ce n'est pas de la polémique que nous faisons, c'est de l'histoire.

LE

VOLTAIRIANISME.

CHAPITRE PREMIER.

APOTHÉOSE DE VOLTAIRE.

La Révolution reconnaît Voltaire pour un de ses pères. — Demande de la municipalité de Paris pour obtenir la translation des restes de Voltaire. — Paroles de Regnault de Saint-Jean d'Angely, de Treilhard. — Demande d'une fête en l'honneur de Voltaire. — Paroles de Gossin, de Regnault. — Arrivée de Voltaire à Paris. — Station à la Bastille. — Description de l'apothéose. — Caractère païen de cette cérémonie.

Il est un reproche qu'on n'a jamais fait à la Révolution, et qu'en effet elle ne mérite pas, c'est d'ignorer sa généalogie et de méconnaître ses ancêtres. Or, ses premiers sourires furent tout à la fois pour Brutus, Scévola, Thémistocle, Lycurgue, Voltaire, Rousseau, Mably. A peine sortie des langes de son berceau, elle manifeste sa piété filiale en associant dans les mêmes honneurs ses pères et ses aïeux.

L'histoire nous a dit ce qu'elle a fait pour les premiers chefs de sa lignée; il lui reste à nous apprendre ce qu'elle a fait pour ses ascendants immédiats.

Le dimanche 8 mai 1791, la municipalité de Paris demande à l'Assemblée nationale que les restes de Voltaire soient amenés triomphalement dans la capitale. Regnault [1] appuie la demande, « attendu, dit-il, que Voltaire est le seul homme *qui ait repoussé le fanatisme et éclairé l'ignorance* [2]. »

A Regnault succède Treilhard. « Voltaire, dit-il, en 1764, commençait la Révolution dont nous sommes témoins; il l'annonçait telle que nous la voyons. *C'est à lui que nous la devons ;* et c'est peut-être un des premiers pour lesquels nous devons les honneurs que vous destinez aux *grands hommes qui ont bien mérité de la patrie*. Je ne parle pas ici de la conduite particulière de Voltaire : il suffit qu'il ait *honoré le genre humain*, qu'il soit *l'auteur d'une révolution aussi belle, aussi grande que la nôtre*, pour que nous nous empressions tous de lui faire rendre au plus tôt les honneurs qui lui sont dus [3]. »

Appeler *grand homme* celui qui toute sa vie a été l'esclave des plus ignobles passions; *bienfaiteur de la patrie* celui qui, dès le premier jour où il sut tenir une plume, ne cessa d'outrager les plus pures gloires

[1] Député de Saint-Jean-d'Angély. — [2] *Monit.* 9 mai 1791. — [3] *Monit.* ibi.

de son pays, et de le démoraliser par les moyens les plus sataniques; l'*honneur du genre humain*, celui dont la vie littéraire fut une prostitution continuelle du talent, et une attaque insensée contre l'édifice religieux et social, dont la chute devait attirer sur le monde des maux incalculables : outrage à la vérité, renversement du sens chrétien! Mais Voltaire a fait la Révolution, il est son père : Treilhard est logique.

Le 30 mai, Gossin demande les honneurs du Panthéon pour Voltaire et la fixation du jour de l'apothéose. « Voltaire, dit-il, a créé un monument qui repose sur les *plus grands bienfaits* comme sur les *plus sublimes productions* du génie : *Voltaire a terrassé le fanatisme, dénoncé les erreurs jusqu'alors idolâtrées de nos antiques institutions ;* il a déchiré le voile qui couvrait *toutes les tyrannies*. Les Français devenus *libres décerneront au libérateur de la pensée* l'honneur qu'a reçu d'eux un des fondateurs de la liberte[1]. »

Appuyant la motion de Gossin, Regnault monte de nouveau à la tribune et s'écrie : « Je réclame les honneurs du Panthéon pour le philosophe qui osa, un des premiers, parler aux peuples de leurs droits, de leur dignité, de leur puissance, au milieu d'une cour corrompue. Son regard perçant a lu dans l'avenir, et a aperçu l'aurore de la liberté, de la *regé-*

[1] *Monit.* 30 mai 1791.

nération française, dont il *jetait les semences* avec autant de soin que de courage... Voltaire a fait par son exemple une Révolution dans l'histoire; eh bien! *cette Révolution a préparé la nôtre*[1]. »

La demande est convertie en décret. Le dimanche 10 juillet 1791 une députation du corps municipal se transporte à la barrière de Charenton pour recevoir le corps de Voltaire qui arrivait de Romilly à Paris.

Le trajet, de quarante lieues, n'avait été qu'une suite non interrompue d'honneurs funèbres. Le char qui portait le cercueil avait toujours été escorté par les officiers municipaux et les gardes nationales de chacune des communes situées sur son passage. De distance en distance, des groupes de jeunes filles vêtues de blanc étaient venues y déposer des couronnes de fleurs. Des branches de laurier et de chêne entrelacées de roses, de myrte et de fleurs des champs ombrageaient ce char *de forme antique*, sur lequel on lisait pour inscription deux vers de Voltaire :

Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner ;
Si l'homme a des tyrans, il doit les détrôner.

Il était nuit lorsque le cortége arriva à Paris. Tout avait été préparé pour le recevoir. Des flam-

[1] *Monit.* 30 mai 1791.

beaux, des illuminations de tout genre éclairent sa marche à travers la capitale, et la multitude qui l'accompagne fait de son entrée un véritable triomphe. Le corps est conduit, au milieu des acclamations du peuple, sur les ruines de la Bastille; une plate-forme domine l'emplacement de la tour qui a servi de prison à Voltaire. Avant d'y être placé son cercueil est montré à la foule, qui aux plus vifs applaudissements fait succéder un *religieux* silence. Là reposent jusqu'au lendemain les reliques du *libérateur de la pensée*, au milieu des fleurs et des arbrisseaux de toute espèce, sous un berceau de roses, de myrtes et de lauriers.

A côté s'élève, en guise de colonne triomphale, un rocher formé avec les pierres provenant des décombres de la Bastille. Le sommet et les contours de ce rocher sont décorés de diverses figures symboliques, avec l'inscription suivante :

REÇOIS EN CES LIEUX OU T'ENCHAINA LE DESPOTISME,
VOLTAIRE,
LES HOMMAGES QUE TE REND LA PATRIE.

Le lendemain, 11 juillet, a lieu la translation des restes de Voltaire au Panthéon. Rien n'a été épargné pour ajouter à l'éclat de cette cérémonie.

Le cortége se met en marche à deux heures, dans l'ordre suivant :

Plusieurs compagnies de cavalerie, les sapeurs, les tambours, les canonniers et les jeunes élèves de la garde nationale;

Une députation des colléges, les clubs et les sociétés patriotiques, portant chacun ses bannières et ses devises, au nombre desquelles on remarque les suivantes empruntées de Voltaire :

> Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
> C'est la seule vertu qui fait leur différence.
>
> Exterminez, grand Dieu, de la terre où nous sommes,
> Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes.

De nombreux détachements de la garde nationale et une multitude d'hommes armés marchent en ordre de bataille, et, au milieu d'eux, figurent tous les forts de la halle en costume, formant un corps séparé; suivent les citoyens de Varennes et de Nancy, portant les médaillons couronnés de lauriers de Rousseau, de Mirabeau et de Franklin;

Après eux, les vainqueurs et démolisseurs de la Bastille, portant les fers, les boulets, les chaînes, les cuirasses trouvés dans cette forteresse, et précédés de leur chef, Palloy;

Un brancard sur lequel sont placés plusieurs volumes intitulés : *Procès-verbal des électeurs* et *Insurrection parisienne*, par Dussaulx;

Les habitants du faubourg Saint-Antoine, portant

le drapeau et le plan de cette forteresse. On voit parmi eux une femme *en amazone*, revêtue de l'uniforme de garde national, distinction que sa coopération à la prise de cette forteresse lui a fait accorder. Elle est armée d'un bâton, dont le haut bout, terminé par une pointe de fer, porte ces mots :

LA DERNIÈRE RAISON DU PEUPLE.

Un groupe de citoyens armés de piques, dont l'une est surmontée du bonnet de la liberté, avec cette légende :

DE CE FER NAQUIT LA LIBERTÉ.

Les gardes françaises portant un modèle de la Bastille, sculpté avec une pierre provenant de la démolition de cette forteresse [1] ;

Après eux marche le club des jacobins, qui, par un sentiment d'orgueil bien digne de cette trop célèbre société, affecte de se séparer des autres sociétés patriotiques ;

Les anciens électeurs de 1789 et de 1790 ;

Les Cent-Suisses et les gardes suisses sous les armes ;

[1] Palloy en avait fait faire quatre-vingt-trois semblables, qui avaient été envoyés dans chaque département. Sous les divers gouvernements qui se sont succédé en France, le même individu a distribué gratuitement aux curieux des fragments de fer et de pierres provenant de la démolition de la Bastille.

Une députation des différents théâtres de la capitale, précédant immédiatement la statue de Voltaire. Cette *statue d'or*, couronnée de lauriers, est portée par les jeunes élèves des arts, *en costume antique;* les uns élèvent dans les airs, au milieu de guirlandes de chêne, et des *divers attributs des Muses*, des médaillons où se lit le nom des principaux ouvrages du demi-dieu. Les autres portent un coffre doré qui renferme une édition de ses œuvres en soixante-dix volumes : c'était un présent de Beaumarchais.

Derrière, suivaient en foule les académiciens, les savants, les gens de lettres et les artistes.

Des chœurs de musiciens, chantant des hymnes et s'accompagnant du son d'*instruments antiques*, précèdent le char portant le sarcophage dans lequel est renfermé le cercueil de Voltaire. Ce char, dont les roues et toutes les formes rappellent *les chars des triomphateurs romains*, avait été construit d'après les dessins du célèbre David. Douze chevaux gris-blanc, attelés sur quatre de front et conduits à la main par *des gardes vêtus à la romaine*, traînent ce chef-d'œuvre, *image fidèle de la grandeur et de la majesté des conceptions antiques.*

Sur ce char s'élève une pyramide tronquée, décorée d'une riche draperie en velours vert semé d'étoiles d'or et surmontée d'un lit funèbre sur le-

quel repose l'image plastique de Voltaire. Cette figure représente le philosophe demi-couché sur un lit de repos. Les draperies qui l'environnent laissent voir les formes de son corps; les bras sont nus et le visage ne porte pas l'empreinte de la mort. Au-dessus de sa tête la *Renommée, sous l'emblème d'une jeune fille ailée,* tient suspendue une couronne d'étoiles. *Les parfums les plus exquis brûlent dans des cassolettes placées aux quatre coins du char,* et exhalent dans les airs les plus suaves odeurs.

Le sarcophage est orné de plusieurs inscriptions :

Sur le devant :

AUX MANES DE VOLTAIRE.

Sur l'une des faces latérales :

IL COMBATTIT LES ATHÉES ET LES FANATIQUES;
IL INSPIRA LA TOLÉRANCE;
IL RÉCLAMA LES DROITS DE L'HOMME
CONTRE LA SERVITUDE ET LA FÉODALITÉ.

Sur l'autre face latérale :

POETE, PHILOSOPHE, HISTORIEN,
IL A FAIT PRENDRE UN GRAND ESSOR A L'ESPRIT HUMAIN,
ET NOUS A PRÉPARÉS A DEVENIR LIBRES.

Par derrière :

IL DÉFENDIT CALAS,
SIRVEN, LABARRE ET MONBAILLY.

Ce pompeux sarcophage, élevé de quarante pieds, s'avance lentement, et dans sa marche ébranle au loin les rues qu'il traverse.

Il est suivi du procureur général syndic, des ministres, des ambassadeurs de diverses cours étrangères, des députations de l'Assemblée nationale, du département, du district, de la municipalité, des sections, de la Cour de cassation, des juges des tribunaux de Paris et des juges de paix. La marche est fermée par le bataillon des vétérans et par un corps de cavalerie.

Le cortége suit tous les boulevards depuis l'emplacement de la Bastille et s'arrête devant l'Opéra, qui occupait alors le théâtre de la Porte-Saint-Martin. La façade de cet édifice est décorée de festons de feuillages et de draperies retroussées par des guirlandes de fleurs. Le buste de Voltaire est placé sur un *autel à l'antique*, et au-dessous on lit ces inscriptions :

PANDORE,

LE TEMPLE DE LA GLOIRE,

SAMSON,

opéras dont Voltaire était l'auteur. Des acteurs, en habits de caractère, viennent déposer sur ce buste des couronnes, et entonnent à sa gloire un hymne analogue à la circonstance.

Ensuite le cortége reprend sa marche, continue les boulevards jusqu'à la place Louis XV et suit le quai de la Conférence, le pont Royal et le quai des Théatins, déjà connu alors sous le nom de quai Voltaire.

Il s'arrête devant l'hôtel Villette, situé au coin de la rue de Beaune. C'était là que Voltaire avait passé ses derniers jours.

Quatre peupliers très-élevés, que réunissent des festons de feuillages de chêne et des guirlandes de laurier, forment une voûte de verdure, au milieu de laquelle est suspendue une couronne de roses qui descend sur le char au moment de son passage. La façade de l'édifice porte cette légende :

SON ESPRIT EST PARTOUT, ET SON CŒUR EST ICI.

Sur le devant est une estrade en amphithéâtre sur laquelle sont rangées cinquante jeunes filles, vêtues de robes blanches avec des ceintures bleues, une couronne de roses sur la tête et une *couronne civique* à la main. Deux d'entre elles se distinguent par de longs habits de deuil : ce sont les filles de Calas.

Madame de Villette, qu'avait *adoptée la tendresse paternelle* de Voltaire, s'avance alors pour placer une couronne sur la tête de la statue de son oncle; et, poussée par les plus vifs sentiments de tendresse et de douleur, elle entoure de ses bras et couvre de

baisers le marbre inanimé qui fait revivre ses traits chéris. A cette scène touchante, l'attendrissement le plus profond s'empare de tous les spectateurs, et les lugubres accords d'une musique déchirante ajoutent encore à l'émotion générale. On chante ensuite en chœur des strophes d'une ode de Chénier mise en musique par Gossec.

La station achevée, le cortége, auquel se joignent madame de Villette, entourée de la famille Calas, la Harpe, qui *était aussi un fils adoptif de Voltaire*, et un groupe nombreux de dames vêtues de blanc et ornées de ceintures et de rubans aux trois couleurs, reprend sa marche et se dirige vers le théâtre de la *Nation*, aujourd'hui *Odéon*.

Devant l'ancien emplacement de la Comédie française, situé rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, qui se trouve sur le passage du char de triomphe, est un buste de Voltaire couronné par deux Génies, et au bas duquel on lit cette inscription :

IL FIT SON ŒDIPE A DIX-SEPT ANS.

A l'Odéon, un nouvel hommage est réservé *aux mânes* du patriarche de Ferney. Les draperies les plus magnifiques, des guirlandes artistement disposées décorent toute la façade de ce monument; des festons en spirales entourent les colonnes, et chacune d'elles porte l'un des titres des pièces de Voltaire,

renfermés dans trente-deux médaillons. Sur le fronton de l'édifice est inscrite cette légende :

IL FIT IRÈNE A QUATRE-VINGT-TROIS ANS.

A l'arrivée du cortége, le vestibule, que ferme une draperie, s'ouvre et montre dans le fond la figure en marbre de Voltaire toute resplendissante de lumières. Bientôt on voit les principaux personnages dramatiques qu'il a mis en scène, venir, *dans leurs costumes et avec tous leurs attributs*, rendre leurs hommages au Génie créateur qui les a si dignement représentés. *Brutus lui offre un faisceau de lauriers*; Orosmane, les parfums de l'Arabie; Alzire, les trésors du nouveau monde; Nanine, un bouquet de roses; et, pendant cette scène de la reconnaissance, une musique *délicieuse* exécute à grand orchestre les chœurs de l'opéra de Samson.

Il était nuit quand le cortége se remit en marche à la lueur des flambeaux et des illuminations, et il n'arriva qu'à dix heures du soir au Panthéon, où la dépouille mortelle de Voltaire fut déposée avec toute la pompe digne de cette *fête triomphale*[1].

« Cette cérémonie, ajoute le *Moniteur*, a été une véritable *fête nationale*. Partout on voyait les bustes de Voltaire couronnés, on lisait les maximes les plus

[1] Voir *Journées mémorables de la révolution*, t. I, p. 287 à 294, et *Monit.* 13 juillet 1791.

connues de ses immortels ouvrages; elles étaient dans la bouche de tout le monde. Dans toute la longueur de la route que ce superbe cortége a traversée, une foule innombrable de citoyens garnissait les rues, les fenêtres, les toits des maisons[1]. »

Couronnes, char de triomphe, illumination, acclamations, procession, ostension des reliques, hymnes, encens, reposoir, la Révolution n'oublie rien dans le culte qu'elle rend à Voltaire. Peut-elle dire d'une manière plus explicite : Il est mon saint, il fut mon père?

[1] *Monit.* 13 juillet 1791.

CHAPITRE II.

APOTHÉOSE DE ROUSSEAU.

La Révolution le reconnaît pour son père. — Pension à sa veuve. — Demande des honneurs du Panthéon. — Paroles d'Eymard. — Description de l'apothéose.

Ce qu'elle venait d'accomplir en l'honneur de Voltaire, la Révolution le fit pour Rousseau.

Le mardi 21 décembre 1790, Barère et Eymard montent à la tribune et demandent une pension aux frais de l'État pour la veuve[1] de Jean Jacques Rousseau, et une statue pour Rousseau lui-même. « *Athènes*, s'écrie Barère, *éleva la famille d'Aristide ; que ne fera pas la nation française pour la veuve de J. J. Rousseau ?* » Aux applaudissements de toute l'assemblée, Thérèse Levasseur reçoit une pension viagère de 1,200 livres[2].

Plaidant pour Rousseau : « Dans le moment, dit Eymard, où la plus étonnante et la *plus complète des révolutions* s'opère en France, quelle reconnaissance ne devez-vous point à celui qui vous a mis dans les

[1] C'était sa concubine. — [2] *Monit.* 21 décembre 1790.

mains les armes victorieuses, avec lesquelles vous avez combattu le despotisme et assuré *pour jamais nos droits à la liberté?* Je demande qu'après avoir donné un grand exemple au monde, cette gloire soit encore réservée à la France, d'avoir, *à l'exemple des peuples anciens*, honoré d'une manière digne d'elle et digne de lui l'homme immortel qui fut *son bienfaiteur*, ou plutôt *celui du genre humain* [1]. » La salle retentit d'applaudissements unamines, et Rousseau aura une statue.

Cela ne suffit pas : Rousseau doit partager avec Voltaire les honneurs de l'apothéose.

Le samedi 27 août 1791, une députation des *gens de lettres* de Paris se présente à l'Assemblée, présidée par M. *Victor Broglie.* L'orateur s'exprime en ces termes :

« Vous avez placé au Panthéon ce génie universel à qui l'on a reproché d'envahir tous les genres, mais qui ne s'en rendit maître que pour terrasser sous les pieds de la philosophie *le monstre du fanatisme et de la superstition.* Voltaire fut le *précurseur nécessaire de vos travaux*; il abattit devant vous tout ce qui pouvait vous faire obstacle; il rasa pour ainsi dire la place où vous avez élevé l'édifice de notre liberte.

» Vous lui avez accordé les honneurs qui lui étaient dus : vous êtes quittes envers sa mémoire; l'êtes-

[1] *Monit.* 23 déc. 1790.

vous envers celle de l'auteur du *Contrat social?* L'égalité des droits entre les hommes et la souveraineté du peuple, Rousseau fut le premier à les établir en système sous les yeux mêmes du despotisme. Ces deux idées mères ont germé dans les âmes françaises et dans les vôtres par la méditation de ses écrits; et si, comme on ne peut le contester, notre constitution entière n'en est que le développement, *Rousseau est le premier fondateur de la constitution française*... Nous sollicitons pour la mémoire de ce grand homme des honneurs qui vengeront sa cendre, qui acquitteront la France et qui ajouteront à votre gloire[1]. »

Le président répond : « L'Assemblée nationale, en détruisant tous les *titres d'orgueil*, a donné un plus grand éclat aux véritables titres de gloire. Elle a voulu que désormais les talents, la vertu, le génie fussent les seules marques de distinction entre les citoyens de l'empire. C'était mettre au premier rang *celui qui les rassembla toutes;* c'était mettre J. J. Rousseau à une place *où il ne pût avoir de supérieur*. L'Assemblée prendra votre demande en considération et vous invite d'assister à la séance[2]. »

Eymard demande que l'Assemblée se prononce immédiatement. « Offrez-nous, dit-il, *à l'exemple des anciens*, des objets d'émulation; offrez-nous ces ré-

[1] *Monit.* 30 août 1791. — [2] *Id.*, ibid.

compenses qui survivent à ceux qui les ont obtenues[1]. » Une seule difficulté s'oppose au vote de l'assemblée, M. Girardin d'Ermenonville prétend qu'il est propriétaire des restes de Rousseau. La difficulté est aplanie par M. *Matthieu Montmorency* : « Les faits, dit-il, dont viennent de s'occuper les préopinants devaient être éloignés d'une question qui appartiendra tout entière *à l'admiration et à la reconnaissance nationales*. Je crois impossible que M. Girardin veuille se refuser aux honneurs que l'on veut rendre à Rousseau, et qu'il veuille disputer à la Nation les cendres d'un homme qui lui appartient *à tant de titres*. L'Assemblée, qui est *impatiente de céder au sentiment qui l'anime*, satisferait aux droits sacrés de la propriété et au vœu national si elle voulait décréter que les honneurs décernés aux grands hommes seront rendus à Rousseau, et renvoyer au comité de constitution pour l'exécution[2]. »

Cette proposition est acceptée, et le 21 septembre paraît le décret qui décerne à Rousseau les honneurs du Panthéon[3]. Afin de préparer l'enthousiasme, Palloy vient, le 6 octobre, faire hommage à l'assemblée du buste de Rousseau, sculpté en relief sur une pierre de la Bastille[4]. L'Assemblée manifeste sa vive

[1] *Monit.*, 30 août 1791. — [2] *Id.*, id. — [3] *Id.* 22 sept. 1791. — [4] *Id.* 7 octobre. Voir aussi *Monit.* 16 avril 1794, où Rousseau est appelé *le plus grand des moralistes*.

reconnaissance et décrète que le buste de Rousseau sera placé dans la salle de ses séances. A son tour, Joseph Chénier compose pour le jour de la fête un hymne où toutes les conditions et tous les âges célèbrent les louanges du futur demi-dieu.

Enfin arrive le 20 vendémiaire an III (11 octobre 1794), jour fixé, comme on disait, pour la cérémonie la plus belle, la *plus grecque* qu'on ait encore vue. Le 18, l'*urne* funéraire qui renferme les *cendres* de Rousseau est enlevée de l'*île des Peupliers*, et portée en triomphe par les citoyens d'Ermenonville jusque dans la *commune d'Émile*, ci-devant Montmorency. Elle y reste jusqu'au lendemain.

Le 19, le cortége se met en marche pour Paris. Vers les six heures du soir, il arrive à la place de la Révolution et s'arrête au pont tournant, aux pieds de *la Renommée*, qui semble annoncer à l'univers l'*apothéose d'un grand homme*[1]. C'est là qu'une députation de la Convention vient recevoir les restes de Rousseau.

L'urne cinéraire, conduite respectueusement sur un char orné de guirlandes, est déposée au milieu du grand bassin du palais National (les Tuileries), dans une petite île factice, environnée de saules pleureurs et de peupliers, qui rappelaient aux spec-

[1] *Monit.* 24 vendém. an III.

tateurs les pièces d'eau d'Ermenonville. Là, dans un petit temple de *forme antique*, repose l'urne de Jean-Jacques. Elle y reçoit pendant toute la nuit les *hommages du peuple*, jusqu'au moment de sa translation au Panthéon.

Le 20, dès neuf heures du matin, les citoyens se portent en foule au jardin National : tout annonce une fête d'un *peuple libre*. Lorsque tous ceux qui doivent former le cortége sont assemblés, la Convention nationale, quittant le lieu de ses séances, paraît sur la vaste tribune placée devant le péristyle du palais. A ce moment, l'Institut de musique exécute une marche, suivie de l'air composé par Rousseau : *J'ai perdu tout mon bonheur*. Ensuite, du haut de cette tribune, le président lit à haute voix les décrets rendus pour honorer la mémoire de Rousseau. Cette lecture, souvent interrompue par de nombreuses acclamations, est suivie de l'air de Rousseau : *Dans ma cabane obscure*.

Enfin le cortége se met en marche, composé de la manière suivante :

Premier groupe. Musiciens exécutant les touchants accords du *Devin du village* et d'autres airs de la composition de J. J. Rousseau.

Deuxième groupe. Botanistes portant des plantes, des fleurs et des fruits, avec cette inscription :

L'ÉTUDE DE LA NATURE
LE CONSOLAIT DE L'INJUSTICE DES HOMMES.

Troisième groupe. Artistes et artisans de toute espèce, avec les instruments de leur art et de leur métier, et portant l'inscription suivante :

IL RÉHABILITA LES ARTS UTILES.

Quatrième groupe. Députés des sections de Paris, portant les tables des droits de l'homme, avec cette inscription :

IL RÉCLAMA LE PREMIER CES DROITS IMPRESCRIPTIBLES.

Cinquième groupe. Mères, *vêtues à l'antique*, les unes tenant leurs enfants par la main, les autres les portant dans leurs bras, avec cette inscription :

IL RENDIT LES MÈRES A LEURS DEVOIRS
ET LES ENFANTS AU BONHEUR.

C'est en effet à Rousseau, c'est à son éloquence que les mères doivent un bonheur *que jusqu'alors elles avaient ignoré*, le bonheur d'allaiter elles-mêmes leurs enfants, et de les élever sous leurs yeux.

La statue de J. J. Rousseau couronnée par la Liberté. Sur le piédestal on lit sa devise favorite :

VITAM IMPENDERE VERO.
CONSACRER SA VIE A LA VÉRITÉ.

et au-dessous la légende suivante :

AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS,
LA CONVENTION NATIONALE A J. J. ROUSSEAU.
AN IIe DE LA RÉPUBLIQUE.

Sixième groupe. Habitants de Franciade, d'Émile et de Groslay, portant cette inscription :

C'EST AU MILIEU DE NOUS
QU'IL FIT HÉLOÏSE, ÉMILE ET LE CONTRAT SOCIAL.

Septième groupe. Habitants d'Ermenonville entourant le char qui porte l'urne cinéraire, sur laquelle sont gravés ces mots :

ICI REPOSE L'AMI DE LA NATURE ET DE LA VÉRITÉ.

Huitième groupe. Genevois avec l'envoyé de leur République ; ils portent cette inscription :

GENÈVE ARISTOCRATE L'AVAIT PROSCRIT ;
GENÈVE RÉGÉNÉRÉE A VENGÉ SA MÉMOIRE.

Neuvième groupe. La Convention nationale entourée d'un ruban tricolore, et précédée du *Contrat social*, appelé le *Phare des législateurs.*

Tous ces groupes marchent, sur dix de front, aux acclamations de la foule pressée sur le passage du cortége.

Comme Voltaire avait fait une station à l'hôtel Villette, Rousseau en fait une dans la rue Honoré, en face du club des Jacobins. Là, une couronne

civique est déposée sur le sarcophage du libérateur.

Arrivé au Panthéon, le sarcophage renfermant le cercueil de Rousseau est porté triomphalement dans l'intérieur du temple, et placé sur une estrade élevée sous le dôme. Pendant ce temps, l'Institut de musique exécute l'air composé par Jean-Jacques : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Le président de la Convention nationale (Cambacérès), dans une oraison funèbre en l'honneur de Rousseau, retrace les travaux et les écrits qui lui assurent l'immortalité :

« Citoyens, dit-il, les honneurs du Panthéon, décernés aux *mânes de Rousseau*, sont un hommage que la nation rend aux *vertus*, aux talents, au génie... *Moraliste profond, apôtre de la liberté et de l'égalité, il a été le précurseur* qui a appelé la nation dans les routes de la gloire et du bonheur; et si une grande découverte appartient à celui qui l'a le premier signalée, *c'est à Rousseau que nous devons cette régénération salutaire* qui a opéré de si heureux changements dans nos mœurs, dans nos coutumes, dans nos lois, dans nos esprits, dans nos habitudes...

» A sa voix l'homme a été libre, depuis le berceau jusqu'au cercueil. Citoyens, le *héros de tant de vertus* devait en être le martyr... Sa vie aura une époque dans les *fastes de la vertu*, et ce jour, ces

honneurs, *cette apothéose*, tout annonce que la Convention nationale veut acquitter à la fois envers le *philosophe de la Nature*, et la dette des Français et la reconnaissance de l'humanité [1]. »

Après le panégyrique, Cambacérès, en grand costume, s'approche du sarcophage, et jette, *au nom de la France entière*, des fleurs sur la tombe de cet homme célèbre.

La cérémonie se termine par l'hymne de Chénier, musique de Gossec, dont la première strophe est chantée par les vieillards et les mères de famille, la seconde par les députés de la Convention, la troisième par les enfants et les jeunes filles, la quatrième par les habitants de Genève, et la cinquième par les jeunes gens; le chœur est répété par le peuple et tous les assistants.

LES VIEILLARDS ET LES MÈRES DE FAMILLE.

Toi qui d'Émile et de Sophie
Dessinas les traits ingénus,
Qui de la nature avilie
Rétablis les droits méconnus,
Éclaire nos fils et nos filles,
Forme aux vertus leurs jeunes cœurs,
Et rends heureuses nos familles
Par l'amour des lois et des mœurs.

LE CHŒUR.

O Rousseau! modèle des sages,
Bienfaiteur de l'humanité,

[1] *Monit.* 21 vendém. an III.

D'un peuple fier et libre accepte les hommages,
Et du fond du tombeau soutiens l'égalité.

LES REPRÉSENTANTS DU PEUPLE.

Ta main, de la terre captive
Brisant les fers longtemps sacrés,
De sa liberté primitive
Trouva les titres égarés.
Le peuple s'armant de la foudre
Et de ce contrat solennel,
Sur les débris des rois en poudre
A posé son trône éternel.

LE CHOEUR.

O Rousseau, etc.

LES ENFANTS ET LES JEUNES FILLES.

Tu délivras tous les esclaves;
Tu flétris tous les oppresseurs;
Par toi, sans chagrins, sans entraves,
Nos premiers jours ont des douceurs.
De ceux dont tu pris la défense,
Reçois les vœux reconnaissants :
Rousseau fut l'ami de l'enfance;
Il est chéri par les enfants.

LE CHOEUR.

O Rousseau, etc.

LES GENEVOIS.

Tu vois, près de ta cendre auguste,
Tes amis, tes concitoyens;
Philosophe sensible et juste,
Nos oppresseurs furent les tiens;
Et dans ta seconde patrie,
Genève agitant son drapeau,

Genève, ta mère chérie,
Chante son fils, le bon Rousseau.

LE CHOEUR.

O Rousseau, etc.

LES JEUNES GENS.

Combats toujours la tyrannie
Que fait trembler ton souvenir :
La mort n'atteint pas ton génie,
Ce flambeau luit pour l'avenir.
Ses clartés pures et fécondes
Ont ranimé la terre en deuil,
Et la France, au nom des deux mondes.
Répand des fleurs sur ton cercueil.

LE CHOEUR.

O Rousseau, modèle des sages,
Bienfaiteur de l'humanité,
D'un peuple fier et libre accepte les hommages,
Et du fond du tombeau soutiens l'égalité [1].

Le lendemain, dans la séance du club des Jacobins, Boissel, vice-président, monte à la tribune, et s'exprime ainsi : « Citoyens, je viens vous rendre compte de l'exécution de votre arrêté qui décerne une *couronne civique aux mânes* de J. J. Rousseau. Lorsque le char qui portait le buste de ce philosophe s'est arrêté à l'entrée de cette enceinte, et tandis qu'un jeune citoyen posait la couronne sur la tête de Jean-Jacques, votre vice-président, portant la parole au peuple, a dit : « Citoyens, la Société des amis de la

[1] *Monit.* 20 et 24 vend. an III.

liberté et de l'égalité, *sectateurs, professeurs et continuateurs invariables* des principes et de la doctrine de l'immortel Jean-Jacques, vient exprimer, par l'offrande d'une *couronne civique aux mânes* de cet ardent ami de l'humanité, sa résolution de ne cesser de le prendre pour modèle et pour guide dans ses travaux... »

» Ce discours, citoyens, a été couvert d'applaudissements. Votre vice-président a été invité de *monter sur le char pour représenter les quatre âges.* Il s'est *assis aux pieds* de la veuve de Jean-Jacques; il a été conduit ainsi jusqu'au Panthéon[1]. »

On le voit, l'apothéose de Rousseau rivalise avec celle de Voltaire. Jamais Paris ne rendit des hommages plus éclatants à Jésus-Christ. Jamais il ne fit de procession plus solennelle et plus pompeuse pour honorer le Fils de Dieu, que celle où promenant en triomphe les cadavres de Voltaire et de Rousseau, il les offrit à la vénération publique, et les conduisit solennellement dans une église catholique devenue leur sanctuaire. Voltaire et Rousseau honorés dans la capitale de la France à l'égal du Saint des saints, et, depuis soixante ans, la Révolution donnant à l'Europe et au monde le scandale inouï des deux coryphées du libertinage et de l'impiété placés dans

[1] *Monit.* 26 vend. an III.

la même église que Jésus-Christ lui-même! La Révolution n'est pas morte.

Mais oublions le côté sacrilége de ces apothéoses. En donnant au patriarche de Ferney et au philosophe de Genève de semblables témoignages de piété filiale, la Révolution ne dit-elle pas, dans un langage qui ne souffre pas plus de contradiction qu'il ne demande de commentaire : Oui, je suis fille de Voltaire et de Rousseau?

CHAPITRE III.

MABLY ET LES AUTRES PHILOSOPHES.

La Révolution est destruction et reconstruction. — Voltaire la personnifie dans son œuvre de destruction religieuse. — Rousseau dans son œuvre de destruction sociale : l'un et l'autre dans son œuvre de reconstruction religieuse et sociale. — Mably, autre préparateur de la Révolution. — Son épitaphe. — Demande, en sa faveur, d'une statue, des honneurs du Panthéon. — Paroles d'Arnoux et de Dussaulx. — La Révolution reconnaît tous les autres philosophes pour ses aïeux. — Paroles de M de Landine, de Chabroud, de Prud'homme, de Baudin, de Robespierre, de Riouffe. — Le témoignage de la Révolution justifié par la philosophie elle-même. — Filiation du voltairianisme.

La Révolution française fut destruction et reconstruction. Destruction de l'ordre religieux et de l'ordre social établi; reconstruction d'un ordre religieux et d'un ordre social fabriqué par l'homme, dirigé par lui, et organisé en vue d'assurer sa souveraineté universelle. Dès lors, rien de plus logique que la double apothéose dont nous venons de retracer l'histoire. Voltaire personnifie spécialement la Révolution dans son œuvre de destruction religieuse; Rousseau la personnifie spécialement dans son œuvre

de destruction sociale : l'un et l'autre la personnifient également dans ses principes de reconstruction religieuse et sociale. Ainsi, comme le chêne est tout entier dans le gland caché sous terre : de même, au dix-huitième siècle, la Révolution est tout entière dans Voltaire et dans Rousseau.

Animés du même esprit que leurs maîtres, les autres philosophes sont aussi, quoique à des degrés inférieurs, les précurseurs de la Révolution. Celle-ci, en fille reconnaissante, n'oublie aucun de ses aïeux, et rend à chacun suivant ses œuvres. Or, il est un homme qui par ses principes politiques et par son admiration pour les institutions républicaines de l'antiquité, marche l'égal de Voltaire et de Rousseau, qu'il devance par ses théories socialistes : cet homme, c'est Mably. Une soutane de moins et un peu d'éloquence de plus, et comme eux il entrait au Panthéon.

Dès sa naissance, la Révolution le reconnaît pour un de ses ancêtres, et son portrait, répandu avec profusion, est présenté à la reconnaissance publique avec cette inscription :

Voilà les traits de ce grand homme
Conduit par ses écrits à l'immortalité,
Né digne de Sparte et de Rome,
Mort trop tôt pour la France et pour la liberté[1].

[1] *Monit.* 27 nov. 1789.

Bientôt on demande pour lui une statue[1]; puis, on réimprime ses œuvres en disant : « Je devais à la patrie la publication de ses ouvrages, dans un temps surtout où l'on a besoin de *tant de lumières sociales et politiques et de tant de vertus!* Quels ouvrages plus capables que les siens de donner les unes et d'inspirer l'amour des autres[2]? » Enfin, on sollicite pour lui les honneurs du Panthéon. « Mably, dit le député Arnoux, a écrit pour les peuples; il leur a *appris leurs droits*, qu'ils ignoraient ou qu'ils avaient oubliés. Il est une récompense digne de lui et digne de vous; nous venons vous la demander. Cette récompense est son image dans le monument que vous avez élevé aux grands hommes qui ont bien mérité de la patrie.

» Les titres de Mably à cette gloire sont consignés dans ses ouvrages. *Ils ont servi de flambeau dans la carrière de la Révolution...*

» Vous ne serez pas les derniers, législateurs, à payer cette dette sacrée, du moins si j'en crois l'accueil que vous fîtes naguère à l'un de nous lorsque dans un moment d'enthousiasme il désignait Mably au Panthéon. Grand homme, tout le dit à mon cœur, *l'heure de l'immortalité va bientôt sonner pour toi*[3]. »

L'Assemblée applaudit, et renvoie la motion aux

[1] *Monit.* 31 mai 1791. — [2] *Monit.* 10 floréal an III. — [3] *Monit.* 24 prairial an III. Discours d'Arnoux et de Dussaulx.

trois comités réunis de salut public, de législation et d'instruction publique. Les comités négligent de donner leur rapport, et l'heure de l'immortalité ne sonne pas pour Mably.

Quant aux autres philosophes du dix-huitième siècle, la Révolution ne laisse échapper aucune occasion de se proclamer leur fille et de leur payer le tribut de sa piété filiale. Dès le 1er août 1791, elle dit, par l'organe de M. de Landine : « Les auteurs des déclarations des *droits naturels* ont très-bien établi que l'homme est né libre... Je me plais à adopter, à professer les mêmes principes. *Locke, Cumberland, Hume, Rousseau et plusieurs autres les* ont développés; *leurs ouvrages les ont fait germer parmi nous*[1]. »

Plus loin : « A peine *sortis des forêts*, nos pères n'avaient que le bon sens de la *nature*... et ces *philosophes qui nous ont les premiers appris le chemin du bonheur et de la liberté*, ces philosophes décriés par toutes les tyrannies, ne doivent-ils pas enfin recevoir la récompense de leur *zèle*, en nous voyant profiter de leurs *lumières*[2] ? »

Ailleurs elle s'écrie : « Montesquieu, Rousseau, Mably, Voltaire, n'eussent point tourné librement leurs réflexions sur l'état de misère où se trouvait réduite la pauvre espèce humaine, et s'ils n'eussent

[1] *Monit.* ibi. — [2] *Id.* Discours de Chabroud, 30 mars 1791.

point eu la noble hardiesse de publier leurs pensées à leurs risques et périls, *jamais le peuple n'eût soupçonné ses droits, jamais il ne se fût insurgé.* Soyez reconnaissants envers ceux de nos contemporains qui entretiennent avec courage ce feu sacré, allumé par nos prédécesseurs. Un *bon livre* est un levier capable de remuer le monde entier[1]. »

Toujours guidée par la reconnaissance, elle ajoute : « La prise de la Bastille est le premier des événements qui contribuèrent à la conquête de la liberté... La *raison* recueille cette fois les fruits d'une victoire qu'elle avait *longtemps préparée.* Montesquieu, Rousseau, Mably, *vous aviez forgé les armes* dont fut frappée la tyrannie, qui reléguait au rang des chimères les principes que vous avez révélés et que *nous nous faisons gloire de professer*[2]. »

Ailleurs encore, par l'organe de Robespierre : « Mon Dieu, c'est celui qui protége les opprimés et qui extermine les tyrans ; mon culte, c'est celui de la justice et de l'humanité... Déjà le *flambeau de la philosophie*, pénétrant jusqu'aux conditions les plus éloignées d'elle, a chassé tous les redoutables ou ridicules fantômes que l'ambition des prêtres et la

[1] Prudhomme, *Révolutions de Paris*, n° 107 à 116, p. 269.

[2] Discours de Baudin (des Ardennes), président du Club des Anciens pour l'anniversaire du 14 juillet. — *Monit.* 26 messidor an VII.

politique des rois nous avaient ordonné d'adorer au nom du ciel... Bientôt, sans doute, *l'évangile de la raison* et de la liberté sera l'évangile du monde [1]. »

« *La philosophie*, conclut Riouffe, *a été notre force motrice*.. Que font les écrivains contre-révolutionnaires? Ils attaquent cette philosophie avec acharnement. S'ils parviennent à détruire *l'esprit philosophique*, ils feront infailliblement la contre-révolution. On peut donc dire avec certitude qu'un *antiphilosophe* est un *antirépublicain* [2]. »

Cent autres passages non moins explicites sont consignés dans le *Moniteur*, ce livre inaltéré et inaltérable, où la Révolution elle-même a déposé librement ses pensées les plus intimes. Il demeure donc bien établi que la Révolution s'est proclamée fille de Voltaire et de Rousseau, ou de la philosophie du dix-huitième siècle.

Cette descendance est-elle fondée?

Sur la parole de la Révolution, on peut sans crainte répondre affirmativement; car, nous le répétons, mieux que personne la Révolution connaît sa généalogie. Toutefois ne nous en rapportons pas à son témoignage. Allons au fond des choses, et rappelons-nous que toute la Révolution est dans ces deux mots : *détruire* et *reconstruire*. Détruire l'ordre religieux et

[1] Discours sur la proclamation de l'Être suprême. — [2] Discours au Cercle constitut., 9 messidor an VI.

l'ordre social établi par le christianisme; reconstruire un ordre religieux et un ordre social sur le modèle de l'antiquité classique, voilà, à moins de nier l'histoire, toute la Révolution dans la double phase de son existence.

Or *détruire* et *reconstruire* n'est-ce pas là tout le voltairianisme, toute la philosophie du siècle passé? Envisagée dans son ensemble, dans ses chefs, en France et en Angleterre, dans ses principaux labeurs, dans ses efforts constants, la grande ligue des lettrés du dix-huitième siècle est-elle autre chose qu'une attaque incessante contre le christianisme et contre l'ordre social établi par le christianisme? Quel principe chrétien en philosophie, en morale, en politique, en littérature, a-t-elle respecté? Quelle institution née du christianisme, depuis la papauté jusqu'aux ordres religieux, aux corporations laïques, à la société domestique, à la propriété même, n'a-t-elle pas battue en brèche? En un mot, quelle personne, quelle chose chrétienne a été à l'abri de ses sarcasmes ou de ses sophismes?

Et en même temps, quelles aspirations constantes vers la belle antiquité! quelles louanges de sa liberté, de sa civilisation, de ses vertus, de ses lois, de ses arts, de ses institutions, de ses usages, de ses philosophes, de ses orateurs, de ses poëtes et de ses héros! quels efforts persévérants pour recon-

duire les nations modernes vers ce type admiré!

De ces faits généraux et de notoriété publique, il résulte que la Révolution était dans la philosophie comme l'enfant dans le sein de sa mère; qu'elle était toute formée, toute vivante dans l'ordre des idées avant de devenir visible et palpable dans l'ordre des faits.

Elle est donc fondée l'objection qu'on nous adresse en disant : « La Révolution française n'est pas fille seulement des études de collége, mais encore du voltairianisme. » Loin de nier le fait, nous venons de l'établir.

Mais, à son tour, de qui est fils le voltairianisme? car enfin il n'est pas né comme un champignon sous un arbre. Il a une généalogie : quelle est-elle?

Les voltairiens nous répondent aujourd'hui même : *Nous sommes philosophes et révolutionnaires, et nous en sommes fiers; mais nous sommes les fils de la Renaissance et de la philosophie, avant d'être les fils de la Révolution*[1].

Dans notre étude généalogique du mal, cette assertion, on le comprend, est d'une importance extrême. Reste à savoir si elle est vraie et jusqu'à quel point. Pour former notre opinion, il faut interroger l'histoire, et lui demander si en effet Voltaire, Rousseau, Mably, Hume, Cumberland, les encyclo-

[1] *Débats*, 23 avril 1852.

pédistes et les autres philosophes entraînés dans leur orbite, sont fils de la Renaissance et des études de collége. Nous le saurons avec certitude si, d'une part, ils ont été dès le bas âge formés par la Renaissance, nourris de son lait, animés de son esprit; et si, d'autre part, leurs ouvrages et leurs actes pendant tout le cours de leur vie, ne sont que l'épanouissement de leurs études classiques.

CHAPITRE IV.

VOLTAIRE.

Fils de la Renaissance et des études de collége, il perd la foi et les mœurs. — Ses premiers vers. — Témoignage de l'éducation classique qu'il reçut. — Ignorance et mépris du christianisme. — Enthousiasme pour le paganisme. — Témoignage de Condorcet. — De la Harpe. — De Lefranc de Pompignan. — Analyse de la *Philosophie de l'histoire*. — Toutes les théories, toutes les fables de l'antiquité classique, admirées et reproduites par Voltaire. — Mépris constant du christianisme, de sa langue, de ses arts, de ses hommes. — Éloge de la Renaissance.

Voltaire est un des exemples les plus effrayants de l'influence des études de collége sur l'esprit et le cœur de la jeunesse. « C'est en étudiant Virgile, disait saint Augustin, que bien jeune encore je perdis mon innocence [1]. » « C'est en vivant au milieu des Grecs et des Romains et de leurs myriades de divinités que j'ai perdu la foi, disait Napoléon, et cela m'est arrivé d'assez bonne heure, à treize ans [2]. » Plus malheureux encore, Voltaire y perdit l'une et l'autre. Écoutons ses biographes.

[1] *Confessions*, etc. — [2] *Mémorial de Sainte-Hélène*, etc.

Voltaire (François-Marie Arouet) naquit à Chatenay, près Paris, le 20 février 1694. A dix ans il fut placé au collége Louis le Grand, tenu par les jésuites. « J'ai passé sept années au collége Louis le Grand... Le marquis de Châteauneuf, ambassadeur à la Haye, m'emmena avec lui en qualité de page en 1713[1]. » Plusieurs célébrités de l'ordre, le père Charlevoix, le père Tournemine, le père Lejay et le père Porée, furent tour à tour les maîtres de Voltaire, qui eut ce qu'on appelle des succès de collége. En 1710 il obtint le prix de vers latins (*strictæ orationis*). Quelques pièces de vers français qu'il fit au collége montrent de quel aliment on nourrissait sa jeune intelligence. Il traduisait ainsi une épigramme de l'*Anthologie* :

Léandre, conduit par l'Amour,
En nageant disait aux orages :
Laissez-moi gagner les rivages ;
Ne me noyez qu'à mon retour.

On lui donnait pour *devoir* une pièce de vers sur la statue de *Pygmalion*, et il rendait pour *copie* :

Si Pygmalion la forma,
Si le ciel anima son être,
L'Amour fit plus, il l'enflamma :
Sans lui que servirait de naître ?

[1] *Voltaire peint par lui-même*, 1775, lettre II, page 4; lettre IV, page 9.

Il traduisait aussi des *Odes d'Anacréon;* puis on lui faisait composer des vers sur la mort de Néron, qui se tue lui-même, et il rapportait ce quatrain :

De la mort d'une mère exécrable complice,
Si je meurs de ma main, je l'ai bien mérité;
Et n'ayant jamais fait qu'actes de cruauté,
J'ai voulu, me tuant, en faire un de justice [1].

On voit dans quel pays le jeune Arouet vivait au collége. L'antiquité classique devint son horizon. Emprunter aux Grecs et aux Romains leurs sentiments, leurs images, leur langage même, fut pour lui l'unique source du beau et la condition du succès : toute sa vie poétique nous en offrira la preuve. En attendant, citons encore une composition qu'il fit ayant à peine quinze ans. Un jour le régent de Voltaire fut prié par un vieil invalide de lui faire un *placet* en vers pour le Dauphin. Le régent renvoya l'invalide à son écolier, qui rapporta les vers suivants :

Noble sang du plus grand des rois,
Son amour et notre espérance,
Vous qui, sans régner sur la France,
Régnez sur le cœur des Français;
Pouvez-vous souffrir que ma veine,
Par un effort ambitieux,
Ose vous donner une étrenne,
Vous qui n'en recevez que de la main *des dieux?*

[1] *Vie de Voltaire*, par le marquis de Luchet. 6 vol. in-8°, 1781, t. I, p. 6 et 7.

La *Nature* en vous faisant naître,
Vous étrenna de ses plus beaux attraits,
Et fit voir dans vos premiers traits
Que le fils de Louis était digne de l'être.
Tous les dieux à l'envi vous firent leurs présents :
Mars vous donna la force et le courage ;
Minerve, dès vos jeunes ans,
Ajouta la sagesse au feu bouillant de l'âge ;
L'immortel *Apollon* vous donna la beauté,
Mais un *Dieu plus puissant*, que j'implore en mes peines,
Voulut aussi me donner mes étrennes
En vous donnant la libéralité.

Voilà bien la phraséologie mythologique, telle qu'on l'enseigne dans les colléges; voilà bien les sources poétiques ouvertes par la Renaissance au génie chrétien. Parlant de lui-même, Voltaire qui, comme ses camarades, prenait au sérieux ces lois du Parnasse, ajoute qu'*Apollon* a présidé à sa naissance; que ce *dieu puissant* lui a ouvert son sanctuaire, et autres choses non moins classiques [1].

Dans l'ode qu'il composa quelques années après sur sainte Geneviève, il parle des *dieux soulevés* contre les rois; de *Mars qui conduit son char attelé par la Haine*. Sa pièce n'ayant pas réussi, il se vengea par une satire tout émaillée des noms poétiques du *Parnasse*, de *Phébus*, de *Catulle*, de *Mécénas*, d'*A-*

[1] *Mémoires pour servir à l'Histoire de M. de Voltaire*, par de Servières (ou Chaudon). In-12, 1785, p. 4, 56. — *Vie de Voltaire*, par Condorcet, p. 118.

nacréon, de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Homère*, de *Rome* et de la *Grèce*[1].

Cependant la fréquentation assidue de la belle antiquité ne tarde pas à inspirer au jeune Arouet, plus précoce que les enfants de son âge, un profond dégoût pour le christianisme. Le père Porée et le père Lejay remarquent cette disposition, « et se donnent des peines infinies pour faire goûter à leur élève les grandes vérités de la religion[2]. » Vains efforts! La place était prise, hélas! et pour toujours. « *Dès l'âge de douze ans*, le jeune Arouet étalait les principes et faisait les railleries qu'il a déposées depuis dans une foule d'ouvrages. Il est très-vrai que le père Lejay lui prédit *dès lors* qu'il serait le *porte-drapeau de l'incrédulité*[3]. » A la perversion de l'esprit se joint la corruption du cœur. Dès qu'il a franchi le seuil du collége Voltaire a une maîtresse, fille de bonne maison, qu'il tente d'enlever. C'était en 1713, il avait dix-neuf ans[4].

Si Voltaire a perdu au collége son innocence et sa foi, il y a trouvé une passion invincible pour l'antiquité païenne. Il ne rêve que les belles-lettres, entendues comme on les entendait au collége, calquées sur les modèles anciens, inspirées de leur esprit, empruntant leurs formes, et, autant que la

[1] Voir cette pièce dans Duchet, t. I, p. 26. — [2] *Id.*, p. 22. — [3] *Mémoires de Servières*, p. 2. — [4] *Id.*, id.

chose était possible, exprimant leurs sentiments religieux et politiques : « à tel point, disent les Mémoires de Servières, qu'il ne voulut jamais se prêter aux vues de son père, qui le destinait au barreau [1]. »

Ame vide de christianisme et ivre de paganisme, voilà Voltaire avant même d'être sorti de Louis le Grand. Comment ce jeune enfant entré au collége à dix ans, avec le double trésor de la foi et de l'innocence de cet âge, confié à des maîtres vertueux et habiles, entouré de soins particuliers, se trouve-t-il si vite incrédule et libertin, contempteur public du christianisme, et admirateur passionné du paganisme? Si Voltaire n'avait perdu au collége que la foi et les mœurs, on pourrait l'attribuer aux mauvaises compagnies et aux mauvaises lectures, ce qui pourtant serait peu vraisemblable dans un collége de jésuites et à une époque où la liberté de la presse n'existait pas. Ne serait-il pas plus naturel de dire que Voltaire a trouvé l'écueil de son innocence et de sa foi là où saint Augustin, Napoléon et tant d'autres ont trouvé l'écueil de la leur?

Mais, de plus, s'être passionné sans retour pour l'antiquité païenne, comment expliquez-vous ce mystère? En attendant la réponse, Voltaire lui-

[1] *Mémoires de Servières*, p. 4.

même nous dit par sa vie tout entière : « Je suis fils de mon éducation littéraire; je fus élevé non à Paris, au collége Louis le Grand, par des jésuites, mais à Rome et à Athènes, par Salluste, Cicéron, Tacite, Virgile, Ovide, Horace, Anacréon; les pères Porée, Lejay, Tournemine, ne furent que mes *répétiteurs;* mes vrais *professeurs* furent les auteurs païens. »

Et il le prouvera surabondamment en se moquant des enseignements des uns, en pratiquant fidèlement les leçons des autres; en poursuivant sans relâche ses répétiteurs de sa haine, de ses mépris et de ses sarcasmes, tandis qu'il exaltera jusqu'aux nues ses professeurs, leurs écrits, leurs idées et leurs actions.

En effet, tel se montre Voltaire au sortir du collége, tel il sera jusqu'à la fin de sa longue carrière. L'analyse de ses ouvrages ne présente pas trois idées, elle n'en présente que deux : l'ignorance ou la haine du christianisme, et l'admiration du paganisme. Or, si on réfléchit à l'empire souverain que l'élève du collége Louis le Grand exerça pendant plus de soixante ans sur l'Europe entière, on pourra mesurer l'influence de la Renaissance et des études classiques sur les idées et sur les mœurs, en un mot, sur la philosophie du dernier siècle, et par conséquent sur la Révolution française, qui en est sortie.

Les ouvrages de Voltaire peuvent se diviser en deux catégories : les ouvrages antireligieux et les ouvrages antisociaux.

Caractérisant les premiers, un admirateur de Voltaire, Condorcet, s'exprime en ces termes : « Cachant son nom et ménageant les gouvernements, Voltaire *dirige tous ses coups contre la religion ;* il intéresse même la puissance civile à en affaiblir l'empire. Une foule d'ouvrages sortis de sa plume se répandirent en Europe. Son zèle contre la religion, qu'il regardait comme la cause *du fanatisme qui avait désolé l'Europe depuis sa naissance, de la superstition qui l'avait abrutie,* et comme la source des maux que ces ennemis de l'humanité continuaient de faire encore, *semblait doubler son activité et ses forces.* « Je suis las, disait-il un jour, de leur entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme, et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un seul pour le détruire [1]. »

Tous les genres de mépris déversés sur les siècles chrétiens, sur les gloires et les institutions chrétiennes, par Machiavel, Ulric de Hutten, Érasme et les autres renaissants, éblouis des beautés de l'antiquité païenne, leurs calomnies odieuses, leurs plaisanteries sacriléges reparaissent dans Voltaire assaisonnés d'un nouveau sel. Ce qui était arrivé au

[1] *Vie de Voltaire*, p. 243.

seizième siècle se renouvelle, mais sur des proportions plus étendues, au dix-huitième. L'ivraie du paganisme, jetée à pleines mains dans le champ de l'Europe, produit une vaste moisson. « *Les libres penseurs*, ajoute Condorcet, qui n'existaient auparavant que dans quelques villes *où les sciences étaient cultivées et parmi les littérateurs, les savants, les grands, les gens en place*, se multiplièrent dans toutes les classes de la société comme dans tous les pays [1]. »

« Descartes, continue la Harpe, avait fait une *révolution* dans la philosophie; Voltaire en fit une bien plus étendue dans la *morale des nations et dans les idées sociales*. L'un a secoué le joug de l'école, qui ne pesait que sur les savants; l'autre a brisé le *sceptre du fanatisme, qui pesait sur l'univers* [2]. »

Soixante-dix ans d'une guerre à outrance contre Jésus-Christ, qu'il ose appeler l'*infâme*, contre sa personne adorable, contre ses dogmes, contre sa morale, contre ses mystères : voilà Voltaire dans ses œuvres philosophiques, dans sa correspondance, dans ses poésies fugitives, dans ses innombrables pamphlets, plus obscènes et plus impies les uns que les autres. « Il a été poëte, écrivait en 1781 l'éloquent archevêque de Vienne, pour chanter sur tous les tons de la poésie les leçons de l'impiété; orateur, pour déclamer contre la religion et ses ministres;

[1] *Vie de Voltaire*, p. 216. — [2] *Éloge de Voltaire*, p. 74.

historien, pour altérer les faits au préjudice de la révélation, de l'Église et des saints; philosophe, ou jaloux de le paraître, pour obscurcir les vérités les plus précieuses des nuages du scepticisme. Il a dû à ce titre, plus encore qu'à ses talents littéraires, le bruit qu'il a fait dans le monde. Ajouterons-nous à tant d'excès l'amour effréné de la liberté populaire, l'aversion pour l'autorité souveraine, l'esprit d'indépendance; voilà donc ce que c'est que cette édition promise avec tant d'emphase : *un amas de sarcasmes, de maximes anarchiques, d'ordures et d'impiétés* [1]. »

Ces appréciations générales veulent être justifiées par les ouvrages mêmes de Voltaire, de manière à établir clairement que l'élève du collége Louis le Grand fut pendant toute sa vie, ainsi que nous l'avons dit, le fils de son éducation littéraire, c'est-à-dire une âme vide de christianisme et ivre de paganisme. Or, dans ses différents écrits en prose ou en vers, Voltaire, fidèle disciple de la Renaissance, réchauffe toutes les fables et toutes les théories de l'antiquité païenne, établit l'apothéose de l'homme au double point de vue de l'orgueil et de la chair, et bat en brèche tout ce qui, dans l'ordre religieux et social, n'est pas l'ouvrage de l'homme émancipé.

Ainsi, dans sa *Philosophie de l'histoire*, il nie

[1] Mandement de Mgr Lefranc de Pompignan à l'occasion d'une édition complète de Voltaire, 1781.

l'unité de la race humaine; il enseigne que le langage est une invention de l'homme; que, conformément à la croyance des poëtes classiques, les hommes ont vécu longtemps dans les forêts à l'état de brutes [1]. « Les premiers hommes, dit-il gravement, ne pouvaient guère suffire à leurs besoins, et, ne *s'entendant* pas, ils ne pouvaient se secourir; ils ne pouvaient se défendre contre les animaux féroces qu'en lançant des pierres et en s'armant de grosses branches d'arbres; et de là peut-être vint cette notion confuse de l'antiquité, que les premiers héros combattaient contre les lions et les sangliers avec des massues [2]. »

Si au lieu d'avoir étudié au collége pendant plusieurs années, appris par cœur et admiré les *Métamorphoses* d'Ovide, les *Géorgiques* de Virgile, les *Épîtres* d'Horace et les travaux d'Hercule, Voltaire avait étudié avec le même soin la Bible et les auteurs chrétiens, aurait-il eu de pareilles idées?

Suivant les auteurs païens, et suivant Voltaire leur disciple, l'homme a inventé non-seulement la société, mais la religion. « *Primus in orbe deus fecit timor*. Lorsqu'après *un grand nombre de siècles* quelques sociétés se furent établies, *il est à croire qu'il y eut quelque religion*, *quelque espèce de culte grossier*. Les hommes, alors uniquement occupés du soin de

[1] P. 7 et 13, édition Beuchot. — [2] *Id.*, p. 13.

soutenir leur vie, *ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie. La connaissance d'un dieu formateur, rémunérateur et vengeur est le fruit de la raison.* Tous les peuples furent donc pendant des siècles ce que sont aujourd'hui les habitants de plusieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de plusieurs îles, et la moitié des Américains [1]. »

Vient ensuite, dans Voltaire, comme dans les auteurs classiques, l'éloge de cet âge d'or. L'historien philosophe dit : « Ces peuplades d'Amérique et d'Afrique *sont libres, et nos sauvages d'Europe n'ont pas même l'idée de la liberté* [2]. » Les sauvages sont libres! libres de la liberté d'aller nus, de vivre de chasse et de pêche, d'adorer les manitous, de se tuer et de se manger! Telle est la liberté de l'âge d'or. Quand la Révolution, célébrant la fête de la déesse Nature, chantera : *Heureux Lapons!* on saura qu'elle n'est que l'écho de Voltaire, qui n'est lui-même que l'écho d'Ovide et des anciens.

Pour inventer une société, une religion, il faut s'entendre; or, suivant Voltaire, les hommes primitifs ne s'entendaient pas. La difficulté est sérieuse, mais elle ne l'arrête point. « Avant d'en venir à former une société, dit-il, il faut un langage, et c'est le plus difficile. *On aura sans doute commencé par des cris* qui auront exprimé les premiers besoins; en-

[1] *Philosophie de l'histoire*, p. 16. — [2] *Id.*, p. 28.

suite les hommes les plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront formé *quelques articulations*, que leurs enfants auront répétées. Tout idiome commençant aura été composé de *monosyllabes*. C'est avec cette brièveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules et de la Germanie. Les Grecs et les Romains n'eurent des mots plus composés que longtemps après s'être réunis en corps de peuple [1]. »

Grâce à l'invention du langage, dont Voltaire, appuyé des Grecs et des Romains, vient de révéler le secret, les hommes pourront former une société. Il leur faut, de plus, une religion; Voltaire, consulté sur le choix, n'hésiterait pas à leur dire que le polythéisme ayant pour base la métempsycose et le panthéisme de Virgile, de Platon et de Pythagore, est la meilleure. Ici encore, lorsque ces théories insensées passant dans l'ordre des faits, la Révolution s'efforcera de ramener les hommes au polythéisme, elle ne fera qu'imiter Voltaire, interprète de ses études de collége.

« Les chrétiens *primitifs*, dit-il, les quakers, sont aussi pacifiques que les Indiens. La religion chrétienne, que ces *seuls primitifs* suivent à la lettre, est aussi ennemie du sang que la pythagoricienne. Mais les peuples chrétiens *n'ont jamais observé leur*

[1] *Philosophie de l'histoire*, p. 35.

religion, et les anciennes castes de l'Inde ont toujours pratiqué la leur. C'est que le *pythagorisme est la seule religion au monde qui ait su faire de l'horreur du meurtre une piété filiale et un sentiment religieux.* Tous ceux qui adoptèrent cette religion crurent voir les âmes de leurs parents dans tous les hommes qui les environnaient; ils se crurent tous frères, pères, mères, enfants les uns des autres. Cette idée inspirait nécessairement une charité universelle : on tremblait de blesser un être qui était de la famille. En un mot, l'*ancienne religion de l'Inde et celle des lettrés de la Chine sont les seules dans lesquelles les hommes n'aient pas été barbares*[1]. »

Peuples de l'Europe, faites-vous pythagoriciens, Hindous ou Chinois, mais surtout ne restez pas chrétiens : telle est la conclusion évidente de cette page de philosophie classique.

Dans les auteurs de collége si admirés de Voltaire, le paganisme est tour à tour métempsycose et panthéisme; leur disciple ne manque pas de le préconiser à ce double point de vue. Il dit : « *Dans l'antiquité*, le jeune homme s'écriait : *Je suis moi-même une partie de la Divinité*. Cette opinion a été celle des plus *respectables* philosophes de la Grèce, de ces stoïciens qui ont élevé la nature humaine au-dessus d'elle-même, celle des *divins Antonins*, et il

[1] *Philosophie de l'histoire*, p. 78, 79.

faut avouer que rien n'était plus capable d'inspirer de grandes vertus [1]. Se croire une partie de la Divinité, c'est s'imposer la loi de ne rien faire qui ne soit digne de Dieu [2]. » Faisons-nous panthéistes.

Si vous cherchez à quelle époque tous ces systèmes de philosophie païenne, inconnus ou méprisés en Europe depuis la publication de l'Évangile, se sont produits de nouveau avec éclat et ont repris dans les classes lettrées leur funeste empire, l'histoire vous montrera, non l'arianisme, non le moyen âge, non le protestantisme, mais la Renaissance.

[1] Un grand et sot orgueil. — [2] *Philosophie de l'histoire*, p. 83.

CHAPITRE V.

VOLTAIRE.

Analyse de l'*Essai sur les mœurs* — Éloge constant de l'antiquité païenne, de ses arts et de sa littérature, de sa liberté de la parole et des cultes. — Mépris profond du christianisme et du moyen âge, de sa langue, de son art, de ses lois, de sa science. — Admiration pour la Renaissance. — Généalogie du libre penser. — Apothéose de l'homme.

Le mépris constant du christianisme, l'admiration non moins constante du paganisme, dont la *Philosophie de l'histoire* vient de nous offrir quelques témoignages, est l'*Égérie* qui continue d'inspirer Voltaire dans son *Essai sur les mœurs des nations*. Commençant par les arts, il dit : « La belle architecture, la sculpture perfectionnée, la peinture, la bonne musique, la vraie poésie, la vraie éloquence, la manière de bien écrire l'histoire, enfin la philosophie même, *tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs* [1]. »

Comme Voltaire est bien ici le fidèle écho de son

[1] T. I, p. 11?, édition Beuchot.

éducation classique! Ces erreurs, passées en axiomes, ne sont-elles pas encore la monnaie courante des colléges? Qu'étaient, il y a peu d'années, pour les classes lettrées, les gloires de l'Europe chrétienne, l'art chrétien, la musique chrétienne? La plupart des collégiens actuels connaissent-ils quelque chose de comparable à Cicéron pour l'éloquence, à Virgile pour la poésie, à Platon pour la philosophie? Près de ces géants, que sont à leurs yeux saint Chrysostome, saint Basile, saint Augustin, saint Thomas, la Bible même et les prophètes?

Ce que Voltaire aime surtout chez les Grecs, c'est le *libre penser*. « Les Grecs, dit-il, avaient tant d'esprit qu'ils en abusèrent; mais ce qui leur fait *beaucoup d'honneur*, c'est qu'aucun de leurs gouvernements ne *gêna les pensées des hommes*. Athènes laissa une *liberté entière* non-seulement à la philosophie, mais à *toutes les religions*. Elle recevait tous les dieux étrangers; elle avait même un autel dédié *aux dieux inconnus*. Rome fit comme Athènes. Les Romains adoptèrent ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs. Cette association de toutes les divinités du monde, cette espèce d'hospitalité divine, fut le droit des gens de toute l'antiquité[1]. »

Liberté de la parole, liberté des cultes! Quelles

[1] *Essai sur les mœurs*, t. I, p. 119-229.

charmantes cités que Rome et Athènes, quel agréable séjour! Faisons-nous Grecs, faisons-nous Romains. Nous avons d'autant plus de raison de nous y décider, que le christianisme avec son intolérance a été un fléau pour le monde. « Comme il n'y avait point de dogmes dans cette sage antiquité, continue Voltaire, il n'y eut point de guerre de religion. C'était bien assez que l'ambition, la rapine, versassent le sang humain, sans que la religion achevât d'exterminer le monde[1]. »

Comme un autre élève du collége Louis le Grand, Robespierre, le voulut plus tard, Voltaire veut que, conformément au modèle antique, on reconnaisse un être suprême, et que les lettrés modernes, comme les Cicéron et les César d'autrefois, se moquent de la religion ou s'en servent comme d'un moyen de gouverner. « Les Romains, dit-il, adoraient un être suprême, *Deus optimus maximus. A cette connaissance d'un Dieu, à cette indulgence universelle, qui sont le fruit de la raison cultivée*, se joignit une foule de superstitions qui sont le fruit de la raison commencée. Pourquoi les vainqueurs et les législateurs de tant de nations n'abolirent-ils pas ces sottises? C'est qu'étant anciennes elles étaient chères au peuple, et qu'elles ne nuisaient point au gouvernement. Les Scipion, les Paul-Émile, les Cicéron, les

[1] *Essai sur les mœurs*, t. I, p. 229.

Caton, les César, avaient autre chose à faire qu'à combattre les superstitions de la populace. Quand une vieille erreur est établie, la politique s'en sert comme d'un mors que le vulgaire lui-même s'est mis dans la bouche, jusqu'à ce qu'une autre superstition vienne la détruire, et *que la politique profite de cette seconde erreur comme elle a profité de la première*[1]. »

« Telles étaient, conclut Voltaire, ces deux nations les plus spirituelles de la terre, LES GRECS ET LES ROMAINS, NOS MAÎTRES[2]. »

A cette admiration naïve de l'antiquité classique, se joint le mépris profond du christianisme. Un des maîtres de la jeunesse au dix-septième siècle, avait défini le moyen âge : *le temps où les hommes étaient à moitié bêtes ;* Voltaire est entièrement de son avis, et tous les renaissants le partagent. « *Tous ces siècles de barbarie*, s'écrie-t-il, sont des *siècles d'horreurs et de miracles*. Les détails de ces temps-là sont autant de *fables*, et qui pis est de fables ennuyeuses[3]...

» Tant de fraudes, tant d'erreurs, tant de bêtises dégoûtantes, dont nous sommes inondés *depuis dix-sept siècles*, n'ont pu faire tort à notre religion. Elle est *sans doute* divine, puisque dix-sept siècles de friponneries et d'imbécillités n'ont pu la détruire[4] ! »

Au nombre de ces friponneries, il range entre

[1] *Essai sur les mœurs*, t. I, p. 230. — [2] *Id.*, p. 237. — [3] *Id.*, p 241. — [4] *Id.*, p. 366.

autres le voyage de saint Pierre à Rome, son crucifiement sous Néron, et autres faits capitaux de l'histoire du christianisme, en ayant soin d'ajouter que les générations de collége n'en croient pas le premier mot. « Ces inepties, dit-il, sont aujourd'hui méprisées de tous les *chrétiens instruits* [1]. »

De ces inepties, de ces friponneries, Voltaire en prend son parti; mais ce qu'il ne peut pardonner au christianisme, c'est d'avoir détruit cette belle antiquité, ce magnifique empire romain, la plus grande gloire de l'humanité. Avec cette ironie qui lui est propre il dit : « Le christianisme ouvrait le ciel, *mais il perdait l'empire* ; car toutes les sectes nées dans son sein combattaient l'ancienne religion de l'empire : religion fausse, religion ridicule *sans doute*, mais *sous laquelle Rome avait marché de victoire en victoire pendant dix siècles* [2]. »

A ce trait, comment ne pas reconnaître le terrible effet de l'éducation classique, qui, montrant sous une religion fausse la civilisation la plus brillante, fait dire au jeune homme : A quoi bon le christianisme pour la société?

Voltaire continue : « Lorsqu'on passe de l'histoire de l'empire romain à celle des peuples qui l'ont déchiré dans l'Occident, on ressemble à un voyageur qui, au sortir d'une ville superbe, se trouve dans

[1] *Essai sur les mœurs*, t. I, p. 350. — [2] *Id.*, p. 377.

des déserts couverts de ronces. *L'entendement humain s'abrutit dans les superstitions les plus lâches et les plus insensées. L'Europe entière croupit dans cet avilissement jusqu'au seizième siècle*[1]. »

Autant de mots, autant de mensonges. Il était magnifique cet empire romain où régnait en souverain le droit brutal de la force, où les trois quarts du genre humain étaient esclaves! Elles n'étaient ni lâches, ni insensées les superstitions romaines, les mystères de la bonne déesse, les fêtes de Priape, les combats de gladiateurs! Il n'était pas abruti l'entendement humain qui, dans les sages eux-mêmes, aboutissait au néant de la pensée! Évidemment Voltaire avait vu l'antiquité sous les dehors brillants qu'on fait admirer au collége, et il n'avait pas eu le temps ou n'avait pas pris la peine de refaire son éducation.

Continuant sa marche à travers les siècles, il ajoute : « On passe dans le treizième siècle de *l'ignorance sauvage* à l'ignorance scolastique, pire que la plus honteuse ignorance[2]. » Saint Bernard un sauvage! saint Louis, saint Thomas, pires que des sauvages! La cathédrale de Chartres, la Sainte-Chapelle, des œuvres de sauvages! « décombres de bâtiments du moyen âge qu'une curiosité *grossière et sans goût* recherche avec avidité[3]! »

[1] *Essai sur les mœurs*, t. I, p. 384. — [2] *Id.*, t. II, p. 260. — [3] *Id.*, p. 422.

Aux yeux de l'élève de la belle antiquité, le langage n'est pas moins barbare que les œuvres. Voltaire en juge comme on en juge dans les colléges, il dit : « Saint Bernard et Abélard, au douzième siècle, *auraient pu être regardés* comme de beaux esprits; mais leur langue était un *jargon barbare*, et ils payèrent en latin tribut au mauvais goût du temps. La rime à laquelle on assujettit ces hymnes latines des douzième et treizième siècles, est *le sceau de la barbarie*[1]. » Le *Verbum supernum prodiens*, le *Lauda, Sion*, le type de la barbarie! et pourquoi? Parce qu'elles ne sont pas en vers du siècle d'Auguste. « *Ce n'était pas ainsi*, s'écrie Voltaire, que *Horace chantait les jeux séculaires*[2]. »

Cela veut dire : l'antiquité ne versifiait pas ainsi. L'antiquité seule a su versifier. Quiconque ne versifie pas comme elle est un barbare; ainsi on me l'a enseigné au collége. C'est le même préjugé qui pendant trois siècles a fait regarder la Sainte-Chapelle comme un monument barbare.

Après avoir jugé, de son point de vue païen, la langue, les hommes, les institutions du moyen âge, il reste à Voltaire, pour achever son œuvre, de juger la science qui dominait cette grande époque. Il le fait en deux mots. « *La théologie scolastique*, dit-il,

[1] *Essai sur les mœurs*, t. II. p. 428. — [2] *Id.*, id

fit plus de tort à la raison et aux bonnes études, que n'en avaient fait les Huns et les Vandales[1]. »

Quand et comment le monde chrétien sortira-t-il de la barbarie? Lorsque le soleil de l'antiquité païenne se lèvera sur l'Occident, et qu'on fera étudier à la jeunesse les bons auteurs romains[2]. Voltaire salue avec transport ce jour de régénération ; il s'écrie : « Que connaissait-on en Allemagne, en France, en Angleterre, en Espagne et dans la Lombardie septentrionale? Les coutumes *barbares et féodales*, aussi incertaines que tumultueuses, les duels, les tournois, la théologie scolastique et les sortiléges. Des milliers d'écoliers se remplissaient la tête de chimères, et fréquentaient jusqu'à quarante ans les écoles où on les enseignait. Ceux qui, nés avec un vrai génie, cultivé par *la lecture des bons auteurs romains*, avaient échappé aux ténèbres de cette érudition étaient, depuis le Dante et Pétrarque, en *très-petit nombre*.

» Ce fut une *chose admirable* de voir Laurent de Médicis, le *père des muses*, le père de la patrie, *résister au pape*, cultiver les belles-lettres, donner des spectacles au peuple et *accueillir tous les savants grecs de Constantinople. Ce fut dès lors que Florence fut comparable à l'ancienne Athènes*[3]. »

[1] *Essai sur les mœurs*, t. II, p. 428. — [2] Ce qui prouve qu'on ne les étudiait guère au moyen âge. — [3] *Id.*, t. I, p. 431 ; t. II, p. 80, 81.

A partir de cette glorieuse époque, le monde renaît, les arts refleurissent, le libre penser d'Athènes et de Rome reprend son empire. Les préjugés disparaissent avec les ténèbres de la superstition : on dirait qu'un Dieu est de nouveau descendu sur la terre pour la régénérer. « La musique, dit Voltaire, ne fut bien cultivée qu'après le seizième siècle... La vraie philosophie ne commença à luire aux hommes qu'à la même époque... Les Sophocle, les Démosthènes, les Cicéron et les Virgile (remis en honneur) sont les précepteurs de tous les temps... Il n'y a que quatre siècles pour les beaux arts : *il faut être fou pour dire que ces arts ont nui aux mœurs*[1]. » Le théâtre, où triomphent toutes les passions, la musique de la volupté, la peinture du nu, la sculpture du nu : rien de tout cela n'a nui aux mœurs !

Cette Renaissance si chaste, Voltaire la contemple avec amour, comme un fils contemple sa mère : avec orgueil il la compare aux siècles barbares qui l'ont précédée. Il dit : « La France, sous François Ier, *commençait à sortir de la barbarie*. Il faut avouer que, malgré l'instinct heureux qui animait ce prince en faveur des arts, *tout était barbare en France*, comme *tout était petit en comparaison des Romains*...

[1] *Essai sur les mœurs*, t. II, p. 185, 187, 189.

Il n'y avait pas un homme en France, avant ce temps-là, qui sût lire les caractères grecs[1]. »

« Au seizième siècle, les *théistes* ou *déicoles*, plus attachés à *Platon* qu'à *Jésus-Christ*, *plus philosophes que chrétiens*, rejetèrent *témérairement*[2] la révélation divine, dont les hommes avaient trop abusé, et l'autorité ecclésiastique, dont on avait abusé encore davantage. Ils étaient répandus *dans toute l'Europe, et se sont multipliés depuis en un excès prodigieux. C'est la seule religion sur la terre qui ait été la plus plausible*. Composée originairement de philosophes qui se sont *tous égarés d'une manière uniforme*[3], passant ensuite dans l'ordre *mitoyen* de ceux qui vivent dans le loisir attaché à une fortune bornée, elle est montée depuis chez les *grands de tous les pays*, et elle a rarement descendu chez le peuple[4]. »

Voilà bien la généalogie du rationalisme ou libre penser : né de Platon, remis en honneur par la Renaissance, gagnant d'abord les philosophes, puis les classes moyennes, enfin les classes élevées, et finissant par devenir la religion des générations de collége dans toute l'Europe.

[1] *Essai sur les mœurs*, t. II, p. 223. — On n'étudiait donc ni Démosthène, ni Lucien, ni Sophocle, ni Ésope. — [2] Ironie.

[3] Une religion plausible, très-plausible, composée uniquement d'hommes égarés ! Cette contradiction n'est qu'apparente, Voltaire insinue que le libre penser de Platon est la vraie religion des sages.

[4] T. II, p. 304.

Cependant le libre penser ne tarde pas à produire, dans les temps modernes, les mêmes effets qu'il produisit dans l'antiquité païenne. « A la même époque, continue Voltaire, un athéisme funeste, qui est le contraire du théisme, naquit encore dans presque toute l'Europe des *divisions théologiques*. On prétend *qu'alors il y avait plus d'athées en Italie* qu'ailleurs. Cette espèce d'athéisme osa se montrer presque *ouvertement en Italie vers le seizième siècle*[1]. »

Voltaire, en bon fils, n'a garde d'accuser la Renaissance d'être la mère de l'athéisme. Suivant son habitude, il le met au compte de la théologie scolastique. Comme s'il n'y avait pas eu des divisions théologiques avant la Renaissance, sans qu'elles aient produit des athées! Comme si l'Italie du seizième siècle, où il y avait le plus d'athées, n'avait pas été plus que le reste de l'Europe exempte des divisions théologiques! Mais quelques lignes plus bas Voltaire se donne un démenti à lui-même, et nous apprend que c'est la fréquentation des auteurs païens, maîtres de déisme et d'athéisme, qui a fait naître les déistes et les athées : et il est loin de le trouver mauvais.

« Quant aux philosophes, dit-il, qui *nient* l'existence d'un Être suprême, ou n'admettent qu'un

[1] *Essai sur les mœurs*, t. II, p. 302.

Dieu indifférent aux actions des hommes, et ne punissant le crime que par ses suites naturelles, la crainte et le remords; quant aux sceptiques qui, laissant à l'écart ces questions *insolubles et dès lors indifférentes*, se sont bornés à enseigner une *morale naturelle*, ils ont été *très-communs dans la Grèce, dans Rome, et ils commencent à le devenir parmi nous, mais ces philosophes ne sont pas dangereux* [1]. »

Ajoutons que le caractère dominant de l'*Essai sur les mœurs* est, comme dans l'antiquité païenne, l'apothéose de l'homme. Pour Voltaire, la Providence n'est rien dans les événements de ce monde : c'est l'homme qui fait tout, qui par ses bonnes ou mauvaises qualités décide de tout. Maître absolu et indépendant, il n'y a entre Dieu et lui qu'un lien tellement faible, que Condorcet dit naïvement : « L'histoire de Voltaire a encore cet autre avantage, c'est qu'elle peut être enseignée en Angleterre comme en Russie, en Virginie comme à Berne et à Venise. Il n'y a placé que ces *vérités* dont tous les gouvernements peuvent convenir : *Qu'on laisse à la raison humaine le droit de s'éclairer; que le citoyen jouisse de sa liberté naturelle; que la religion soit tolérante* . »

Ce que Voltaire trouve inexpliquable dans l'histoire, il l'explique, non par la Providence, mais par la

[1] *Essai sur les mœurs*, t. II, p. 303. — [2] *Vie de Voltaire*, p. 216.

destinée: absolument comme faisaient les anciens. Parlant de la grandeur et de la décadence des Romains, il dit : « N'y a-t-il pas visiblement *une destinée* qui fait l'accroissement et la ruine des États? Qui aurait prédit à Auguste qu'un jour le Capitole serait occupé par un prêtre d'une religion tirée de la religion juive aurait bien étonné Auguste. Pourquoi ce prêtre s'est-il enfin emparé de la ville des Scipions et des Césars? *C'est qu'il l'a trouvée dans l'anarchie : il s'en est rendu maître presque sans effort*[1]. »

Cette manière d'écrire l'histoire, devenue si commune depuis la Renaissance, à quelle école Voltaire l'a-t-il apprise? Est-ce en étudiant l'Écriture, les Pères de l'Église, Vincent de Beauvais, ou la *Cité de Dieu* de saint Augustin?

[1] *Essai sur les mœurs*, t. I, p. 235.

CHAPITRE VI.

VOLTAIRE.

Le siècle de Louis XIV. — Dénigrement continuel du christianisme. — Éloge continuel de l'antiquité païenne. — Voltaire pousse au césarisme, au libre penser des anciens philosophes. — Effets du libre penser. — Mœurs du siècle de Louis XIV. — Chambre des poisons. — Voltaire apprécie l'éloquence, la philosophie, la religion au point de vue des modèles classiques. — Il prêche le retour à la religion des grands hommes de l'antiquité. — Il la pratique. — Il lui fait de nombreux partisans. — Projet de Maupertuis.

Comme l'*Essai sur les mœurs*, le *Siècle de Louis XIV* peut se résumer en deux mots : dénigrement continuel du christianisme et des siècles de foi, louange continuelle de l'antiquité classique reproduite avec éclat au siècle de Louis XIV, qui, à ce titre, reçoit les éloges de Voltaire.

Fidèle écho de son éducation, l'auteur ne voit rien de grand en éloquence, en poésie, en art, en institutions sociales, en civilisation, en philosophie que les siècles où le paganisme a régné : siècles anciens où il régnait en souverain absolu; siècles

modernes où il a régné par son esprit et par l'imitation de ses ouvrages. Tous les autres siècles avec leurs arts, leur éloquence, leur philosophie, leurs institutions, leurs grands hommes, ne comptent pas, ou ne comptent qu'au chapitre des hontes de l'humanité.

« Quiconque *pense*, dit-il, et, ce qui est encore plus rare, quiconque a du *goût*, ne compte que *quatre siècles dans l'histoire du monde*. Ces quatre âges *heureux* sont ceux où les arts ont été perfectionnés, et qui, servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité.

» Le premier de ces siècles à qui la *véritable gloire* est attachée est celui de Philippe et d'Alexandre, ou celui des Périclès, des Démosthènes, des Aristote, des Platon, des Apelle, des Phidias, des Praxitèle : cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grèce. Le reste de la terre alors connue était *barbare* [1].

» Le second âge est celui de César et d'Auguste, désigné encore par les noms de Lucrèce, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Varron, de Vitruve.

» Le troisième est celui qui suivit la prise de Constantinople par Mahomet II. On vit alors en Italie une famille de simples citoyens faire ce que devaient en-

[1] Même la Judée.

treprendre les rois de l'Europe. Les Médicis appelèrent à Florence les savants que les Turcs chassaient de la Grèce : c'était le temps de la gloire de l'Italie. Les arts, toujours transportés de Grèce en Italie, se trouvaient dans un terrain favorable, où ils fructifiaient tout à coup.

» Le quatrième est celui qu'on nomme le siècle de Louis le Grand. Tous les arts, à la vérité, n'ont pas été poussés plus loin que sous les Médicis, sous les Auguste et les Alexandre; mais la raison humaine en général s'est perfectionnée. La *saine philosophie n'a été connue que dans ce temps*. Ainsi, *pendant neuf cents ans* le génie des Français a été presque toujours rétréci sous un gouvernement *gothique*[1]. »

Or, le plus précieux avantage de la saine philosophie, née de la Renaissance et développée au siècle de Louis XIV, est de pousser les rois au Césarisme, de manière à reproduire le type immortel des Augustes de Rome. Voltaire se déclare hautement le partisan de cette philosophie qui, abaissant toute autorité, même spirituelle, devant l'autorité royale, et absorbant toutes les libertés au profit du despotisme, conduit les sociétés modernes dans la voie des révolutions et des catastrophes sans cesse renaissantes.

Parlant de la religion et du clergé, il dit : « Prêter serment à un autre qu'à son souverain est un crime

[1] *Siècle de Louis XIV*, t. I, p. 237-241.

de lèse-majesté dans un laïque; c'est dans le prêtre un acte de religion. La difficulté de savoir à quel point on doit obéir à ce *souverain étranger*, la facilité de se laisser séduire, n'ont que trop souvent porté des *ordres entiers de religieux à servir Rome contre leur patrie*. L'esprit *éclairé* qui règne en France depuis un siècle, et qui s'est étendu dans presque toutes les conditions, est le meilleur remède à cet abus. Les *bons livres* écrits sur cette matière sont de *vrais services* rendus aux *rois* et aux *peuples;* et un des plus grands changements qui se soient faits dans nos mœurs sous Louis XIV, c'est la persuasion dans laquelle les religieux commencent tous à être qu'ils sont *sujets du roi* avant d'être les *serviteurs du pape*. On ne croirait pas que les souverains eussent obligation aux philosophes. Cependant il est vrai que cet *esprit philosophique* qui a gagné presque toutes les conditions, excepté le bas peuple, a beaucoup contribué à faire valoir *les droits des souverains*. Si on dit que les peuples seraient heureux quand ils auraient des philosophes pour rois, il est très-vrai de dire que les rois en sont plus heureux quand il y a beaucoup de leurs sujets philosophes [1]. »

Insistant sur la nécessité de retourner au Césarisme antique, il dit en vingt endroits de sa correspondance : « On ne s'était pas douté que la cause des

[1] *Siècle de Louis XIV*, t. I, p. 254-302.

rois fût celle des philosophes; cependant il est évident que des sages *qui n'admettent pas deux puissances* sont les premiers soutiens de l'autorité royale.»

Voltaire se plaint ailleurs du peu de progrès de la philosophie. Le tableau qu'il fait des mœurs des classes lettrées au siècle de Louis XIV [1] prouve cependant que le fils aîné de la Renaissance, le libre penser, exerçait un empire capable de satisfaire les plus difficiles. Il dit : « Tandis que madame de la Vallière et madame de Montespan se disputaient la première place dans le cœur du roi, *toute la cour était occupée d'intrigues d'amour* : Louvois même était sensible [2]. »

[1] *Siècle de Louis XIV*, t. I, p. 303. — A la page 266, Voltaire répète, pour la vingtième fois, « qu'avant François Ier la nation française était plongée dans l'ignorance, sans excepter ceux qui croient n'être point peuple.» Tous les élèves de la Renaissance tiennent le même langage. La Harpe entre autres, dans son *Éloge de Voltaire*, s'exprime ainsi : « Les arts (tels que la Renaissance les enseigne), dont la lumière douce et consolante est comme l'*aurore qui devance le grand jour de la Raison*, avaient commencé à adoucir les mœurs en polissant les esprits. *Souvenez-vous qu'il n'y a pas plus de deux cents ans que l'Europe est sortie de la barbarie*, » p. 74. Pour eux le christianisme ne compte pas. Puis, continuant de louer son héros, il dit : « *Mérope* respire la *simplicité antique*; *Oreste* est un chef-d'œuvre de *goût antique*; *Clytemnestre* est chère aux *amateurs des anciens*; dans les deux *Brutus* vous avez la fermeté *romaine*, la rigidité *républicaine et stoïque*; dans *Cicéron*, l'enthousiasme de la patrie, etc. » *Id.*, p. 75.

[2] *Id.*, t. II, p. 462.

Nous dirons à notre tour : Tandis que le libre penser affaiblissait dans les esprits les vérités de la foi, les cœurs se livraient sans retenue à leurs penchants. Continuellement on jouait sur les théâtres de la cour et des princes les amours des dieux de l'Olympe et des héros de l'antiquité; on pratiquait dans la conduite les enseignements du théâtre. C'est ainsi qu'on faisait à Rome, à Athènes, à Florence, dans les beaux siècles d'Auguste, de Périclès et de Médicis. Ces intrigues dont parle Voltaire produisirent les honteux et funestes effets que produit dans tous les temps la plus violente et la plus cruelle des passions. « C'est alors, dit-il, que l'empoisonnement commença d'être commun en France. Ce crime, par une *fatalité singulière*[1], infesta la France dans le temps de la gloire et des plaisirs qui adoucissaient les mœurs, *ainsi qu'il se glissa dans l'ancienne Rome aux plus beaux jours de la République*[2]. »

Après avoir cité une longue liste de grands et de lettrés poursuivis pour ce crime, il ajoute : « L'amour fut la première source de ces horribles aventures[3]. Ce crime devint si commun, qu'on fut obligé d'ériger un tribunal exclusivement chargé d'en connaître : on le nomma *la chambre des poisons*[4]. »

Chez Voltaire, le goût, le jugement, la manière

[1] Ceci est naïf.—[2] *Siecle de Louis XIV*, t. II, p. 162.—[3] *Id.* id., p. 174. — [4] *Id.* id., p. 175.

d'apprécier les choses les plus simples comme les plus importantes n'ont d'autre règle que les principes de son éducation classique : citons encore quelques exemples. A propos de l'éloquence de la chaire, il dit : « Peut-être serait-il à souhaiter qu'on bannît la coutume de prêcher sur un texte. En effet, parler longtemps sur une citation d'une ligne ou deux, se fatiguer à compasser tout son discours sur cette ligne, un tel travail paraît un jeu peu digne de la gravité de ce ministère. Le texte devient une espèce de devise ou plutôt d'énigme que le discours développe[1]. »

L'usage moderne de prêcher sur un texte isolé est inconnu des saints Pères. La Renaissance venue, on prit pour modèle du discours chrétien la harangue cicéronienne. L'homélie fut dédaignée par les *grands orateurs*. Trop souvent la chaire est devenue une tribune, et la parole de Dieu la parole de l'homme. Toutefois, pour conserver au discours un cachet religieux, on a gardé le texte, qui, suivant la remarque de Voltaire, n'est plus guère qu'une espèce de devise ou d'énigme. Cette observation nous paraît juste; mais la raison que Voltaire donne de son blâme est curieuse. Au lieu de dire : Les Pères de l'Église ne faisaient pas ainsi, il dit, en vrai renaissant : « *Jamais*

[1] *Siècle de Louis XIV*, t. II, p. 308.

les Grecs et les Romains ne connurent cet usage[1]. » Il est très-probable que si les Grecs et les Romains l'eussent connu, Voltaire l'aurait trouvé bon.

Si les anciens sont les maîtres de l'éloquence, ils le sont aussi de la philosophie. Pour Voltaire, les philosophes chrétiens sont non avenus. Saint Augustin, saint Anselme, saint Thomas lui-même, n'existent pas. « *Depuis Platon*, dit-il, *jusqu'à Locke, il n'y a rien* : personne dans cet intervalle n'a expliqué les opérations de notre âme[2]. »

En éloquence, en philosophie, allons donc chercher nos modèles dans l'antiquité classique. Ce n'est pas assez, qu'elle soit aussi notre règle en matière de religion. « Il est affreux, continue Voltaire, que l'Église chrétienne ait toujours été déchirée par des querelles, et que le sang ait coulé pendant tant de siècles par des mains qui portaient le Dieu de la paix : *cette fureur fut inconnue au paganisme*. La religion des païens ne consistait que dans la morale et dans les fêtes. La morale, qui est commune aux hommes de tous les temps et de tous les lieux, et les fêtes, qui n'étaient que des réjouissances, ne pouvaient troubler le genre humain. L'*esprit dogmatique* apporta chez les hommes la fureur des guerres de religion[3]. » La conclusion est évidente ; le paganisme est plus favorable au bonheur de l'humanité

[1] *Siècle de Louis XIV*, t. II, p. 365. — [2] *Id.*, id., p. 340. — [3] *Id.* id.

et à la paix des nations que le christianisme. Fille de Voltaire, la Révolution s'efforcera de mettre en pratique les oracles de son père.

En attendant, Voltaire, qui n'ose pas, comme Quintus Nautius, prêcher ouvertement le retour au polythéisme, invite les nations à secouer le joug de l'Évangile et à embrasser la *religion de la nature*. Tel est le but du poëme sur *la loi naturelle*. Cet ouvrage n'est que la profession d'un déisme vague, sans autorité positive, sans influence réelle sur la conduite, et semblable, trait pour trait, à celui des philosophes païens, Cicéron, Virgile, Horace, tous les maîtres admirés de Voltaire. C'est de plus un édit de persécution contre toute religion positive, « attendu, dit Condorcet, qu'il n'y est question de religion que pour *combattre l'intolérance*. Cet ouvrage, qui trente ans plus tard eût paru un livre presque religieux, fut brûlé par ordre du parlement de Paris, qui commençait à s'effrayer des progrès de la raison [1]. »

Or, la religion de la nature, ou plutôt le paganisme philosophique chanté par Voltaire, ne consiste pas seulement dans l'apothéose de la raison, mais aussi dans l'apothéose de la chair. Fidèle disciple de ses maîtres, Voltaire, après avoir déifié l'orgueil, déifie les sens en chantant la volupté. Ses poésies *fugitives*, ses *Contes*, *Candide*, la *Pucelle*, resteront comme

[1] *Vie de Voltaire*, t. II, p. 216.

les honteux monuments du culte rendu par ce chef des lettrés au sensualisme le plus abject.

Pour donner en ce point plus d'autorité à sa parole, ce que Voltaire enseigne il le pratique. Sa vie n'est qu'une longue adoration de Vénus. Nous ne souillerons pas notre plume en retraçant cette suite continuelle d'infamies, qui commencent au sortir du collége et se prolongent jusqu'à la décrépitude [1]. Qu'il nous suffise d'indiquer la manière dont Voltaire et ses amis pratiquaient la *loi naturelle*. Après avoir dit qu'*à l'imitation d'Horace*, on soupait chez le roi de Prusse dans une salle où étaient peintes toutes les impudicités païennes les plus abominables, Voltaire ajoute : « Un survenant qui nous aurait écoutés, en voyant ces peintures, aurait cru entendre *les sept sages de la Grèce au bordel*... Jamais on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les *superstitions* des hommes, et jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanteries et de mépris. *Dieu était respecté*; mais *tous* ceux qui avaient *trompé* les hommes en son nom n'étaient pas épargnés... Il n'entra jamais dans le palais ni *femmes* ni prêtres; Frédéric vivait sans cour, sans conseil, sans culte [2]. »

Voltaire ne quittait le temple de Priape que pour

[1] Voir l'ouvrage de M. Nicolardot sur Voltaire, vers la fin.

[2] *Mémoires pour servir a la Vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même*, p. 43.

entrer dans celui de Gnide ou de Lesbos. Une de ses nombreuses *amies*, la fameuse marquise du Châtelet, pratiquait avec lui la *religion de la nature*, à laquelle ses études classiques l'avaient admirablement disposée. « Elle possédait, dit Voltaire, le latin comme M. Dacier. Elle savait par cœur les plus beaux morceaux d'Horace, de Virgile et de Lucrèce. Tous les ouvrages philosophiques de Cicéron lui étaient familiers. Elle n'était pas contente de l'histoire universelle de Bossuet; elle était indignée qu'elle roulât presque tout entière sur une nation aussi méprisable que celle des Juifs [1]. » Si l'histoire universelle avait roulé tout entière sur les Grecs et les Romains, à la bonne heure!

Après avoir chanté les deux dogmes fondamentaux du polythéisme, Voltaire se déclare ouvertement disciple de cette religion. A la fin d'un dialogue d'une impiété révoltante, il fait en ces termes sa profession de foi : « Je suis de la religion de tous les *hommes*, de celle de Socrate, de Platon, d'Aristide, de Cicéron, de Caton, de Titus, de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurèle, de *Jésus*... Je détesterai l'*infâme superstition*, et je serai attaché à la *vraie religion* jusqu'au dernier soupir de ma vie [2]. »

[1] *Mémoires pour servir à la Vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même*, p. 5. — [2] *Dialogue du douteur et de l'adorat.*, t. XLI, p. 401, édition Beuchot.

La religion de la belle antiquité, chantée, professée et pratiquée par Voltaire, ne tarda pas à faire de nombreux prosélytes dans les classes lettrées. « Voltaire, dit la Harpe, vit succéder à ceux qui, *nourris dans les préjugés*, avaient repoussé la *vérité*, une génération nouvelle qui *ne demandait qu'à la recevoir, et qui croissait en s'instruisant dans ses écrits.* Il ne vit pas, il est vrai, disparaître entièrement les *restes honteux de la barbarie* qu'il nous a tant reprochés, mais du moins il les vit attaquer *de toutes parts* et dut espérer avec nous leur anéantissement[1]. »

L'enthousiasme de ces jeunes philosophes de collége pour l'antiquité païenne allait jusqu'à la folie. Un des plus connus, le président de l'Académie de Berlin, Maupertuis, avait le projet de créer *une ville latine*[2].

[1] *Éloge de Voltaire*, p. 80, 81.

[2] *Mémoire de Colini; Vie de Voltaire*, par Condorcet, p. 372.

CHAPITRE VII.

VOLTAIRE.

Ses pièces de théâtre. — Elles attaquent le christianisme et exaltent le paganisme. — Tragédie de *Brutus l'Ancien*. — Tragédie de *Brutus le Jeune*, ou la *Mort de César*. — Glorification du républicanisme et de l'assassinat politique. — — Tragédie de *Mahomet*, violente attaque contre le christianisme. — Lettre de Voltaire à Frédéric.

Démolir le christianisme et substituer à ses dogmes et à ses préceptes les utopies païennes de la religion naturelle, de la morale philosophique, voilà ce qu'a fait Voltaire dans ses ouvrages en prose. Démolir la monarchie en déclarant la guerre au despotisme, en préconisant les institutions de la Grèce et de Rome, afin d'exalter les sentiments républicains, voilà ce qu'il fait surtout dans ses principales pièces de théâtre. C'est lui qui, développant ces funestes principes tant caressés par la Renaissance, si souvent préconisés dans les colléges, a donné le branle à son siècle et amené le triomphe de la *liberté révolutionnaire*. Plus hardi que les renaissants du seizième et

du dix-septième siècle, moins avancé que les démagogues de 1793, il a très-habilement continué les uns et préparé les autres. « Si Voltaire, dit Condorcet, eût mis dans ses premiers ouvrages philosophiques les principes du vieux Brutus, ni Montesquieu ni Rousseau n'eussent pu écrire leurs ouvrages [1]. »

Nous avons dit *continué*. En effet, Voltaire avait eu sur la scène d'illustres prédécesseurs qui, en présentant à l'admiration des Français les Grecs et les Romains, avaient puissamment développé dans les âmes le mépris de l'ordre social existant, et l'admiration pour les hommes et les institutions de l'antiquité classique. « Quel rapport, demande la Harpe, y a-t-il entre la nation française, même du temps de Corneille, et le génie de cet écrivain? N'a-t-on pas dit, avec beaucoup de justesse, qu'il semblait que *Corneille fût né Romain, et qu'il eût écrit à Rome...?* Est-il plus vraisemblable que Racine n'ait écrit que pour la cour de Louis XIV, Racine, *nourri de la lecture des anciens, idolâtre des Grecs, évidemment formé par eux, épris d'Euripide et de Sophocle, comme Corneille l'était de Lucain et de Sénèque* [2]? »

Entrant dans la voie ouverte par Racine et Corneille, Voltaire donne, en 1730, la tragédie de *Brutus* (l'Ancien). « Depuis *Cinna*, dit Condorcet,

[1] *Vie de Voltaire*, p. 319. — [2] *Eloge de Voltaire*, p. 13.

notre théâtre n'avait point retenti des fiers accents de la liberté. Jamais les *droits d'un peuple opprimé* n'avaient été exposés avec plus de force, d'éloquence, de précision même que dans la seconde scène de *Brutus*[1]. » Palissot ajoute : « Malgré les grandes beautés de la tragédie de *Brutus*, elle n'eut pas, dans sa nouveauté, tout le succès qu'elle méritait : la *nation n'était pas encore mûre pour un pareil ouvrage*. Il fallait que la France devînt libre pour se mettre au niveau de cette pièce : aussi fut-elle accueillie avec transport quand elle fut remise l'année dernière (1791) au théâtre[2]. »

La tragédie de *Brutus* est pleine de maximes toutes plus propres les unes que les autres à exalter la haine des rois et le fanatisme du poignard, sentiments que la Révolution faisait profession d'*adorer*, et dont elle entendait toujours l'expression avec des tonnerres d'applaudissements.

Destructeurs des tyrans, vous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus et nos lois.

. . . .

Accoutumons des rois la fierté despotique
A traiter en égale avec la république.

. . . .

Et dès qu'aux lois de Rome il (Tarquin) ose être infidele,
Rome n'est plus sujette, et lui seul est rebelle.

[1] *Vie de Voltaire*, p. 142. — [2] Préface à la tragédie de *Brutus*.

Qu'aux tyrans désormais rien ne reste en ces lieux
Que la haine de Rome et le courroux des dieux!

Pour les lettrés de collége, Louis XVI était inévitablement Tarquin, et c'est pour l'avoir trouvé infidèle à la nation qu'ils l'envoyèrent à l'échafaud. « Tarquin rebelle à Rome, dit Palissot, un roi rebelle à la nation, était une *expression de génie* dans le sujet de *Brutus;* mais la France était loin alors d'en sentir la *beauté et la convenance* [1]. » Voltaire l'y préparait comme lui-même y avait été préparé par ses études de collége.

Après avoir glorifié Brutus l'Ancien, qui tue ses fils, il glorifie Brutus le Jeune, qui tue son père pour l'amour de la liberté : à *Brutus* succède la *Mort de César* [2]. Dans la préface, adressée à Bolingbroke, Voltaire lui-même révèle les sentiments démagogiques qui l'ont animé dans la composition de cette pièce. Parlant d'une représentation de la tragédie anglaise de *Brutus*, par Shakspeare, il s'exprime en ces termes : « Avec quel *ravissement* je voyais Brutus, tenant encore un poignard teint du sang de César, assembler le peuple romain, et lui parler ainsi du haut de la tribune aux harangues : Romains, s'il est quelqu'un de vous qui ait été attaché à César, qu'il sache que Brutus ne l'était pas moins! Oui, je

[1] Préface à la tragédie de *Brutus.*

[2] Cette pièce fut composée pour le collége d'Harcourt, à Paris.

l'aimais, Romains; et si vous me demandez pourquoi j'ai versé son sang, c'est que j'aimais Rome davantage[1]! »

Voilà ce que Voltaire voit, entend avec ravissement. Où a-t-il puisé ce fanatisme républicain qui, sous prétexte de liberté, ne recule devant aucun forfait? Afin de le communiquer aux autres, Voltaire fait admirer, dans la *Mort de César*, un fils qui, par amour de la liberté, poignarde de sa propre main, en plein sénat, son bienfaiteur et son père. Et Saint-Just, grand admirateur de Brutus et de Voltaire, dira, dans le procès de Louis XVI : « La meilleure manière de juger un tyran, et la plus courte, est celle de Brutus, qui assassina César sans autre formalité que vingt-trois coups de poignard. »

Devant cette courte analyse pâlissent les vers les plus républicains. Citons-en toutefois quelques-uns :

Vous voulez un monarque et vous êtes Romains !
Quel est ce vil Romain qui veut avoir un roi?
...... Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers.
. . . .

Non, tu n'es pas Brutus! Ah! reproche cruel!
César, tremble, tyran : voilà ton coup mortel;
. . . .

Non, tu n'es pas Brutus! Je le suis, je veux l'être.
. . . .

[1] Préface de *Brutus*, édition Palissot.

. . . . Nous méprisons la vie;
Nous détestons César, nous aimons la patrie.
Nous la vengerons tous : Brutus et Cassius
De quiconque est Romain raniment les vertus.

. . . .

Un vrai républicain n'a pour père et pour fils
Que la vertu, les dieux, les lois et son pays.

. . . .

Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands!
De voir couler son sang dans le sang des tyrans!

. . . .

Le sénat, Rome et vous, vous avez tous ma foi :
Le bien du monde entier me parle contre un roi.
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle;
J'en frissonne à vos yeux, mais je vous suis fidèle.

. . . .

César fut un héros! . . . .
Puisqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.
Oui, nous approuvons tous Brutus et Cassius.

Et l'on s'étonne des régicides commis au nom de Brutus, ainsi que des serments odieux prêtés sur le poignard par les affidés des sociétés secrètes!

La *Mort de César*, que les révolutionnaires devaient jouer sur la place Louis XV, après l'avoir représentée au collége et applaudie aux théâtres publics, est le complément de la tragédie de Brutus. Au tableau déchirant d'un peuple opprimé par les tyrans, au tableau brillant de la liberté, il était logique, pour conduire à la révolte, de faire succéder

la peinture du despotisme; et pour glorifier le régicide, de montrer, suivant l'expression de Condorcet, « la *force et la grandeur des caractères*, le sens profond qui règne dans les discours des assassins de César. Ces derniers Romains occupent et attachent les spectateurs, LES JEUNES GENS SURTOUT, ENCORE PLEINS DE CES OBJETS QUE L'ÉDUCATION A MIS SOUS LEURS YEUX[1]. »

Dans cette pièce, tous les personnages se tutoient comme égaux, et Brutus même tutoie César, qu'il reconnaît pour son père. « Pour goûter la sublime éloquence de cette pièce, disait en 1785 le marquis de Luchet, il faudrait des spectateurs romains et non des petits-maîtres efféminés[2]. » Patience! l'éducation et le théâtre aidant, vous aurez bientôt des spectateurs romains qui applaudiront Brutus, qui goûteront sa sublime éloquence, qui tueront César, et qui guillotineront *républicainement* les petits-maîtres efféminés, parmi lesquels vous figurerez, messieurs les marquis, qui écrivez de pareilles choses.

Dans *Brutus*, Voltaire vient d'exalter le fanatisme de la liberté; dans la *Mort de César*, il a glorifié la haine de la tyrannie et le meurtre des tyrans. Afin de montrer qu'en sapant la monarchie il ne perd pas de vue le christianisme dont il a juré la ruine, il l'attaque avec une violence inouïe dans *Mahomet*

[1] *Vie de Voltaire*, p. 143. — [2] *Mémoires*, etc., p. 197.

ou le Fanatisme. Cette pièce surexcite la haine contre la religion, les *préjugés*, les *fourberies sacerdotales*, les prêtres et tout ce qu'il y a de sacré. « Jamais peut-être la rage forcenée du fanatisme, les transports de l'ambition et de la vengeance n'ont été peints avec plus de vigueur [1]. » Comme la *Mort de César*, cette pièce fut jouée pour la première fois en 1742.

« *Mahomet*, ajoute Palissot, l'un des plus *importants* ouvrages de Voltaire, est une pièce dirigée contre le *fanatisme*, l'une des plus dangereuses maladies de l'esprit humain, et l'une des principales causes du malheur du monde. C'est surtout dans les États où domine une religion *exclusive et intolérante* que cette maladie a produit le plus de ravages. *Mahomet* doit donc être regardé comme *un véritable service rendu aux nations*, comme un bienfait envers l'humanité.

» Si l'auteur l'eût *osé*, il aurait choisi son sujet dans *notre propre histoire*, qui malheureusement ne lui en eût offert qu'un *trop grand nombre*. Mais dans la servitude où le *despotisme* tenait enchaînés tous les arts, l'auteur fut réduit *à paraître se détourner de son but pour y parvenir*.

» Malgré toutes ces précautions, et quelque soin que l'auteur eût pris pour voiler sa marche, il n'é-

[1] *Mém.* de Servières, p. 198.

chappa point à la persécution. Sa pièce à peine représentée fut dénoncée comme un ouvrage scandaleux et impie [1]. »

Usant d'un stratagème digne de lui, Voltaire, pour échapper à la persécution, envoie sa tragédie au pape Benoît XIV, avec une lettre respectueusement filiale. Le souverain pontife, qui ne pouvait, à quatre cents lieues de distance, connaître les intentions perfides de Voltaire, comme on les connaissait en France, ne voit dans la pièce que la critique du mahométisme, et fait répondre à Voltaire une lettre obligeante. Comme on le pense bien, celui-ci ne manque pas de s'en prévaloir. En même temps, il écrit au *roi de Prusse* pour lui révéler sa pensée intime. Dans sa lettre, datée de Rotterdam, 20 janvier 1742, il dit à Frédéric, auquel il dédie *Mahomet* : « Votre Majesté sait *quel esprit m'animait en composant cet ouvrage. L'amour du genre humain et l'horreur du fanatisme*, deux vertus qui sont faites pour être toujours auprès de votre trône, ont conduit ma plume...

» Je me croirai bien récompensé de mon travail, si quelqu'une de ces *âmes faibles*, toujours prêtes à recevoir les impressions d'une fureur étrangère, peut s'affermir contre ces funestes séductions par la lecture de cet ouvrage, et si elle se dit à elle-

[1] Préface de *Mahomet*, p. 1, édit. de 1792.

même : *Pourquoi obéirais-je en aveugle à des aveugles* qui me crient : Haïssez, persécutez, perdez celui qui est assez téméraire pour n'être pas de notre avis sur des choses même *indifférentes et que nous n'entendons pas?* »

Le public en France ne prit pas le change, et la police défendit de représenter *Mahomet*, qui ne reparut sur la scène que dix ans plus tard.

Au reste, il y a dans *Mahomet* des vers *transparents* que les lettrés saisissaient à merveille, et dont ils faisaient des axiomes : celui-ci, par exemple, où le fanatisme fait sa profession de foi :

Mon triomphe *en tout temps* est fondé sur l'erreur.

CHAPITRE VIII.

VOLTAIRE.

Tragédie de *Mérope*. — Maximes dangereuses. — Lettre du P. Tournemine, jésuite. — Tragédie d'*Olympie*. — Elle popularise l'antiquité au point de vue religieux. — Tragédie de *Catilina* ou *Rome sauvée*. — Exaltation des sentiments républicains. — Voltaire veut que les jeunes personnes connaissent Cicéron.— Éloge.— Il se plaint qu'on n'aille pas assez au spectacle étudier les Grecs et les Romains. — Éloge complet des Grecs et des Romains. — Voltaire se révèle tout entier. — Il meurt comme il a vécu.

L'élève du collége Louis le Grand, qui avait appris du P. Porée l'*art de faire des vers*[1], donne, en 1743, sa tragédie de *Mérope*. Il a préludé à cette pièce par *Œdipe* (1724), dans laquelle il enseigne le *fatalisme*, fait des prêtres et des fidèles des hypocrites ou des fripons :

> Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense :
> Notre crédulité fait toute leur science ;

[1] « ..... Regardez-moi comme un fils qui vient après plusieurs années présenter à son père le fruit de ses travaux dans *un art qu'il apprit autrefois de lui.* » — Lettre de Voltaire au P. Porée 1729, en lui adressant *la Henriade*.

Par *Brutus* (1730), par la *mort de César* (1730), par *Mahomet* (1742), dont nous avons fait connaître les tendances antichrétiennes et antisociales; par plusieurs condamnations, soit à l'exil, soit à la Bastille, et par une vie notoirement débauchée.

Dans *Mérope*, qui passe pour une de ses *meilleures* pièces, Voltaire sème des maximes par lesquelles il sape dans leurs fondements la religion et la monarchie. Tantôt, préludant à l'égalité républicaine de la Révolution, il attaque la noblesse et flatte l'orgueil plébéien; tantôt il bat en brèche le droit royal d'hérédité; plus loin, il prêche le suicide, et, après avoir ainsi ébranlé dans le respect du peuple l'ordre religieux et l'ordre social, il fait un appel à l'insurrection. Citons quelques-uns de ces axiomes :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

. . . .

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre et la mort un devoir.

. . . .

Je suis le sang d'Hercule, et je suis dans les fers!

. . . .

Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture,
Ce n'est pas aux *tyrans à sentir la nature.*

En 1792, Palissot a soin d'ajouter : « *Il n'est personne qui n'ait retenu ces vers*[1]. »

[1] Préface de *Mérope*. — Un des anciens professeurs de Voltaire, le P. Tournemine, porta le jugement suivant sur *Mérope*. Écrivant au P. Brumoy, de la même compagnie, il s'exprime ainsi : « Je vous renvoie, mon révérend père, *Mérope*, ce matin, à huit heures. Vous vouliez l'avoir dès hier au soir. J'ai pris le temps de la lire avec attention. Quelque succès que lui donne le goût inconstant de Paris, elle passera jusqu'à la postérité, comme une de nos tragédies *les plus parfaites*.

» Aristote, ce *sage législateur du théâtre*, a mis ce sujet au premier rang des sujets tragiques. Euripide l'avait traité ; et nous apprenons d'Aristote que toutes les fois qu'on représentait sur le théâtre de l'ingénieuse Athènes le *Cresphonte* d'Euripide, ce peuple, accoutumé aux chefs-d'œuvre tragiques, était frappé, saisi, transporté d'une émotion extraordinaire. *Si le goût de Paris ne s'accorde pas avec celui d'Athènes, Paris aura tort sans doute*. Le *Cresphonte* d'Euripide est perdu : *M. de Voltaire* nous le rend.

» Vous, mon père, qui nous avez donné en français Euripide, tel qu'il charmait la Grèce, vous avez reconnu dans la *Mérope* de *notre illustre ami* la simplicité, le naturel, le pathétique d'Euripide. Je ne parle pas de la versification ; le poëte, admirable versificateur, s'est surpassé. Jamais la versification ne fut plus belle et plus claire.

» Tous ceux qu'un zèle raisonnable anime contre la corruption des mœurs, qui souhaitent la réformation du théâtre, qui voudraient que, *imitateurs exacts des Grecs*, que nous avons surpassés dans plusieurs perfections de la poésie dramatique, nous eussions plus de soin d'atteindre à sa véritable fin, de *rendre le théâtre, comme il peut l'être, une école de mœurs** : tous ceux qui pensent si

* Le célèbre comédien Riccoboni, après trente années de profession, disait : La seule manière de moraliser le théâtre, c'est de le

Continuant son œuvre, Voltaire, à l'exemple de tous les poëtes de la Renaissance, a soin de populariser sur le théâtre l'antiquité classique au point de vue religieux. Après les héros et les héroïnes, paradent sur la scène française les prêtres et les prêtresses du paganisme : « *Olympie*, disent les Mémoires de Servières, inspira une *pitié et une terreur attendrissante*. Mais de tous les coups de poignard qu'on se donne sur la scène, aucun n'attendrit plus que la fin d'Olympie. La décoration était magnifique : le bûcher, disposé avec art, faisait frémir ;

raisonnablement doivent être charmés de voir un *aussi grand poëte, un poëte aussi accrédité que le fameux Voltaire*, donner une tragédie sans amour.

» Voilà, mon révérend père, ce jugement que *votre illustre ami* demande. Je l'ai écrit à la hâte, c'est une preuve de ma déférence ; mais l'amitié paternelle qui m'attache à lui depuis sa jeunesse ne m'a point aveuglé.

» TOURNEMINE, *jésuite*. »

Dans l'édition de Palissot cette lettre porte la date du 23 décembre 1738, et la première représentation de *Mérope* celle de 1743. Il y a, ce nous semble, une erreur de date qui serait à rectifier.

Pas une réserve en faveur de la religion et de la société ! *Mérope* est un objet d'art, fabriqué d'après les règles d'Aristote, sur le modèle de l'antiquité : dès lors, c'est un chef-d'œuvre, et ne pas l'admirer, c'est manquer de *goût*.

détruire. Nous entendrons bientôt J. J. Rousseau disant que de toutes les leçons que donne le théâtre, les leçons de corruption sont les seules qui profitent.

c'étaient de véritables flammes. L'*autel* sur lequel était Olympie faisait voir tout le spectacle. *Les prêtres et les prêtresses*, arrangés loin d'elle en demi-cercle, laissaient à la princesse toute la liberté de se précipiter. Cette tragédie produisit un grand effet.

» Les gens de lettres accueillirent *une pièce qui retraçait ce que l'antiquité avait de plus auguste et de plus imposant* [1]. Il n'était donné qu'à M. de Voltaire d'introduire sur la scène française *quelques rites des anciens mystères du paganisme avec des prêtres et des prêtresses en habits de costume*, et l'appareil du bûcher qui fait le dénoûment de la pièce [2]. »

Persuadé par son éducation que l'antiquité classique est tout ce qu'il y a de plus beau au monde, Voltaire passe sa vie dans le pays où il a été élevé. D'Athènes il vient à Rome, puis retourne à Athènes, qu'il laissera bientôt pour revenir à Rome. En 1752, la métropole de l'esprit républicain lui fournit un nouveau sujet de tragédie : c'est *Catilina* ou *Rome sauvée*. Le but de Voltaire dans cette pièce est de populariser Cicéron, qu'il a tant admiré au collége comme orateur, et d'en faire le plus grand des hommes politiques, le plus vertueux des citoyens. Les jeunes gens n'ont pas besoin de ses leçons, il le sait; mais il craint que leurs sœurs ne connaissent pas assez le libérateur de la République,

[1] Un suicide solennel. — *Mém. de Serrières*, p. 218.

et ne le placent pas dans leur estime au-dessus de tout ce que le monde a vu de plus grand.

Dans la préface, Voltaire lui-même s'exprime ainsi : « On a eu *surtout pour objet de faire connaître Cicéron aux jeunes personnes* qui fréquentent les spectacles. Les grandeurs passées des Romains tiennent encore toute la terre attentive[1] ; et l'Italie *moderne* met une partie de sa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne. On montre *avec respect* la maison que Cicéron occupa. Son nom est dans toutes les bouches, ses écrits dans toutes les mains. CEUX QUI IGNORENT DANS LEUR PATRIE QUEL CHEF ÉTAIT A LA TÊTE DE SES TRIBUNAUX IL Y A CINQUANTE ANS SAVENT EN QUEL TEMPS CICÉRON ÉTAIT A LA TÊTE DE ROME[2]. »

Voilà bien la critique la plus sanglante du système d'études introduit par la Renaissance. Chrétiens, nous serions embarrassés de nommer les apôtres, les docteurs de l'Église, les pères des sociétés modernes; Français, nous ignorons jusqu'à nos gloires nationales, et nous connaissons par cœur les noms et les actes des païens d'Athènes et de Rome! Mais au lieu de combattre ce monstrueux contre-sens, Voltaire y applaudit, et veut le rendre éternel en achevant par le théâtre l'œuvre des collèges.

« Les ouvrages de ce grand homme, ajoute-t-il,

[1] Grâce à la Renaissance et aux études de collége : l'aveu est bon à recueillir. — [2] P. 3.

servaient à notre éducation; mais on ne savait pas jusqu'à quel point sa *personne était respectable*. Les lumières que nous *avons acquises*[1] nous ont appris à ne lui comparer *aucun des hommes qui se sont mêlés de gouvernement et qui ont prétendu à l'éloquence*... César était un grand homme; mais *Cicéron était un homme vertueux*... Ce qu'on a voulu représenter dans cette tragédie, c'est moins encore l'âme farouche de Catilina que *l'âme généreuse et noble de Cicéron* qu'on a voulu peindre. »

Voilà de quelle manière Voltaire parle de ses *maîtres*; quant à ses *répétiteurs*, les a-t-il jamais choisis pour autre chose que pour en faire l'objet de ses sarcasmes ?

En conséquence, il insiste pour qu'on aille au théâtre où l'on voit les anciens Romains, les anciens Grecs, l'ancienne Rome, l'ancienne Athènes; il se plaint du peu d'assiduité qu'on met à venir à leur école. « Ceux, dit-il, qui sont remplis de l'étude de Cicéron et de la République romaine ne sont pas ceux qui fréquentent les spectacles. *Ils n'imitent pas Cicéron, qui y était assidu*[2]. Il est *étrange* qu'ils pre-

[1] Ou Voltaire trompe sciemment, ou il parle d'après ce qu'il a entendu au collége. Dans notre *Préface aux Lettres de saint Bernard*, nous avons montré, l'histoire à la main, et nous montrerons encore dans les dernières livraisons de la *Révolution*, ce qu'il en est de la respectable personne de Cicéron.

[2] Quelle honte, quel malheur !

tendent être plus graves que lui. Les hommes choisis qui ont cultivé les arts n'ont point encore communiqué ce vrai goût à toute la nation ; c'est que *nous sommes nés moins heureusement que les Grecs et les Romains... Si cet ouvrage fait connaître un peu l'ancienne Rome, c'est tout ce qu'on a prétendu et tout le prix qu'on attend*[1]. » Or, pour Voltaire, faire connaître l'ancienne Rome, c'est glorifier les sentiments et les actes d'un républicanisme farouche qui, s'emparant des esprits, prépareront à la France les Catons et les Brutus de la Révolution. Citons quelques-uns de ses vers :

La vertu disparait, la liberté chancelle,
Mais Rome a des Catons, j'espère encore pour elle.

. . . .

Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée,
Qui du sang des tyrans sera bientôt trempée,

. . . .

Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi !

. . . .

La patrie est un nom sans force et sans effet,
On le prononce encore, mais il n'a plus d'objet[2].

O grandeur des Romains, ô majesté flétrie !
Sur le bord du tombeau, réveille-toi, patrie !

. . . .

[1] *Préface*, id.

[2] Traduit en prose par l'abbé Daunonchel, se plaignant de ce que la société n'était pas en harmonie avec les études de collége. (Voir 1re livraison.)

De César en tous temps il faut se défier.
Méritez que Caton vous aime et vous admire.

Fils de son éducation classique et toujours semblable à lui-même, Voltaire manifeste à la fin de sa carrière la même admiration pour l'antiquité païenne, pour ses institutions, ses idées, ses grands hommes, dont il donnait des preuves à douze ans. Tant est vraie cette parole divine : *Que le jeune homme marchera jusqu'au tombeau dans la voie où il marqua ses premiers pas.*

Ainsi Voltaire, envoyant sa tragédie d'*Oreste* à la duchesse du Maine, lui dit : « M. de Malezieu mettait dans sa déclamation toute l'âme des grands hommes d'Athènes. Permettez-moi, madame, de rappeler ici ce qu'il pensait de ce peuple inventeur, ingénieux et sensible *qui a servi à tirer l'Europe moderne de sa grossière ignorance*... Il était bien loin de penser comme ces hommes *ridiculement austères et ces faux politiques* qui blâment encore les Athéniens d'avoir été trop somptueux dans leurs jeux publics. »

Ensuite il loue la duchesse d'avoir fait traduire et représenter l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide ; puis il ajoute : « Je fus témoin de ce spectacle... Je me *livrai aux mœurs et aux coutumes de la Grèce d'autant plus aisément* QU'A PEINE J'EN CONNAISSAIS D'AUTRES.

» Je n'ai point copié l'*Électre* de Sophocle, il s'en faut de beaucoup; j'en ai pris autant que j'ai pu *tout l'esprit et toute la substance.* Les fêtes que célébraient Égiste et Clytemnestre, l'arrivée d'Oreste et de Pylade, l'urne dans laquelle on croit que sont renfermées les cendres d'Oreste, l'anneau d'Agamemnon, le caractère d'Électre, celui d'Iphise, qui est précisément la Chrysothémis de Sophocle, et surtout les remords de Clytemnestre, tout est puisé dans la tragédie grecque.

» C'est à vous, madame, à conserver les étincelles qui restent encore parmi nous de cette *lumière précieuse que les anciens nous ont transmise.* Nous LEUR DEVONS TOUT. Aucun art n'est né parmi nous, mais la terre qui porte ses fruits étrangers s'épuise et se lasse; et l'*ancienne barbarie* percerait encore malgré la culture. *Les disciples d'Athènes et de Rome* deviendraient des *Goths et des Vandales* sans cette protection éclairée des personnes de votre rang[1]. »

Ce passage, où se révèle si clairement l'âme de Voltaire, n'est-il pas le résumé le plus exact de la Renaissance et de l'éducation de collége qui en est issue? Le christianisme non avenu dans la civilisation du monde; l'Europe sans arts, sans littérature,

[1] Dédicace d'*Oreste*.

sans lumière, plongée dans la plus grossière barbarie jusqu'à la Renaissance du paganisme littéraire ; les nations modernes devant tout non aux apôtres, aux Pères de l'Église, aux grands génies du moyen âge, mais aux Grecs et aux Romains ; la nécessité de rester à leur école, de les prendre constamment pour modèles, de les cultiver avec amour, sous peine pour nous de redevenir Goths et Vandales ; Voltaire ne voyant rien de beau et de bon que dans Athènes et dans Rome, méprisant souverainement tout ce qui ne vient pas de là ; Voltaire avouant que lui, né chrétien, dans un pays chrétien, élevé par des jésuites, ne connaît guère d'autres mœurs et d'autres coutumes que celles de la Grèce ! Cette étrange, cette déplorable, cette longue aberration d'une belle intelligence a une cause. Si cette cause n'est pas l'éducation de collége, quelle est-elle ?

Jusqu'au dernier soupir, Voltaire resta ce que nous l'avons vu pendant toute sa carrière, depuis l'âge de douze ans : une âme vide de christianisme et ivre de paganisme. Au moment de paraître devant Dieu, il répond au curé de Saint-Sulpice, qui lui demande s'il croit à la divinité de Jésus-Christ : *Je crois qu'il faut laisser mourir les gens en paix*. En même temps, il se plonge dans l'antiquité païenne ; ce qui lui reste de forces, il le consacre à travailler à sa tragédie d'*Irène*, heureux si, *comme Sophocle*,

il peut, à quatre-vingts ans, charmer encore Athènes[1]. »

Quel exemple pour tous! quel avertissement pour les pères de famille! quelle leçon pour les maîtres de la jeunesse!

[1] *Éloge de Voltaire*, par la Harpe, et *Vie de Voltaire*, par Luchet, t. II, p. 238.

CHAPITRE IX.

ROUSSEAU.

Son rôle dans la philosophie du dix-huitième siècle. — Il attaque l'ordre social existant, pour le remplacer par les institutions de l'antiquité. — Rousseau élève de Plutarque. — Ses paroles. — Éloge de la Renaissance. — Nécessité pour les nations de se retremper aux sources antiques. — Moyens. — Prendre pour point de départ l'état de nature et le gouvernement de Lacédémone. — Analyse du *Contrat social*. — Système du plus monstrueux esclavage. — Communisme et socialisme venus de Lycurgue par Rousseau.

Les deux patriarches de la philosophie du dix-huitième siècle sont Voltaire et Rousseau. Détruire l'ordre religieux et l'ordre social existants, tel est le but commun de leurs efforts; mais l'histoire nous apprend que dans cette guerre insensée chacun d'eux a son rôle particulier. A Voltaire, la tâche de saper le christianisme, à Rousseau celle d'ébranler la société. Nous avons vu que Voltaire était sorti du collége tout armé pour cette lutte impie; nous l'avons vu, fils de son éducation, poursuivant sans relâche, pendant sa longue carrière, le christianisme, au nom

des Grecs et des Romains, dont l'esprit l'anime, dont il invoque sans cesse les exemples et les maximes, et pour lesquels il professe une admiration exclusive, qui dure jusqu'à la mort.

Quant à Rousseau, qui l'a formé? A quel âge a-t-il reçu les principes républicains dont il est l'infatigable apôtre? A quelle école a-t-il puisé les utopies sociales qu'il cherche constamment à faire prévaloir pendant sa vie, qui après sa mort finissent par triompher avec la Révolution, et sont encore aujourd'hui le point de départ de tous les ennemis de la société? Telles sont les questions que nous allons examiner.

Jean-Jacques Rousseau, fils d'un horloger de Genève, naquit dans cette ville le 28 juin 1721. Privé de sa mère en naissant, il passa ses premières années dans la compagnie de son père, qui avec le lait de sa nourrice lui laissa sucer le lait du paganisme [1].

Écoutons Rousseau lui-même : « A HUIT ANS, dit-il, PLUTARQUE DEVINT MA LECTURE FAVORITE. Le plaisir que je prenais à le *relire sans cesse* me guérit un peu des romans, et je préférai bientôt Agésilas, Brutus, Aristide, à Orondate, Artamène et Juba. De ces

[1] Felier dit : « Les premieres lectures de Rousseau avaient été des *romans*, il lut ensuite *quelques bons livres*, tels que les *Vies de Plutarque!* »

intéressantes lectures, des entretiens qu'elles occasionnaient entre mon père et moi, se forma cet ESPRIT LIBRE ET RÉPUBLICAIN, ce caractère indomptable et fier, impatient de joug et de servitude qui m'a tourmenté TOUT LE TEMPS DE MA VIE, dans les situations les moins propres à lui donner l'essor.

» SANS CESSE OCCUPÉ DE ROME ET D'ATHÈNES, VIVANT POUR AINSI DIRE AVEC LEURS GRANDS HOMMES... JE ME CROYAIS GREC OU ROMAIN. Je devenais le personnage dont je lisais la vie. Le récit des traits de constance et d'intrépidité qui m'avaient frappé me rendait les yeux étincelants et la voix forte. Un jour que je racontais à table l'aventure de Scévola, on fut effrayé de me voir avancer et tenir la main sur un réchaud pour représenter son action [1]. »

Qu'ajouter à ce témoignage? Rousseau est un élève de Plutarque. C'est à huit ans qu'il a reçu de son maître les sentiments républicains qui l'ont animé toute sa vie. Madame Roland se glorifie d'avoir puisé, à neuf ans, à la même école, les mêmes principes. Et l'on nie l'influence des auteurs païens sur la jeunesse! Ni l'éducation du couvent, ni les calamités publiques, ni les malheurs personnels, ni la prison, ni l'échafaud ne peuvent faire de madame Roland une chrétienne, ni la guérir de ses utopies républicaines. Ainsi, dans Rousseau, le premier pli

[1] *Confessions*, liv. I, ch. II.

demeure immuable. Comme le chêne sort du gland, toute la vie de Rousseau ne sera que l'épanouissement de sa première éducation. Il sera religieux, sans christianisme, comme les grands hommes de Plutarque; philosophe comme Platon; politique comme Solon; législateur comme Lycurgue, et l'on pourra dire de lui qu'il est *un Spartiate né dans les temps modernes*. Interrogeons ses ouvrages.

A l'exemple de Voltaire, Rousseau commence par faire l'éloge de la Renaissance sa mère, la mère des lumières, du libre penser et de la civilisation moderne. « C'est un grand et beau spectacle, s'écrie-t-il, de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par *ses propres efforts*, dissiper par les lumières de sa *raison* les ténèbres dans lesquelles la *nature* l'avait enveloppé. *Toutes ces merveilles se sont renouvelées depuis peu de générations.*

» *L'Europe était retombée dans la barbarie des premiers âges.* Les peuples de cette partie du monde, aujourd'hui si éclairée, vivaient, il y a quelques siècles, dans un état *pire que l'ignorance*... Il fallait une *Révolution* pour ramener les hommes au sens commun. Elle vint enfin du côté où on l'aurait le moins attendue.

» Ce fut le stupide musulman, ce fut l'éternel fléau des lettres qui les fit *renaître* parmi nous. La chute du trône de Constantin porta dans l'Italie les

débris de l'ancienne Grèce; la France s'enrichit à son tour de ces précieuses dépouilles. Bientôt les sciences suivirent les lettres, *à l'art d'écrire se joignit l'art de penser;* gradation qui paraît étrange et qui n'est que *trop naturelle;* et l'on commença à sentir le principal avantage du commerce des muses, celui de rendre les hommes plus sociables[1]. »

N'est-ce pas là, dans toute sa naïveté, l'élève de l'antiquité classique? Pour lui le christianisme est non avenu; il a laissé tomber le monde dans la barbarie; il a fallu le retour du paganisme pour l'en tirer; l'Europe moderne, avec ses lumières, son art d'écrire et sa liberté de penser, est née des Grecs, chassés de Constantinople et recueillis en Italie.

En conséquence, Rousseau soutient que les sociétés modernes n'ont pas d'autre moyen de se rajeunir que de se retremper sans cesse aux sources antiques, d'autant que la vertu, condition vitale des nations, est le partage exclusif des Grecs et des Romains. « Quand on lit l'histoire ancienne, dit-il, on se croit transporté dans un autre univers et parmi d'autres êtres. Qu'ont de commun les Français, les Anglais, les Russes, *avec les Grecs et les Romains?* Rien presque que la figure. Les *âmes fortes* de ceux-ci paraissent aux autres des exagérations de l'histoire. Comment eux, qui se sentent *si petits*, penseraient-ils

[1] Lettres...

qu'il y ait eu de si *grands hommes?* Ils existèrent pourtant, et c'étaient des humains comme nous. Qu'est-ce qui nous empêche d'être des hommes comme eux? *Nos préjugés, notre basse philosophie*, et les passions du petit intérêt concentrées avec l'égoïsme dans tous les cœurs, par des *institutions ineptes que le génie ne dicta jamais*[1]. »

Peuples modernes, de petits que vous êtes voulez-vous devenir grands? Faites-vous Grecs et Romains. A vos préjugés, à votre basse philosophie, substituez leurs pures croyances, leur noble philosophie; que leurs sages institutions remplacent vos institutions ineptes.

Rousseau s'empresse de justifier cette provocation audacieuse à la destruction de l'ordre social fondé par le christianisme. Exaltant Lycurgue et Numa, fondateurs de Sparte et de Rome, il dit : « Tous les anciens législateurs cherchèrent des liens qui attachent les citoyens à la patrie et les uns aux autres : ils les trouvèrent dans des usages particuliers, dans des cérémonies religieuses qui par leur nature étaient toujours exclusivement nationales; dans des jeux qui tenaient beaucoup les citoyens rassemblés; dans des exercices qui augmentaient, avec leur vigueur et leurs forces, leur fierté et l'estime d'eux-mêmes; dans des spectacles qui, leur rappelant l'his-

[1] *Du gouvernement de Pologne*, ch. II.

toire de leurs ancêtres, leurs malheurs, leurs vertus, leurs victoires, intéressaient les cœurs, les enflammaient d'une vive émulation, et les attachaient fortement à cette patrie dont on ne cessait de les occuper.

« Ce sont les poésies d'Homère récitées aux Grecs solennellement assemblés, non dans des coffres, sur des planches et l'argent à la main, mais en plein air et en corps de nation ; ce sont les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide représentées souvent devant eux ; ce sont les prix dont, aux acclamations de toute la Grèce, on couronnait les vainqueurs dans les jeux, qui, les embrasant continuellement d'émulation et de gloire, portèrent leur courage et LEURS VERTUS A CE DEGRÉ D'ÉNERGIE DONT RIEN AUJOURD'HUI NE NOUS DONNE L'IDÉE, ET QU'IL N'APPARTIENT PAS MÊME AUX MODERNES DE CROIRE [1]. »

Tout cela prouve victorieusement notre thèse ; car tout cela prouve que les anciens législateurs avaient compris que pour faire des Grecs et des Romains dévoués à leur patrie il fallait des institutions grecques et romaines ; des spectacles grecs et romains pour rappeler continuellement aux jeunes générations l'histoire de leurs ancêtres, leurs malheurs, leurs vertus, leurs victoires ; des poésies grecques et romaines pour entretenir dans les âmes l'esprit na-

[1] *Du gouvernement de Pologne*, ch. II.

tional ; en un mot, une éducation vraiment grecque et vraiment romaine. La conclusion est évidente : voulez-vous faire des chrétiens et des Français, ayez non pas des institutions, des spectacles, des poésies, une éducation grecs et romains, mais des institions, des spectacles, des poésies, une éducation chrétiens et français. Que demandons-nous autre chose ?

Comme Ovide, Virgile, Horace, Cicéron et les autres auteurs païens, ses maîtres et ses modèles, Rousseau prend pour point de départ de ses théories sociales l'existence d'un *état de nature*. Cet état, dans lequel les hommes, dispersés dans les bois, vivaient sans lois, sans villes, sans gouvernement, lui semble la perfection de l'humanité [1]. Là il faut remonter pour retrouver les droits primitifs de l'homme et expliquer l'origine des sociétés. Pour Rousseau comme pour les autres publicistes élèves de la belle antiquité, Dieu n'est pour rien dans la formation des sociétés humaines ; elles sont le résultat d'un pacte ou contrat synallagmatique : espèce de cercle vicieux par lequel l'homme se donne autorité sur lui-même. « Le *contrat social*, dit Rousseau, consiste en ce que chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la vo-

[1] Voir surtout la deuxième partie du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*.

lonté générale, et nous recevons encore chaque membre comme partie indivisible du tout[1]. »

Partant toujours de son hypothèse ou plutôt de sa chimère favorite, Rousseau continue en disant gravement : « Ce passage *de l'état de nature à l'état civil* produit dans l'homme un changement très-remarquable, en substituant dans sa conduite la justice à l'instinct, et donnant à ses actions la moralité qui leur manquait auparavant. C'est alors seulement que, la voix du devoir succédant à l'impulsion physique, le droit à l'appétit, l'homme, qui jusque-là n'avait regardé que lui-même, se voit forcé d'agir sur d'autres principes et de consulter sa raison avant d'écouter ses penchants[2]. »

Du *contrat social* Rousseau déduit logiquement la plus formidable théorie de notre époque, le communisme spartiate de Lycurgue. Il dit : « Chaque membre de la communauté se *donne* à elle, au moment qu'elle se forme, *lui et toutes ses forces, dont les biens qu'il possède font partie*... L'ÉTAT, A L'ÉGARD DE CES MEMBRES, EST MAITRE DE TOUS LEURS BIENS PAR LE CONTRAT SOCIAL... Les terres des particuliers réunies et contiguës deviennent le territoire public, et ce droit de souveraineté, s'étendant des sujets au terrain qu'ils occupent, devient à la fois *réel et personnel*; ce qui met les possesseurs dans une plus grande

[1] *Contrat social*, liv. I, ch. VI et VII. — [2] *Id.*, ch. VIII.

dépendance, et fait de leurs forces mêmes les garants de leurs fidélité : avantage qui ne semble pas avoir été bien senti des anciens monarques, qui, ne s'appelant que rois des Perses, des Scythes, des Macédoniens, semblaient se regarder comme les chefs des hommes plutôt que comme les maîtres du pays. Ceux d'aujourd'hui s'appellent plus habilement rois de France, d'Espagne, d'Angleterre, etc.; en tenant ainsi le terrain, ils sont bien sûrs d'en tenir les habitants[1]. »

Les yeux fixés sur Lacédémone, l'élève de Plutarque continue : « Le *droit* que chaque particulier a sur son propre fonds est *toujours subordonné* au droit que la communauté a sur tous... Au lieu de détruire l'*égalité naturelle*, le pacte fondamental substitue au contraire une *égalité morale et légitime*[2], à ce que la nature avait pu mettre d'inégalité physique entre les hommes; et pouvant être inégaux en force ou en génie, ils deviennent tous égaux *par convention et de droit*. Sous les mauvais gouvernements, cette égalité n'est qu'apparente et illusoire: elle ne sert qu'à maintenir le pauvre dans sa misère et le riche dans son *usurpation*. Dans le fait, les lois sont toujours utiles à ceux qui possèdent, et nuisibles à ceux qui n'ont rien. D'où il suit que l'état social n'est

[1] *Contrat social*, liv. I, ch. IX.

[2] Le nivellement abso[illegible] est la misère.

avantageux aux hommes qu'autant *qu'ils sont tous quelque chose*, et qu'aucun d'eux *n'a rien de trop*[1]. »

Comme aucun gouvernement n'est possible avec cette égalité chimérique, il s'ensuit que tous sont mauvais; qu'il faut les modifier ou les détruire, en donnant quelque chose à ceux qui n'ont rien, en ôtant à ceux qui ont de trop; enfin que la propriété est une usurpation. « Le premier, dit Rousseau, qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi!* et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, de misères et d'horreurs n'eût point épargné au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne[2]! » Avec ces maximes spartiates, qui anéantissent le droit de propriété, consacrent toutes les spoliations, et, en quatre pas, conduisent à la loi agraire, vous mettez le monde en combustion. Or, ces maximes de Lycurgue, interprétées par Rousseau, sont aujourd'hui même l'épée de Damoclès suspendue sur l'Europe : nouveau bénéfice de notre admiration pour les anciens.

[1] *Contrat social*, liv. I, ch. IX. — [2] *Discours sur l'inégalité*, etc., [illegible]

CHAPITRE X.

ROUSSEAU.

Il fait l'apothéose de l'homme ou du peuple dans l'ordre social. — Il lui attribue l'infaillibilité, la souveraineté. — Ces attributs, étant divins, sont incommunicables. — Le gouvernement du peuple gouvernement des dieux. — Application de ces principes. — Le peuple seul propriétaire des biens. — Seul propriétaire des personnes. — Enfants appartenant à l'État. — Éducation commune et égalitaire comme chez les Spartiates. — Autorité souveraine du peuple sur la religion. — Modèle fourni par l'antiquité. — Le christianisme, qui refuse de reconnaître cette autorité, doit être banni de la société. — Il rompt l'unité politique. — Il prêche l'esclavage. — Il ne peut faire que des lâches et nous rendre inférieurs aux Grecs et aux Romains.

L'antiquité classique était l'apothéose de l'homme dans l'ordre religieux et dans l'ordre social. Admirateur de cette antiquité, Voltaire fait l'apothéose de l'homme dans l'ordre religieux, Rousseau dans l'ordre social. A l'homme ou au peuple, ce dernier attribue l'infaillibilité, la souveraineté absolue, indivisible et inaliénable.

« Le corps politique, dit-il, est un être moral qui a une volonté, et cette *volonté* générale est la *source*

des lois. Elle est pour tous les membres de l'État *la règle du juste et de l'injuste ;* vérité qui, pour le dire en passant, montre avec combien de sens tant d'écrivains ont traité de vol la subtilité prescrite aux enfants de Lacédémone pour gagner leur frugal repas, COMME SI TOUT CE QU'ORDONNE LA LOI POUVAIT N'ÊTRE PAS LÉGITIME[1]. »

Toutes les craintes que ces maximes sociales ou plutôt antisociales peuvent faire naître, Rousseau les dissipe en disant, au nom du grand Lycurgue, que le peuple, en détruisant toute supériorité hiérarchique, concilie infailliblement la justice avec l'égalité. « *La volonté générale*, écrit-il, *est toujours droite*, et tend toujours à l'utilité publique; il importe, pour avoir bien l'énoncé de la volonté générale, qu'il n'y ait pas de *société partielle* dans l'État, et que chaque citoyen n'opine que d'après lui: *telle fut l'unique et sublime institution du grand Lycurgue*[2]. »

Quand la Révolution française, fille de Rousseau, détruira tous les ordres de l'État, toutes les corporations, toutes les franchises provinciales, toutes les libertés communales, pour ne laisser que des individualités sans force devant un pouvoir central, nous nous souviendrons qu'elle ne fait autre chose que d'appliquer à la France *l'unique et sublime institution*

[1] *Discours sur l'économie politique*, p. 8. — [2] *Id.*, liv. II, ch. III.

du grand Lycurgue, et nous bénirons de nouveau la Renaissance et les études de collége.

De l'infaillibilité de l'homme découle, avec l'inaliénabilité du pouvoir et la puissance exclusive de faire des lois, le droit sacré d'insurrection. « La souveraineté, continue Rousseau, est inaliénable, elle est indivisible [1]... Il ne faut plus demander à qui il appartient de faire des lois, puisqu'elles sont des *actes de la volonté générale*, ni si le prince est au-dessus de la loi, puisqu'il est membre de l'État; ni si la loi peut être injuste, puisque nul n'est injuste envers lui-même, ni comment on est libre et soumis aux lois, puisqu'elles ne sont que des *registres de nos volontés* [2]. »

De ces admirables principes, dont ses yeux éblouis ont vu la brillante application dans l'antiquité païenne, Rousseau conclut par une exclamation d'enthousiasme et par une provocation directe à la destruction de l'ordre social existant. « S'IL Y AVAIT, s'écrie-t-il, UN PEUPLE DE DIEUX, IL SE GOUVERNERAIT DÉMOCRATIQUEMENT... Il y a telles positions malheureuses où l'on ne peut conserver sa liberté qu'aux dépens de celle d'autrui, et où le citoyen ne peut être parfaitement libre que l'esclave ne soit extrêmement esclave : telle était la position de Sparte. *Pour vous, peuples*

[1] *République française, une et indivisible.* La formule est sortie toute faite des livres de Rousseau, qui l'avait copiée dans Lycurgue.

[2] *Discours sur l'économie politique*, liv. II, ch. VI.

modernes, vous n'avez point d'esclaves, mais vous l'êtes ; vous payez leur liberté de la vôtre. Vous avez beau vanter cette préférence, j'y vois plus de *lâcheté* que d'humanité [1]. »

Ailleurs, s'expliquant plus clairement encore, il ajoute : « Toute société qui ne repose pas sur un contrat social est une tyrannie. Si je ne considérais que la force et le droit qui en dérive, je dirais : Tant qu'un peuple est contraint d'obéir et qu'il obéit, il fait bien ; sitôt qu'il peut secouer le joug et qu'il le secoue, il fait encore mieux [2]. »

A l'exposé des principes succède l'application.

Déjà nous avons vu que dans l'ordre social régénéré, dont Plutarque lui a montré l'idéal, Rousseau veut que la propriété du sol appartienne, comme à Sparte, exclusivement à l'État. A la propriété des biens il joindra, toujours comme à Sparte, la propriété des personnes. Pas plus que la société, la famille n'est un fait divin et indépendant. C'est l'État qui la constitue ; les parents sont des producteurs et les enfants des produits au bénéfice de l'État, auquel ils appartiennent dès leur naissance, et qui a seul le droit de les marquer à son effigie [3].

[1] *Discours sur l'économie politique*, liv. III, ch. v et xv. — [2] *Contrat social*, ch. I.

[3] Ce n'est pas seulement le principe de Lycurgue, c'est encore la maxime d'Aristote : *Ad eum qui rempublicam gerit pertinet ordinare disciplinas.* — *Moral.*, etc.

« Comme on ne laisse pas, dit Rousseau, la raison de chaque homme unique arbitre de ses devoirs, on doit d'autant moins *abandonner aux lumières et aux préjugés des pères l'éducation de leurs enfants*, qu'elle importe à l'État encore plus qu'aux pères. Que si l'autorité publique, en *prenant la place des pères*, acquiert leurs droits en remplissant leurs devoirs, ils ont d'autant moins sujet de se plaindre, qu'à cet égard ils ne font proprement que changer de nom, et qu'ils auront en commun, sous le nom de citoyens, la même autorité sur leurs enfants qu'ils exerçaient séparément sous le nom de pères. *L'éducation publique, sous des règles prescrites par le gouvernement et sous des magistrats établis par le souverain, est donc une des maximes fondamentales du gouvernement populaire ou légitime*. Si les enfants sont élevés en commun dans le sein de *l'égalité*, s'ils sont imbus des lois de l'État et des maximes de la volonté générale, ne doutons pas qu'ils n'apprennent à se chérir mutuellement comme des *frères*, à ne vouloir jamais *que ce que veut la société*, et à devenir un jour les défenseurs et les *pères de la patrie* dont ils auront été si dûment les enfants[1]. »

Quel solennel démenti l'expérience a donné à ces utopies de l'élève de Plutarque! Le plus déplorable est que ces funestes maximes ne sont pas surannées;

[1] *Discours sur l'économie politique*, p. 31

de Rousseau elles ont passé aux révolutionnaires; par les révolutionnaires elles se sont incarnées dans les lois; et, toujours ravivées par l'éducation, elles se maintiennent au pouvoir dans toute l'Europe, de Naples à Lisbonne.

Si l'État a droit sur les propriétés et sur les âmes, à plus forte raison a-t-il un pouvoir souverain sur la religion, qui, dans le plan de Rousseau, ne doit et ne peut être, comm · dans l'antiquité, qu'un instrument de règne. Chez les Grecs, le sénat ou l'aréopage, chez les Romains, les empereurs, s'étaient faits souverains pontifes : c'étaient les czars d'autrefois. Chefs suprêmes de la société, ils l'étaient de la religion : cérémonies, fêtes, prêtres, dieux même, dépendaient de leur volonté. Le culte s'administrait comme toute autre partie du service public. Après Machiavel et Hobbes, dont nous parlerons ailleurs, nul, avant la Révolution française, n'a formulé ce principe païen aussi crûment que le philosophe de Genève.

« Les Romains, dit-il, ayant étendu avec leur empire leur culte et leurs dieux, et ayant souvent eux-mêmes adopté ceux des vaincus, en accordant aux uns et aux autres le droit de cite, les peuples de ce vaste empire se trouvèrent insensiblement avoir des multitudes de dieux et de cultes, *à peu près* les mêmes partout [1] : et voilà comment *le paganisme ne*

[1] Cet *à peu près* est charmant!

fut enfin dans le monde qu'une seule et même religion.

» Ce fut dans ces circonstances que Jésus vint établir sur la terre un royaume spirituel, ce qui, *séparant* le système théologique du système politique, fit que l'État cessa d'être *un*, et causa les *divisions intestines* qui n'ont jamais cessé d'agiter *les peuples chrétiens*. Or, cette *idée nouvelle* d'un royaume spirituel n'ayant jamais pu entrer dans les têtes des païens, ils regardèrent toujours les chrétiens comme de vrais rebelles, qui, sous une hypocrite soumission, ne cherchaient que le moment de se rendre indépendants et maîtres, et d'usurper adroitement l'autorité qu'ils feignaient de respecter dans leur faiblesse. Telle fut la cause des persécutions [1]. »

La conclusion est que le paganisme, qui maintient l'unité dans l'État, est préférable au christianisme, qui crée des divisions éternelles. C'est au nom de ce principe qu'un disciple de Lycurgue et de Rousseau, Quintus Aucler, demandera formellement le retour social au polythéisme.

« Ce que les païens avaient craint, continue Rousseau, est arrivé; alors tout a changé de face : les humbles chrétiens ont changé de langage, et bientôt on a vu ce prétendu royaume de l'autre monde devenir, sous un chef visible, le plus *violent despotisme* dans celui-ci. Cependant, comme il y a tou-

[1] *Discours sur l'économie politique*, liv. IV, ch. VIII.

jours eu un prince et des lois civiles, il a résulté de cette double puissance un perpétuel conflit de juridiction, qui a rendu TOUTE BONNE POLITIQUE IMPOSSIBLE DANS LES ÉTATS CHRÉTIENS, et l'on n'a jamais pu venir à bout de savoir auquel du maître ou du prêtre on était obligé d'obéir [1]. »

Nations modernes, voulez-vous briser le joug du plus violent despotisme? voulez-vous rendre possible le règne de la bonne politique? bannissez le christianisme! La difficulté est d'y réussir : Rousseau s'en afflige, et il ajoute : « Plusieurs peuples cependant, même en Europe ou dans son voisinage, ont voulu conserver ou rétablir *l'ancien système*, mais sans succès : l'esprit du christianisme a tout gagné. Mahomet eut des vues *très-saines*, il lia bien son système politique; et tant que la forme de son gouvernement subsista sous les kalifes ses successeurs, ce gouvernement fut constamment *un et bon en cela*.

» Parmi nous, les rois d'Angleterre se sont établis chefs de l'Église; autant en ont fait les czars; mais par ce titre ils s'en sont moins rendus les maîtres que les ministres. Partout où le *clergé fait un corps*, il est maître et législateur dans sa patrie.

» De *tous les auteurs chrétiens*, le philosophe Hobbes est le seul qui *ait bien vu le mal et le remède*, qui ait osé proposer de réunir les deux têtes de

[1] *Discours sur l'économie politique*, liv. IV, ch. VIII.

l'aigle, et de TOUT RAMENER A L'UNITÉ POLITIQUE, SANS LAQUELLE JAMAIS ÉTAT NI GOUVERNEMENT NE SERA BIEN CONSTITUÉ. Mais il a dû voir que l'esprit dominateur du christianisme était incompatible avec son système. Ce n'est pas tant ce qu'il y a d'horrible et de faux dans sa politique, que ce qu'il y a de *juste et de vrai* qui l'a rendue odieuse.

» Il y a une religion qui, donnant aux hommes *deux législations*, *deux chefs*, *deux patries*, les soumet à des devoirs *contradictoires*, et les empêche d'être à la fois dévots et citoyens. Telle est la religion des lamas, telle est celle des Japonais, *tel est le christianisme romain*. Il est si ÉVIDEMMENT MAUVAIS, que c'est perdre le temps de s'amuser à le démontrer : tout ce qui rompt l'unité sociale ne vaut rien [1]. »

Le catholicisme rompt *l'heureuse* unité qui régnait dans les nations païennes, premier motif de l'exclure de la société. Un nouveau regard sur le monde d'autrefois, le type de la perfection, fait découvrir à Rousseau un second motif de bannir le christianisme de l'ordre social : c'est une religion d'esclaves. « Le christianisme, dit-il, est une religion toute spirituelle, occupée uniquement des choses du ciel; la patrie du chrétien n'est pas de ce monde. Pourvu qu'il n'ait rien à se reprocher, peu lui importe que tout aille bien ou mal ici-bas... S'il se trouve parmi

[1] *Discours sur l'économie politique*, liv. IV, ch. VIII.

les chrétiens un seul ambitieux, un Catilina, par exemple, un Cromwell, celui-là très-certainement aura bon marché de ses compatriotes. Dès qu'il aura trouvé par quelque ruse l'art de s'emparer de l'autorité publique, voilà un homme constitué en dignité : Dieu veut qu'on le respecte. Bientôt voilà une puissance : Dieu veut qu'on lui obéisse. Le dépositaire de cette puissance en abuse; c'est la verge dont Dieu punit ses enfants. On se ferait conscience de chasser l'usurpateur [1]. »

Dans quel théologien vraiment orthodoxe Rousseau a-t-il trouvé la consécration de la tyrannie? Le catholicisme est la religion de la liberté. Dans cette belle antiquité, objet de l'admiration de Rousseau, les trois quarts du genre humain étaient esclaves : qui a brisé leurs fers? Dans la personne des archontes, des éphores et des césars, le despotisme le plus dur pesait sur le monde : qui l'a détruit en intimant aux souverains ce dogme nouveau, que leur pouvoir n'est qu'un dépôt, dont ils rendront un compte sévère au juge commun des rois et des peuples? Quand il le pouvait, le paganisme tuait les despotes, et il marchait de révolutions en révolutions : le catholicisme fait mieux, il les empêche de naître; et quand sa voix était écoutée, il terminait les conflits sans effusion de sang. Aujourd'hui

[1] *Discours sur l'économie politique*, liv. IV, ch. XXVI.

même, si quelque despote parvient à s'emparer du pouvoir, les principes de liberté déposés au fond des sociétés chrétiennes l'obligent à régner avec équité, ou son règne n'est qu'éphémère. Voilà pourquoi, dit Montesquieu, le despotisme n'a jamais pu s'établir à demeure chez les nations chrétiennes.

Mais Rousseau n'entend rien aux doctrines sociales du catholicisme. Infatué du système antique, il veut que les peuples opprimés se révoltent, et, juges et parties, qu'ils aient recours aux seuls moyens connus à Rome et dans la Grèce, l'insurrection et le tyrannicide. Élevé comme Rousseau à l'école de la Renaissance, le monde moderne, depuis plusieurs siècles, met en pratique les doctrines sociales du paganisme, et pour obtenir le redressement de ses griefs vrais ou prétendus, il emploie le poignard des assassins ou la canon des barricades. En est-il plus libre?

Rousseau trouve un nouveau motif de bannir le catholicisme de la société, parce que, suivant lui, il nous rend, sous le rapport militaire, inférieurs aux Grecs et aux Romains. C'est en présence des brillantes annales militaires de l'Europe chrétienne, de la France surtout, que le philosophe de Genève ose jeter une pareille injure au front du christianisme! Voici son langage : « Survient-il quelque guerre étrangère, les chrétiens marchent sans peine au

combat, ils font leur devoir, mais sans passion pour la victoire : ils savent plutôt mourir que vaincre. Qu'on imagine quel parti un ennemi fier, impétueux, passionné, peut tirer de leur stoïcisme ! Supposez votre république chrétienne vis-à-vis de Sparte ou de Rome, les pieux chrétiens seront battus, écrasés, détruits, avant d'avoir eu le temps de se reconnaître. C'était un beau serment, à mon avis, que celui des soldats de Fabius ; ils ne jurèrent pas de mourir ou de vaincre, ils jurèrent de revenir vainqueurs, et tinrent leur serment. Jamais des chrétiens n'en eussent fait un pareil, *ils auraient cru tenter Dieu.*

» Mais je me trompe en disant une *république chrétienne* : chacun de ces deux mots exclut l'autre. *Le christianisme ne prêche que servitude et dépendance : les vrais chrétiens sont faits pour être esclaves.* Sous les empereurs païens, les soldats chrétiens étaient braves. Tous les auteurs chrétiens l'assurent, et je le crois ; c'était une émulation d'honneur contre les troupes païennes. Dès que les empereurs furent chrétiens, cette émulation ne subsista plus ; et *quand la croix eut chassé l'aigle, toute la valeur romaine disparut* [1]. »

[1] *Discours sur l'économie politique*, liv. IV, ch. XXVI. — Pour avoir quelque idée de l'influence de Rousseau sur la Révolution, il faut se rappeler ce que dit Mercier en parlant du *Contrat social*

Peut-on dire plus clairement : Cessons d'être chrétiens; faisons-nous Grecs ou Romains, afin d'être braves et libres comme eux? Quelles études, quelle éducation, quels auteurs ont conduit Rousseau à une pareille aberration?

« Tous les citoyens le méditent et l'apprennent par cœur. » — *Rousseau auteur de la Révolution*, t. II, p. 99.

CHAPITRE XI.

ROUSSEAU.

Mise en œuvre du système social calqué sur le modèle de l'antiquité. — Le peuple doit faire ses affaires par lui-même. — Point de représentants. — Cette théorie jugée impraticable par les révolutionnaires eux-mêmes. — Paroles de Vergniaud et de Robert. — Mépris de l'ordre social chrétien et de la monarchie. — Admission de tous les citoyens à tous les emplois civils. — Obligation pour tous d'être soldats comme dans les anciennes républiques. — Fin de sociétés régénérées sur le modèle de Sparte et de Rome. — Conclusion.

Exclure le christianisme de la société, par conséquent renverser l'ordre social qui lui doit l'existence, faire revivre les institutions politiques des républiques anciennes : voilà en trois mots le système gouvernemental de Rousseau et le principe régénérateur des nations modernes. Tous les rouages de cette merveilleuse machine sont élaborés et disposés dans leur ordre respectif, il ne reste qu'à les mettre en mouvement. L'antiquité classique, qui a donné à Rousseau l'idée de l'ouvrage, lui fournit aussi les moyens d'exécution.

Le peuple est souverain : mais comment exercera-t-il sa souveraineté? L'œil fixé sur Sparte, sur

Athènes et sur Rome, Rousseau répond : Par lui-même. « Les lois, dit-il, n'étant que des actes authentiques de la volonté générale, le souverain ne saurait agir que quand le peuple (le souverain) est assemblé. Le peuple assemblé? dira-t-on; quelle chimère! C'est une chimère aujourd'hui; mais *ce n'en était pas une il y a deux mille ans*. Les hommes ont-ils changé de nature?

» Les bornes du possible dans les choses morales sont moins étroites que nous ne pensons : ce sont nos *faiblesses*, nos *vices*, nos *préjugés*, qui les rétrécissent. Les âmes basses ne croient point aux grands hommes : de vils esclaves sourient d'un rire moqueur à ce mot de *liberté*.

» Par ce qui *s'est fait*, considérons ce qui se peut faire. Je ne parlerai pas des *anciennes républiques de la Grèce*; mais la *république romaine* était, ce me semble, un grand État, et la ville de Rome une grande ville. Cependant il se passait peu de semaines que le *peuple romain* ne fût assemblé, et même plusieurs fois. Non-seulement il exerçait les droits de la souveraineté, mais une partie de ceux du gouvernement, et tout ce peuple était, sur la place publique, presque aussi souvent magistrat que citoyen... *De l'existant au possible, la conséquence me paraît bonne*[1]. »

[1] *Contrat social*, liv. III ch. XI

Excellente ! s'empressa de répondre le peuple souverain, le peuple des colléges formé, comme Rousseau, à l'école des Grecs et des Romains. Sa première fantaisie fut de s'assembler en comices, en assemblées primaires, en assemblées électorales. L'expérience ne tarda pas à montrer que le système de Rousseau était impraticable, attendu qu'il était impossible d'appliquer à une nation de vingt-cinq millions d'hommes libres une organisation faite pour quelques petites républiques comme Athènes ou Sparte, et même pour Rome, où ce qu'on appelait le peuple était peu nombreux et possédait des esclaves chargés des soins et des intérêts domestiques, pendant que les citoyens remplissaient sur la place publique le rôle d'électeur ou de magistrat.

Les plus grands admirateurs de Rousseau et de l'antiquité firent bonne justice de cette utopie, admirable seulement au collége. « Pensez-vous, disait Vergniaud à la tribune de la Convention, que ces maximes appliquées seulement par leurs auteurs à des États circonscrits, comme les républiques de la Grèce, dans d'étroites limites, doivent l'être rigoureusement et sans modification à la République française? Dans ce cas, soyez conséquents comme Lycurgue: comme lui, partagez les terres entre tous les citoyens... Que les hommes auxquels vous aurez accordé le titre de citoyen ne payent

plus d'impôts. Que d'autres hommes auxquels vous refuserez ce titre soient tributaires, et fournissent à vos dépenses. Ayez des étrangers pour faire votre commerce, des ilotes pour cultiver vos terres, et faites dépendre votre subsistance de vos esclaves [1]. »

Voilà pour la France en général. De son côté, le conventionnel Robert, parlant au nom de Paris, dont il était député, s'exprimait en ces termes : « Les Romains avaient leurs esclaves; les Lacédémoniens leurs ilotes. C'était une réelle aristocratie que la qualité de citoyen de Rome et de Sparte : aujourd'hui tout est changé, le grand livre de l'égalité est ouvert, il n'y a plus d'esclaves que les esclaves du vice et du crime. Si, comme à Rome, il n'y avait en France que quelques milliers de *citoyens*, je vous dirais : Ordonnez de fréquents rassemblements des corps aristocratiques, des citoyens exclusifs, et vous aurez tout fait.

» Je ne sais ce que signifient les *éternelles déclamations* de quelques orateurs qui, dans un territoire de vingt-sept mille lieues carrées, dans un État peuplé de vingt-six millions d'hommes, appellent sans cesse cette immense multitude de citoyens à l'exercice presque journalier de leurs droits.

» Ah ! sans doute, il était aisé dans les anciennes républiques de convoquer éternellement le peuple.

[1] *Monit.* 11 mai 1793.

Si nous étions citoyens romains, si nous avions des esclaves, si toutes les propriétés de la République appartenaient à une seule classe d'hommes; s'il existait une autre classe qui fît tous les travaux domestiques, tous les travaux du commerce, tous les travaux de l'agriculture, et moi aussi je dirais qu'il faut consulter le peuple sur toutes les opérations des représentants; je proposerais l'établissement de *forums* dans toutes les villes, bourgades, et jusque dans le plus petit hameau. Mais est-ce bien là notre position politique? Et quand on propose ces trop fréquents rassemblements du peuple, n'est-ce pas comme si on proposait l'abandon du commerce et de l'agriculture, et par conséquent la ruine de l'État [1]? »

Rousseau, qui ne voit que Sparte, et qui trace son plan de société dans son cabinet, soutient intrépidement son système. Quant au principe et quant à l'exécution, il le veut dans toute sa perfection classique. Plus d'industrie, plus de commerce incompatibles avec les fonctions de citoyen. Par lui-même, et non par des mandataires, le peuple exercera sa puissance : le salut de la République est à ce prix. S'il est vraiment digne de la liberté, le citoyen n'hésitera pas à négliger ses intérêts personnels pour s'occuper de la chose publique.

[1] *Monit.* 27 avril 1793.

« Sitôt, dit-il, que le service public cesse d'être la principale affaire des citoyens, et qu'ils aiment mieux servir de leur bourse que de leur personne, l'État est déjà près de sa ruine. Faut-il marcher au combat? ils payent des troupes, et restent chez eux. Faut-il aller au conseil? ils nomment des députés, et restent chez eux. A force de paresse et d'argent, ils ont enfin des soldats pour asservir la patrie, et des représentants pour la vendre.

» C'est le tracas du commerce et des arts, c'est l'avide intérêt du gain, c'est la mollesse et l'amour des commodités qui changent les services publics en argent. On cède une partie de son profit pour l'augmenter à son aise. Donnez de l'argent, et bientôt vous aurez des fers. Ce mot de finance est un mot d'esclave : il est inconnu dans la cité. Dans un État vraiment libre, *les citoyens font tout avec leurs bras, et rien avec de l'argent*. Loin de payer pour s'exempter de leurs devoirs, ils payeraient pour les remplir eux-mêmes.

» L'idée des représentants est moderne; elle nous vient du *gouvernement féodal, de cet inique et absurde gouvernement dans lequel l'espèce humaine est dégradée, et où le nom d'homme est un déshonneur*[1]. »

Telle est la flatteuse définition que les disciples de la Renaissance ne manquent jamais de donner

[1] *Contrat social*, liv. III, ch. XV.

du système gouvernemental des peuples chrétiens au moyen âge. Avec quel superbe dédain ils le comparent à l'état social de l'antiquité! Comme ils insistent pour arracher le monde au premier et le ramener au second! « Dans les *anciennes républiques*, s'écrie Rousseau, jamais le peuple n'eut des représentants : on ne connaissait pas ce mot-là [1]. »

Non-seulement les citoyens étaient admissibles à tous les emplois qu'ils occupaient par eux-mêmes, tous avaient encore l'honneur et le devoir d'être soldats. Aussi l'élève de Plutarque, qui veut à tout prix régénérer l'Europe en la rendant grecque et romaine, ajoute : « Tout citoyen doit être soldat par devoir, nul ne doit l'être par métier. *Tel fut le système militaire des Romains*, tel doit être celui de tout État libre [2]. »

L'Europe aura la conscription.

De tout cela résultera infailliblement l'amour de la patrie : c'est lui qui, réveillant l'esprit républicain de Rome et d'Athènes, sauvera le monde dégradé par le christianisme et la monarchie. « *Il est certain*, dit gravement Rousseau, *que les plus grands prodiges de vertus* [3] ont été produits par l'amour de la patrie.

[1] *Contrat social*, liv. III, ch. xv. — [2] *Gouvernement de Pologne*, ch. xii.

[3] Et les apôtres, et les martyrs, et les missionnaires, et les sœurs de charité, et les saints de tous les âges!

C'est lui qui produisit tant d'actions immortelles *dont l'éclat éblouit nos faibles yeux*, et tant de grands hommes dont les *antiques* vertus passent pour des fables, depuis que l'amour de la patrie est tourné en dérision.

» *Osons* opposer Socrate même à Caton : l'un était plus philosophe, l'autre plus citoyen. La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes : mais entre César et Pompée, Caton semble un demi-dieu parmi les mortels. Un digne élève de Socrate serait le plus vertueux de ses contemporains : un digne émule de Caton en serait le plus grand. La vertu du premier ferait son bonheur ; le second chercherait son bonheur dans celui de tous. *Voulons-nous que les peuples soient vertueux, commençons par faire aimer la patrie*[1] ! »

Quelle sera la fin des sociétés modernes ainsi régénérées ? La même que celle des sociétés antiques : la prospérité matérielle. A quel signe reconnaîtra-t-on cette prospérité, que le christianisme n'a pas su procurer au monde ? Disciple fidèle de Platon et de Lycurgue, Rousseau répond : A la multiplication de l'espèce. Le gouvernement qui la favorise le plus est le meilleur, celui qui l'obtient est le plus heureux. A ce compte, la Chine est le pays le plus parfait et le plus heureux du globe ! « Quelle est, dit Rousseau,

[1] *Discours sur l'économie politique*, p. 31, édition in-8°.

la fin de l'association politique? C'est la conservation et la prospérité de ses membres. Et quel est le signe le plus sûr qu'ils se conservent et prospèrent? C'est leur nombre et leur population. *Le gouvernement sous lequel les citoyens peuplent et multiplient davantage est infailliblement le meilleur.* Autrefois la Grèce florissait au sein des plus cruelles guerres, le sang y coulait à flots, et tout le pays était couvert d'hommes. Un peu d'agitation, dit Machiavel, donne du ressort aux âmes, et ce qui fait vraiment prospérer l'espèce, c'est moins la paix que la liberté [1]. »

La conclusion directe de ce passage est qu'il faut bannir le célibat. La conclusion indirecte et plus étendue est qu'il faut exclure le catholicisme, puisqu'il consacre le célibat, et constitue les sociétés sur des bases inconnues des anciens législateurs; enfin, que le vrai moyen de régénération pour les peuples modernes est de redevenir républicains à l'instar des Romains et des Grecs.

Ainsi, considérée dans son ensemble, la doctrine politique de Rousseau se formule par les articles suivants :

Dieu n'est pour rien dans la fondation des sociétés, c'est un fait purement humain; l'état de nature est l'état primitif de l'homme; sentant le besoin de se réunir, les hommes, isolés dans les forêts, ont fait

[1] *Contrat social*, liv. III, ch. IX.

entre eux un contrat social ; ce contrat est la base de tous les droits et de tous les devoirs. Les sociétés sont arrivées à l'apogée de leur gloire dans l'antiquité classique à Sparte, Athènes et Rome; le christianisme et la monarchie les ont fait dégénérer ; le retour du paganisme au quinzième siècle a commencé à les tirer de la barbarie dans laquelle la monarchie et le christianisme les avaient plongées; pour achever de les guérir, il faut continuer ce mouvement salutaire et faire revivre en Europe l'antiquité classique, son esprit, ses usages, ses institutions sociales, seules capables de produire encore de grands hommes et de grandes vertus.

Comme on le voit, deux choses, et deux choses seulement, se trouvent au fond de ce système : l'ignorance et la haine du christianisme dans ses rapports avec la société, l'admiration fanatique des institutions sociales du paganisme. En prêchant le naturalisme le plus absolu, *Émile* répète sous une autre forme la même doctrine. Il en est ainsi des autres ouvrages de Rousseau.

Comme Voltaire, Rousseau peut donc se définir *une âme vide de christianisme et ivre de paganisme.*

A l'exemple de Cicéron, de Lycurgue, de Plutarque et des autres grands hommes de l'antiquité, ses maîtres et ses modèles, Rousseau vécut en libre penseur. De là ses raisonnements pour et contre le

duel, l'apologie et la condamnation du suicide, la facilité à pallier l'adultère et les raisons propres à en faire sentir l'horreur, la négation et l'affirmation de l'existence de Dieu. Passant avec une égale facilité du protestantisme au catholicisme et du catholicisme au protestantisme, il attaque et défend tour à tour le christianisme, tout en voulant une religion pour le peuple. Quant à lui, son culte est le culte antique, le culte de l'orgueil et des sens. Sa vie est un scandale public, dont il se fait gloire dans ses *Confessions*, et sa mort celle d'un héros de Plutarque.

Elle arriva cinq semaines environ après celle de Voltaire, le 3 juillet 1778, à Ermenonville, dans la terre de M. le marquis de Girardin.

CHAPITRE XII.

MONTESQUIEU.

Précurseur de Rousseau. — Formé à la même école. — Attaque le christianisme. — *Lettres persanes*. — Temple d Gnide. — Exalte l'antiquité classique. — *Grandeur et décadence s Romains*. — *Esprit des lois* inspiré surtout par Tacite et Plutarque. — Mort de Montesquieu. — Analyse de l'*Esprit des lois*. — Dénigrement de la monarchie. — Éloge continuel du gouvernement républicain de Sparte, d'Athènes et de Rome.

« Ce que Montesquieu avait fait lire aux maîtres, Rousseau le fit lire aux valets. » Dans ce mot devenu célèbre, on trouve le lien d'affinité qui unit les deux publicistes du dernier siècle. Issus de la même famille, le même esprit les inspire. Mais Montesquieu, plus timide, ou, comme on dirait aujourd'hui, moins avancé que Rousseau, voile habituellement sa pensée, soit qu'il attaque le christianisme, soit qu'il exalte l'antiquité. Peut-être même n'a-t-il pas vu les conséquences éloignées, ni les dernières applications de ses principes. Quoi qu'il en soit, ce qu'il dit à demi-mot, Rousseau l'ex-

prime franchement. L'un et l'autre, fils de la Renaissance, jugent la société d'après les enseignements de leur mère. Pour Montesquieu comme pour Rousseau, le type des institutions sociales est dans l'antiquité classique, et le meilleur gouvernement est le gouvernement républicain de Sparte, d'Athènes et de Rome.

Comment Charles de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu, né d'une famille noble, nourri d'un lait chrétien, élevé dans une monarchie, où il occupe une position éminente, se trouve-t-il, malgré tant de raisons de ne l'être pas, admirateur constant des *républiques de l'antiquité païenne?* Tout effet a une cause. Or, chez Montesquieu, la cause de l'anomalie que nous signalons n'est pas survenue avec les années, elle date de la jeunesse. Né au château de la Brède en 1689, Montesquieu débute dans le monde littéraire par ses *Lettres persanes,* publiées en 1721.

Cet ouvrage, inspiré par l'esprit de la Renaissance, est une attaque continuelle, quoique plus ou moins déguisée, contre le christianisme. Le héros du roman, *Usbek,* est un libre penseur au double point de vue de la morale et de la foi. Malgré les réclamations du cardinal de Fleury, les *Lettres persanes* ouvrirent à Montesquieu les portes de l'Académie. Le caractère antichrétien de cette production

fait le sujet particulier des éloges de d'Alembert. Nous allons citer les paroles de cet académicien, *qui s'y entendait,* en ajoutant que, pour être dans le vrai, il faut leur donner deux fois plus de force qu'elles n'en ont à la lecture.

« Montesquieu, dit son panégyriste, s'exprime *quelquefois assez librement* non sur le *fond* du christianisme, mais sur des matières que trop de personnes affectent de confondre avec le christianisme même; sur l'*esprit de persécution* dont tant de chrétiens ont été animés; sur les *usurpations temporelles* de la puissance ecclésiastique; sur la *multiplication excessive* des monastères, qui enlève des sujets à l'État, sans donner à Dieu des adorateurs; sur *quelques opinions* qu'on est tenté d'ériger en dogmes; sur nos *disputes de religion,* toujours violentes et souvent funestes[1]. »

Ce qu'il y a au fond de ces phrases, habilement indécises, c'est que Montesquieu, comme tous les fils de la Renaissance, adore le libre penser en matière de religion, admire le despotisme césarien, et demande la paix avec l'erreur.

La première idole du paganisme était l'orgueil, la seconde était la chair. De l'autel de l'une, Montesquieu passe à l'autel de l'autre. Le *Temple de Gnide*

[1] *Éloge de Montesquieu*, en tête de ses ouvrages.

est un licencieux dithyrambe en l'honneur de la volupté.

Dans l'*Histoire de la grandeur et de la décadence des Romains*, Montesquieu attire les regards vers la belle antiquité. L'empire romain est présenté aux nations chrétiennes et monarchiques, comme le chef-d'œuvre de l'homme et le modèle de la perfection. « M. de Montesquieu, continue d'Alembert, trouve les causes de la grandeur des Romains dans l'*amour de la liberté, du travail et de la patrie* qu'on leur inspirait dès l'enfance; dans ces *dissensions intestines* qui donnaient du ressort aux esprits, et qui cessaient tout à coup à la vue de l'ennemi;... dans l'honneur du triomphe, sujet d'émulation pour les généraux; dans la *protection qu'ils accordaient aux peuples révoltés contre leurs rois;* dans l'*excellente politique* de laisser aux vaincus leurs dieux et leurs coutumes [1]. »

A ne pas s'y méprendre, cela dit aux nations modernes : « Voulez-vous prospérer et grandir? jetez les yeux sur ce magnifique empire romain; aimez la liberté, le travail et la patrie comme les Romains les aimèrent; ayez des dissensions intestines qui donnent du ressort à vos esprits, surtout encouragez la révolte des peuples contre les rois. » Or, les nations de l'Europe pouvaient répondre à Montesquieu, avec le recteur Dumouchel, en 1790 : « Nous n'avons ni

[1] *Éloge de Montesquieu*, en tête de ses ouvrages.

liberté ni patrie, comment pouvons-nous les aimer? Nous n'avons ni tribune ni forum pour nous exercer à ces dissensions intestines qui fortifient les âmes. Protéger les peuples contre les rois, ce serait nous contredire; nous sommes sujets d'une monarchie, et non pas républicains. »

La conclusion se devine, et si Montesquieu avait vécu, il l'aurait vue réduite en pratique par la Révolution. Il aurait vu la France enivrée de l'amour de la liberté et de la patrie, riche en dissensions intestines, donnant le signal de l'insurrection universelle des peuples contre les rois, et, pour se régénérer, voulant à tout prix ressusciter la république romaine.

C'est surtout dans l'*Esprit des lois*, son principal ouvrage, que Montesquieu se montre fils de la Renaissance et de son éducation de collége. Ici, les expressions deviennent plus claires, les rapprochements plus nombreux, les préférences plus marquées, les tendances plus manifestes et mieux caractérisées. « Ce qui serait obscur pour les lecteurs vulgaires, dit son panégyriste, ne l'est *pas pour ceux que l'auteur a eus en vue*. M. de Montesquieu ayant à présenter quelquefois des *vérités importantes*, dont l'énoncé absolu et direct aurait pu blesser sans fruit, a eu la *prudence de les envelopper*, et, par cet *innocent artifice*, les a voilées à ceux à qui elles seraient

nuisibles, sans qu'elles fussent perdues pour les *sages*[1]. »

Comme tous ses devanciers depuis la Renaissance, c'est dans l'antiquité païenne que Montesquieu va puiser ses théories politiques et sociales. Pour lui l'Évangile, comme élément politique, est non avenu, la mission sociale de l'Église n'existe pas. « Parmi les ouvrages, ajoute d'Alembert, qui lui ont fourni des *secours* et quelquefois des *vues* pour le sien, on voit qu'il a *surtout* profité des deux historiens qui ont pensé le plus : *Tacite et Plutarque*[2]. »

D'Alembert continue par l'éloge du *Temple de Gnide*, et termine en racontant ainsi la mort de son héros : « Après avoir satisfait avec décence à tous ses devoirs, plein de confiance en l'Être éternel *auquel il allait se rejoindre*, il mourut avec la tranquillité d'un homme de bien, qui n'avait jamais consacré ses talents qu'à l'avantage de la *vertu* et de l'*humanité*[3]. »

Attaquez tant que vous voudrez le christianisme dans ses dogmes et dans sa morale, sapez l'ordre religieux et social qu'il a établi, pourvu que vous ayez exalté l'antiquité classique, prêché l'amour de la

[1] *Éloge de Montesquieu*, en tête de ses ouvrages. — [2] *Id.*

[3] *Id.* — Les écrivains catholiques nous ont laissé des détails plus consolants sur les derniers moments de Montesquieu. Il reconnut ses erreurs, et mourut réconcilié avec l'Église.

liberté et de la patrie, vous serez, aux yeux de tous les fils de la Renaissance, un homme de bien, et vous pourrez mourir tranquille avec l'espérance d'aller, suivant la pensée de Virgile, vous rejoindre à l'Être éternel!

Ne parlons ni des *Lettres persanes* ni du *Temple de Gnide;* occupons-nous seulement de l'*Esprit des lois*, et voyons jusqu'à quel point cet ouvrage est profitable à la vertu et à l'humanité.

On cherche vainement dans cet ouvrage les grandes idées catholiques sur l'origine et la mission du pouvoir. Dieu n'intervient en aucune sorte dans la formation des sociétés. C'est l'homme qui les fait, comme il bâtit une maison; avec une autorité souveraine il crée, il dispose, il règle tout suivant son intérêt, ses besoins ou ses plaisirs.

Dieu et le christianisme écartés, il ne reste pour expliquer l'origine des sociétés que la fable païenne de l'état de nature et du contrat social. Comme tous les politiques de la Renaissance, Montesquieu la prend pour point de départ. Il prétend que, dans cet heureux état, les hommes, dispersés dans les bois et ne sentant que leur faiblesse, ne cherchaient point à s'attaquer les uns les autres, en sorte que la *paix est la première loi naturelle*. C'est l'âge d'or de Virgile et d'Ovide. Montesquieu oublie la chute originelle. Hobbes, de son côté, a vu l'homme naturelle-

ment méchant, passionné, despote, par conséquent ennemi de son semblable, et pour lui la *guerre est la première loi naturelle.*

Cette doctrine déplaît à Montesquieu. Il s'écrie : « Le désir que Hobbes donne d'abord aux hommes de se subjuguer les uns les autres n'est pas *raisonnable*. Il demande pourquoi, si les hommes ne sont pas *naturellement* en état de guerre, ils sont toujours armés, pourquoi ils ont des clefs pour fermer leurs maisons. Mais on ne sent pas qu'on attribue aux hommes, *avant* l'établissement des sociétés, ce qui ne peut que leur arriver *après* cet établissement, *qui leur fait trouver des motifs pour s'attaquer* et pour se défendre [1]. »

Ailleurs il ajoute : « Dans l'*état de nature* les hommes naissent bien dans l'égalité, mais ils n'y sauraient rester. La société la leur fait perdre, et ils ne redeviennent égaux que par les lois [2]. »

Cette théorie de l'état de nature et du contrat social, qui en est la conséquence, ne se trouve ni dans la Genèse, ni dans les Pères, ni dans la tradition catholique : elle est fausse chrétiennement, historiquement, philosophiquement, mais elle est *vraie* mythologiquement. Cela suffit à Montesquieu et à tous ceux qui, à son exemple, furent habitués dès

[1] *Esprit des lois*. liv. I, ch. II. — [2] *Id.*, liv. VIII, ch. III.

l'enfance à ne rien voir au delà de l'horizon de l'antiquité classique.

Après avoir révélé les bases des sociétés humaines, Montesquieu passe aux formes qu'elles ont adoptées. Il compare entre eux les différents gouvernements. Comme on peut s'y attendre, sa préférence est pour le gouvernement républicain. « La *vertu*, dit-il, est le grand mobile des républiques, tandis que *l'honneur seulement et la crainte* sont les principaux ressorts des gouvernements monarchiques et despotiques [1]. »

On comprend combien un pareil privilége est capable de flatter la fibre démocratique. Ce qu'ajoute Montesquieu est de nature à la flatter plus agréablement encore : « Le peuple, dit-il, est *admirable* pour choisir ceux à qui il doit confier quelque partie de son autorité [2]. Il n'a à se déterminer que sur des choses qu'il ne peut ignorer et des faits qui

[1] *Esprit des lois*, liv. II, ch. II. — « Voyez Montesquieu, disait Napoléon, il perce de mille traits l'esprit chrétien; il déchire tant qu'il peut la robe de l'Eglise; il admire en platonicien ces *républiques grecques*, plus inapplicables de nos jours que le gouvernement de la tribu de Juda, et il prétend être monarchique; il pose en principe l'*honneur* pour ressort principal de la monarchie, et il vante jusqu'à la corruption du gouvernement britannique. » — *Mém.* de M. de Narbonne.

[2] Montesquieu n'a pas vu ce qu'il dit, il l'a lu dans ses livres de classes : et nous, nous avons vu.

tombent sous les sens. Il sait très-bien qu'un homme a été souvent à la guerre, qu'il a eu tels et tels succès : *il est donc très-capable d'élire un général.* Il sait qu'un juge *est assidu*, que beaucoup de gens se retirent de son tribunal contents de lui; qu'on ne l'accuse pas de corruption : *en voilà assez pour qu'il élise un préteur.* Il a été frappé de la magnificence ou des richesses d'un citoyen : *cela suffit pour qu'il puisse choisir un édile*[1]. »

Suivant les bonnes traditions de la Renaissance, Montesquieu confirme son argumentation par l'inévitable exemple des Grecs et des Romains. « Si l'on pouvait, dit-il, douter de la capacité naturelle qu'a le peuple pour discerner le mérite, il n'y aurait qu'à jeter les yeux sur cette suite continuelle de choix étonnants que firent *les Athéniens et les Romains*[2]. » Comme Rousseau, comme Mably, comme tous les théoriciens de la même école, Montesquieu oublie constamment que Rome, Athènes, Sparte comptaient à peine quelques milliers d'électeurs; et ce qui pouvait convenir à une cité, ils veulent l'appliquer à des États qui comptent des millions d'hommes libres! L'expérience seule pouvait faire justice de ces dangereuses utopies.

Elle n'était pas faite au dix-huitième siècle. Dès lors, comment le désir de vivre en république ne

[1] *Esprit des lois*, liv. II, ch. II. — [2] *Id.*, id.

serait-il pas venu à ceux qui entendaient les régulateurs de l'opinion dire avec Montesquieu : « Dans les républiques, où *les richesses sont également partagées*, il ne peut y avoir de luxe. Cette égalité faisait l'excellence d'une république; il suit que moins il y a de luxe dans une république, plus elle est parfaite. Il n'y en avait point chez *les premiers Romains;* il n'y en avait point chez *les Lacédémoniens*. Les lois du nouveau partage des champs, demandées avec tant d'instance dans quelques républiques, étaient *salutaires* par leur nature, elles ne sont dangereuses que comme *action subite*[1]. »

Cet appel au remaniement de la propriété n'a pas été perdu. Montesquieu le rend plus clair encore en ajoutant : « Les richesses particulières n'ont augmenté que parce qu'elles ont *ôté* à une partie des citoyens le *nécessaire* physique; il *faut donc qu'il leur soit rendu*. Pour que l'État monarchique se soutienne, *le luxe doit aller en croissant*, du laboureur à l'artisan, aux négociants, aux nobles, aux magistrats, aux grands seigneurs, aux traitants principaux, aux princes : sans quoi tout serait perdu[2]. »

Les raisonnements républicains de Montesquieu font plus que de rendre odieux le gouvernement monarchique, ils le mettent dans une impasse. D'un

[1] *Esprit des lois*, liv. VII, ch. II. — [2] *Id.* id., ch. IV.

côté, la monarchie ne peut subsister sans encourager le luxe; d'un autre côté, le luxe, de l'avis même de Montesquieu, crée mille besoins factices, excite toutes les passions, et conduit infailliblement l'État à sa ruine par la corruption des mœurs. La première conclusion qui sort de là est évidemment celle-ci : l'État républicain, où le luxe n'est pas nécessaire, est préférable à l'État monarchique. La seconde, énergiquement déduite par la Révolution, est l'abolition de la royauté, l'établissement de la République avec la maxime spartiate : *A des républicains, il ne faut que du pain, de la poudre et du fer* [1].

[1] Voir la *Décade phil.* citée dans la 1[re] livraison.

CHAPITRE XIII.

MONTESQUIEU.

Admiration pour l'antiquité. — Droit d'insurrection. — Régicide. — Pureté des mœurs. — Belle coutume matrimoniale. — Bonne police des Romains sur l'exposition des enfants. — Éloge des institutions grecques. — Mépris des arts et du commerce. — Éloge des Romains. — Paroles de Xénophon, de Plutarque, de Diodore de Sicile. — Affaiblissement de la raison chrétienne chez Montesquieu. — Ignorance, erreurs, préjugés. — La punition du sacrilége. — La puissance et les biens du clergé. — Fatalisme. — Le protestantisme et le suicide. — Conclusions.

Ou Montesquieu n'a pas refait son éducation de collége, ce qu'on ne saurait admettre; ou il n'a pu se soustraire en la refaisant à ses premières impressions, ce qui est plus vraisemblable. Tel est, en effet, son admiration pour l'antiquité classique, qu'il n'y trouve presque rien à blâmer, et qu'il justifie même une foule de maximes et d'usages dont tout homme impartial découvre au premier coup d'œil les vices et les dangers. C'est ainsi qu'en parlant des Crétois il dit : « Les Crétois, pour tenir les premiers magistrats dans la dépendance des lois,

employaient un moyen *bien singulier* : c'était celui de *l'insurrection..... L'amour de la patrie corrige tout*[1]. »

Quelques années après la mort de Montesquieu, la Révolution, recueillant par amour de la patrie l'innocent *principe* de la Crète, disait dans son langage : « L'insurrection est un moyen avoué du Créateur, qui a donné la force à l'homme comme la griffe à l'animal, pour repousser son ennemi. Je t'ai donné des bras, ramasse des cailloux. L'insurrection d'un peuple est le coup de queue de la baleine submergeant l'esquif du harponneur. C'est le premier, le plus beau, le plus incontestable droit des peuples outragés[2]. »

Montesquieu va plus loin, et justifie le régicide. « Il y avait, dit-il, un *certain droit des gens*, une opinion établie dans toutes les républiques de Grèce et d'Italie, qui faisait regarder comme un homme vertueux l'assassin de celui qui avait usurpé la souveraine puissance. A Rome surtout depuis l'expulsion des rois, la loi était précise, les exemples reçus; *la République armait le bras de chaque citoyen*, le faisait magistrat pour le moment et l'avait pour sa défense. Brutus ose bien dire à ses amis que, quand son père reviendrait sur la terre, il le tuerait tout

[1] *Esprit des lois*, liv. VIII, ch. II.

[2] Mercier, *J. J. Rousseau auteur de la Révolution*, t. I, p. 39

de même. C'était un *amour dominant* pour la patrie, qui, sortant des règles ordinaires des crimes et des vertus, n'écoutait que lui seul, et ne voyait ni citoyen, ni ami, ni bienfaiteur, ni père : *la vertu semblait s'oublier pour se surpasser* elle-même; et l'action qu'on ne pouvait d'abord approuver, parce qu'elle était atroce, elle la faisait *admirer comme divine* [1]. »

Ce n'est pas seulement dans l'ordre politique que le gouvernement républicain de la Grèce et de Rome enchante Montesquieu, c'est encore sous le rapport des mœurs, des vertus et des institutions civiles. « Les femmes, dit-il, ont peu de retenue dans les monarchies... Chacun se sert de leurs agréments et de leurs passions pour avancer sa fortune... Dans les républiques les femmes sont libres par les lois, et captives par les mœurs : le luxe en est banni, et avec lui *la corruption et les vices*.

» Dans les villes grecques, la pureté des mœurs est une partie de la vertu; dans les villes grecques, où un vice aveugle régnait d'une manière effrénée, où l'amour n'avait qu'une forme qu'on n'ose dire, la vertu, la simplicité, la chasteté des femmes y étaient telles, qu'on n'a guère jamais vu de peuple qui ait eu, à cet égard, une *meilleure police* [2]. »

[1] *Grandeur et décadence des Romains.*

[2] *Id.*, liv. VII, ch. xv. — Montesquieu a oublié Plutarque sur

Quoi qu'il en soit, comment douter de la pureté des mœurs dans un État républicain où se trouvent des institutions et des coutumes auxquelles Montesquieu voue son admiration? « Les Samnites, dit-il, avaient une coutume qui, dans une petite république, devait produire d'*admirables effets*. On assemblait tous les jeunes gens, et on les jugeait. Celui qui était déclaré le meilleur de tous *prenait pour sa femme la fille qu'il voulait*. Celui qui avait les suffrages après lui choisissait encore; et ainsi de suite...

» Les Samnites descendaient des Lacédémoniens; et Platon, dont les institutions ne sont que la perfection des lois de Lycurgue, donna à peu près une pareille loi[1]. »

Dans cette belle coutume, que devient le consentement du père et la liberté de la femme? Qu'elle ait ou non de l'antipathie, ou du dégoût, ou d'autres motifs, il faut que la jeune fille accepte pour époux celui qui lui est imposé! Quelle haute moralité dans cette belle coutume! Quels admirables effets devaient produire des unions contractées sous de pareils auspices!

Des institutions matrimoniales, qu'il trouve admi-

les mœurs des femmes de Lacédémone, et Bodin *sur les femmes adultères* dans les beaux jours de la république romaine.

[1] *Grandeur et décadence des Romains*, liv. VII, ch. XVI.

rables, Montesquieu passe aux devoirs de la paternité, dont la police lui paraît *assez bonne*. « Les premiers Romains, dit-il, eurent une *assez bonne police* sur l'exposition des enfants. Romulus, dit Denys d'Halicarnasse, imposa à tous les citoyens la nécessité d'élever tous les enfants mâles *et les aînées des filles*. Si les enfants étaient difformes et monstrueux, il permettait de les exposer, après les avoir montrés à cinq des plus proches voisins[1]. »

Le droit légal d'exposer, c'est-à-dire de livrer à la mort tous les enfants difformes et toutes les filles, excepté les aînées, voilà ce que Montesquieu ose appeler une assez bonne police! Comment expliquer dans une âme honnête une pareille aberration, sinon par le fanatisme aveugle que l'éducation avait inspiré à Montesquieu pour les Romains, « ce peuple, dit-il, qui sut le mieux *accorder ses lois avec ses projets*[2] »? Et ailleurs : « JE ME TROUVE FORT DANS MES MAXIMES LORSQUE J'AI POUR MOI LES ROMAINS[3]. » A la vue de cette belle intelligence si tristement dévoyée, on n'en continuera pas moins de soutenir qu'il n'y a nul inconvénient à nourrir la jeunesse dans l'admiration de l'antiquité classique!

De l'Italie Montesquieu repasse dans la Grèce, et nous explique le secret de la gloire et de la prospé-

[1] *Grandeur et décadence des Romains*, liv. XXIII, ch. XXII. — [2] *Id.*, id. — [3] *Id.*, liv. VI, ch. XV.

rité incomparables des républiques d'Athènes et de Sparte. Amené à parler de l'éducation et des institutions sociales, il dit : « Les anciens Grecs, pénétrés de la nécessité que les peuples qui vivaient dans un gouvernement populaire fussent *élevés à la vertu*[1], firent pour l'inspirer des institutions singulières. Quand vous voyez, dans la vie de Lycurgue, les lois qu'il donna aux Lacédémoniens, vous croyez lire l'histoire des Sévarambes. Les lois de Crète étaient l'origine de celles de Lacédémone, et celles de Platon en étaient la correction.

» Je prie qu'on fasse un peu d'attention à l'*étendue de génie* qu'il fallut à ces législateurs pour voir qu'en choquant tous les usages reçus, *en confondant toutes les vertus*, ils montraient à l'univers *toute leur sagesse*. Lycurgue mêlant le *larcin* avec l'esprit de *justice*, le plus dur *esclavage* avec l'extrême *liberté*, les sentiments les plus *atroces* avec la plus grande *modération*, donna de la *stabilité à sa ville*.

» Il semble lui ôter toutes les ressources, les arts, le commerce, l'argent, les merveilles. On y a de l'ambition sans espérance d'être mieux; on y a les sentiments naturels, et on n'y *est ni enfant, ni mari, ni père* : la pudeur même est ôtée à la chasteté. *C'est par ces chemins que Sparte est menée à la grandeur et à la gloire*... La Crète et la Laconie furent gouver-

[1] Quelle vertu !

nées par ces lois... Les Samnites eurent les mêmes institutions[1]. »

A notre tour nous prions qu'on fasse *un peu attention* que ce panégyrique étrange émane de Montesquieu ; qu'il l'adresse, avec l'autorité de son nom, à des hommes faits, à des hommes que leur position sociale rendra plus tard les régulateurs de l'opinion ; qui seront magistrats, jurisconsultes, législateurs, et feront la société à leur image. La France aura-t-elle lieu de s'étonner, lorsque, moins de quarante après la mort de Montesquieu, elle verra surgir toute une génération de lettrés et de juristes qui voudront à tout prix lui appliquer les admirables institutions des Crétois, des Samnites, des Athéniens et des Spartiates ?

Montesquieu, qui sans doute ne prévoyait pas les conséquences de ses doctrines, continue d'exalter les gouvernements républicains de l'antiquité classique, au détriment des monarchies modernes. « Il faut, ajoute-t-il, se mettre dans l'esprit que dans les villes grecques, surtout celles qui avaient pour principal objet la guerre, tous les travaux et professions qui pouvaient conduire à gagner de l'argent étaient regardés comme indignes d'un homme libre. La plupart des arts, dit Xénophon, corrompent le corps de ceux qui les exercent ; ils obligent de s'asseoir à l'ombre

[1] *Grandeur et décadence des Romains*, liv. IV, ch. IV.

ou près du feu; on n'a de temps ni pour les amis ni pour la république. Ce ne fut que dans la *corruption* de quelques démocraties que les artisans parvinrent à être citoyens. Aristote soutient qu'une bonne république ne leur donne jamais le droit de cité.

« L'agriculture était encore une profession servile, et ordinairement c'était quelque peuple voisin qui l'exerçait : les Ilotes, chez les Lacédémoniens; les Périéciens, chez les Crétois; les Pénestes, chez les Thessaliens; d'autres peuples esclaves, dans d'autres républiques. Enfin tout *bas commerce était infâme chez les Grecs*. Il aurait fallu qu'un citoyen eût rendu des services à un esclave, à un locataire, à un étranger : *cette idée changeait l'idée de la liberté grecque*. Aussi Platon veut-il dans ses lois qu'on punisse un citoyen qui ferait le commerce [1]. »

Toutes ces idées sont-elles bien en harmonie avec notre état social ? Aujourd'hui le désir que chacun éprouve de sortir de sa condition, le déclassement qui en est la suite, sont devenus un embarras sérieux et même une menace pour les gouvernements. Peut-on affirmer que cette fâcheuse tendance ne provient en aucune façon du mépris pour l'agriculture, le commerce, les arts mécaniques, dont les fils de laboureurs, de négociants et d'artisans, qui font leurs classes, trouvent si souvent l'expression dans leurs

[1] *Grandeur et décadence des Romains*, liv. IV, ch. VIII.

auteurs, et notamment dans le plus admiré de tous, Cicéron?

Enfin Montesquieu termine son long panégyrique de l'antiquité par ces paroles, qui révèlent son âme tout entière : « ON NE PEUT JAMAIS QUITTER LES ROMAINS. C'est ainsi qu'encore aujourd'hui, dans leur capitale, on laisse les nouveaux palais pour aller chercher les ruines[1]! » Montesquieu aurait pu ajouter : Même les églises et les monuments chrétiens.

Afin de compléter cet éloge en montrant tout ce qu'il y a de vérité dans le portrait que l'éducation de collége nous fait de ces admirables Grecs et de ces admirables Romains, citons, puisque l'occasion s'en présente, quelques témoignages d'auteurs non suspects :

« Lysandre, dit Xénophon[2], ayant battu les Athéniens, on jugea les prisonniers. On accusa les Athéniens d'avoir précipité dans la mer tous les captifs de deux galères et résolu en pleine assemblée de faire couper le poing aux prisonniers qu'ils feraient. Ils furent tous égorgés. » — « Une fois, dit Plutarque[3], les Argiens firent mourir quinze cents de leurs concitoyens. » Faisons-nous Grecs!

« Les Romains, dit Diodore de Sicile, achetaient des troupes d'esclaves pour labourer leurs terres et

[1] *Grandeur et décadence des Romains*, liv. VIII, ch. XIII. — [2] *Hist.*, lib. II. — [3] *Œuvres morales*, *de ceux qui manient la parole.*

avoir soin de leurs troupeaux. Ils leur refusaient la nourriture. Ces malheureux étaient obligés d'aller voler sur les grands chemins, armés de lances et de massues, couverts de peaux de bêtes, et de grands chiens autour d'eux. Ce fut une des causes de la guerre des esclaves [1]. » Faisons-nous Romains!

A côté de l'admiration pour l'antiquité païenne dont son âme est remplie, Montesquieu, comme tous les fils de la Renaissance, laisse voir l'affaiblissement du sens chrétien. Ce mal négatif de l'éducation de collége se révèle, dans l'auteur de l'*Esprit des lois*, par des erreurs, des ignorances, des préjugés inconnus des écrivains du moyen âge. C'est ainsi qu'il ignore complétement la mission sociale de l'Église; qu'il nie sa puissance coactive et l'obligation imposée aux princes chrétiens de faire respecter ses lois. « La peine du crime, dit-il, doit être tirée de la nature même du crime. Pour que la peine des sacriléges simples [2] soit tirée de la nature de la chose, elle doit consister dans la privation de tous les avantages que donne la religion : l'expulsion hors des temples, etc., peines purement ecclésiastiques.

» Que si le magistrat, *confondant les choses*, recherche aussi le sacrilége simple, il détruit la liberté des citoyens. Le mal est venu de cette idée, qu'il

[1] Fragm. du liv. XXXIV.

[2] Ceux qui n'ont pas troublé la tranquillité extérieure de l'État.

faut *venger la Divinité ; mais il faut honorer la Divinité, et ne la venger jamais*[1]. » Voilà un puissant raisonnement! Et que fait le magistrat qui envoie au bagne ou à l'échafaud le voleur et l'assassin, sinon venger la Divinité qui défend le vol et l'assassinat? Le crime n'est tel que parce que Dieu, et non l'homme, le déclare.

Ailleurs, il demande le divorce de la société et de l'Église, et attribue à la barbarie des peuples la puissance du clergé[2].

Encore si le clergé faisait un bon usage des biens qu'on lui donne! mais il s'en sert pour vivre lui-même et pour faire vivre le peuple dans l'oisiveté[3]. Au moyen âge, le clergé avait couvert l'Europe de monuments de tout genre, encouragé toutes les sciences, favorisé tous les progrès légitimes, soulagé magnifiquement toutes les misères. Tout cela n'est rien : pour Montesquieu, le moyen âge n'existe pas.

Comme il n'a vu ni couvents ni hôpitaux dans toute la belle antiquité, il ne peut comprendre leur place dans son plan d'organisation sociale. « Henri VIII, dit-il, voulant *réformer* l'église d'Angleterre, détruisit les moines, *nation paresseuse* et qui entretenait la paresse des autres. Il ôta encore les hôpitaux, où le bas peuple trouvait sa subsistance,

[1] *Esprit des lois*, liv. VIII, ch. XII. — [2] *Id.*, liv. XVIII, ch. XXXI. — [3] *Id.*, liv. XIV, ch. VII.

comme les gentilshommes trouvaient la leur dans les monastères. *Depuis ce changement*, l'esprit de commerce et d'industrie s'établit en Angleterre[1]. A Rome, les hôpitaux font que tout le monde est à son aise, *excepté* ceux qui travaillent, *excepté* ceux qui ont de l'industrie, *excepté* ceux qui cultivent les arts, *excepté* ceux qui ont des terres, *excepté* ceux qui font le commerce[2]. » Ce jugement de Montesquieu justifie d'avance toutes les spoliations de l'Église accomplies en Europe depuis soixante ans. Mais qu'on y prenne garde, s'il est permis de dépouiller les prêtres oisifs, le peuple pourra bien ne pas toujours comprendre qu'il soit défendu de dépouiller les bourgeois fainéants.

L'affaiblissement de la raison chrétienne se manifeste dans Montesquieu d'une manière plus grave encore. Quelques-unes de ses opinions touchent au fatalisme païen. Nous voulons parler entre autres de sa fameuse théorie des climats, dont l'influence semble ôter à l'homme la liberté, au point d'excuser les actes les plus condamnables. Le midi de l'Europe est resté catholique, le nord est devenu protestant : savez-vous pourquoi ?

« Quand la religion chrétienne, répond Montes-

[1] Et la misère la plus générale et la plus profonde qui soit sous le ciel de l'Europe.

[2] *Esprit des lois*, liv. XXIII, ch. XXIX.

quieu, souffrait, il y a deux siècles, ce malheureux partage qui la divisa en *catholique* et en *protestante*, les peuples du Nord embrassèrent la protestante, et ceux du Midi gardèrent la catholique. C'est que les peuples du Nord ont et auront toujours un esprit d'indépendance et de liberté que n'ont pas les peuples du Midi; et qu'une religion qui n'a point de chef visible convient mieux à *l'indépendance du climat* que celle qui en a un [1]. » C'est le climat qui fait qu'on est protestant ou catholique : la religion dépend du degré de latitude.

Le suicide est déterminé par la même cause. « Il est clair, continue Montesquieu, que les lois civiles de quelques pays ont eu des raisons pour flétrir l'homicide de soi-même; mais *en Angleterre on ne peut pas plus le punir qu'on ne punit les effets de la démence* [2]. » D'après cette théorie, pourquoi un autre moraliste ne dirait-il pas : « Il est clair que les lois civiles de quelques pays ont eu des raisons pour flétrir le vol, l'adultère, l'empoisonnement; mais en Russie, en Espagne, en France, en Afrique, on ne peut pas plus le punir qu'on ne punit les effets de la démence? »

De l'étude des ouvrages de Montesquieu, il résulte que l'admiration pour l'antiquité et le mépris des siècles chrétiens, du moins au point de vue

[1] *Esprit des lois*, liv. XXIV, ch. II. — [2] *Id.*, liv. XIV, ch. XIII.

social, sont les deux sentiments qui dominent son âme; que l'auteur de l'*Esprit des lois*, né dans une monarchie, est républicain de désir et de conviction; que, soit à raison des traditions de caste et de famille, soit à cause du milieu dans lequel il a vécu, Montesquieu est moins avancé dans ses opinions que Voltaire et Rousseau, ses contemporains; qu'on trouve dans ses écrits la plupart des aspirations, des insinuations et des principes que nous verrons réalisés dans les faits par la Révolution française. Si donc la Renaissance, propagée par l'enseignement, ne fut pas autre chose dans son esprit que le mépris des siècles chrétiens et l'exaltation de l'antiquité païenne, n'est-on pas obligé de conclure que Montesquieu, comme les autres philosophes du dix-huitième siècle, est fils de la Renaissance et de son éducation de collége?

CHAPITRE XIV.

MABLY.

Mably un des principaux auteurs de la Révolution. — Sa naissance. — Son éducation chez les jésuites. — Il entre au séminaire de Saint-Sulpice, est fait sous-diacre. — Il quitte le séminaire et la théologie pour se livrer à l'étude des auteurs païens. — Il y passe soixante ans. — Son culte pour l'antiquité. — Sa mort. — Son éloge par l'abbé Brizard. — Mably âme vide de christianisme, ivre de paganisme. — Analyse de *Phocion*. — Vœu en faveur de la Révolution.

« On a député des hommes aux états généraux : et nous, *hommes de lettres*, nous y avons député des ouvrages; et ces ouvrages *sont cause* qu'il y a eu une assemblée nationale, et que depuis elle a prospéré [1] »

Rien de plus vrai que cet hommage de piété filiale rendu par la Révolution à la littérature. Dans leurs ouvrages, tous les lettrés, philosophes, juristes, encyclopédistes du dix-huitième siècle, furent présents aux états généraux. Ils les présidèrent, ainsi que

[1] Mercier, *J. J. Rousseau principal auteur de la Révolution*. 2 vol. in-8°, 1791, t. I, p. 1.

les autres assemblées révolutionnaires. Parmi ces députés, l'histoire veut qu'après Voltaire, Rousseau, Montesquieu, on donne une place honorable à l'abbé de Mably. « Parmi ceux auxquels notre Révolution doit *son principe*, Mably est le seul qui soit digne de marcher après Rousseau : s'il vivait, il serait citoyen [1]. »

Gabriel Bonnot de Mably, d'une famille noble du Dauphiné, naquit à Grenoble en 1709. Bien jeune encore, il fut envoyé au collége de Lyon, tenu par les jésuites. Il en sortit passionné pour les Grecs et les Romains. Ses études achevées, il vint à Paris, sur l'invitation du cardinal de Tencin, son parent, qui l'engagea à embrasser la carrière ecclésiastique. Mably entre au séminaire du Saint-Esprit, commence son cours de théologie, et reçoit le sous-diaconat.

L'ordination ne lui fait perdre ni ses goûts ni ses souvenirs de collége. Emporté par son amour de l'antiquité, il quitte le séminaire, et abandonne ses livres de théologie pour les *Vies* de Plutarque. Il les lit avec avidité, ainsi que les auteurs anciens, Thucydide, Platon, Cicéron, qu'il savait presque par cœur; et puise dans cette lecture cet esprit d'indépendance, cet enthousiasme pour les républiques de

[1] *Mercure national*, n° XII, p. 56.

la Grèce et de l'Italie qui se révèlent dans ses écrits, et qu'il professe toute sa vie [1].

C'est ainsi que nous avons vu Voltaire, entraîné vers les *belles-lettres*, pour lesquelles il s'était passionné au collége, résister à son père et refuser de se livrer à l'étude du droit.

« Dans la culture des lettres, Mably cherchait moins ce qu'elles offrent d'agréable et de séduisant que ce qu'elles ont de solide et d'utile. Il y cherchait, non pas seulement des modèles de style et de langage, mais des leçons et des exemples de morale et de vertu. En se pénétrant des beautés morales des anciens et des grands modèles, il passait des mots aux choses, et, suivant l'expression de Montaigne, de l'écorce à la moelle, et se nourrissait de *vérités plus substantielles* et de ces *sentiments sublimes* qui échauffent leurs écrits [2]. » Comme nous le verrons, c'est littéralement ce que fit Luther.

« Son caractère le portait à l'austérité; les austères vertus de Lacédémone le charmèrent... Il *se fit un esprit, un caractère, des vertus qui appartenaient à des siècles reculés ;* et les légers Parisiens virent avec étonnement paraître au milieu d'eux *un*

[1] *Eloge historique de l'abbé de Mably*, par Levesque, in-8°, 1789, et *ibid.*, par l'abbé Brizard, *ibid.*, *Biographie*, etc.

[2] Brizard, p. 8.

jeune Spartiate, un peu adouci par le commerce de Platon[1]. »

Le jeune sous-diacre lacédémonien affecte un genre de vie conforme à ses principes. Retiré dans un modeste appartement, il vit seul au milieu des anciens. S'il vient chez sa parente madame de Tencin, s'il parle, s'il écrit, c'est pour soutenir, *en vrai disciple de Lycurgue et de Platon*[2], que les richesses, inutiles aux États, sont un poison pour les citoyens; que les arts, enfants du luxe, ne sont pas moins pernicieux que leur père; et d'autres maximes de la belle antiquité. De tous les hommes qui ont vécu depuis Adam jusqu'à lui, celui qu'il vénère le plus, *c'est Caton*. Le gouvernement qu'il admire pleinement et exclusivement, c'est celui de Lacédémone. De là vient qu'une femme d'un esprit distingué, le louant de ce qu'il montre du caractère : « Du caractère, madame, répond Mably, on n'en peut avoir dans certains pays : mais *si j'étais né à Sparte*, je sens que j'aurais été quelque chose[3]. »

Ses opinions, sa manière de vivre, deviennent pour lui un sujet d'éloge. « Si parmi nous, dit un de ses panégyristes, Mably était singulier, ce n'est pas qu'il affectât de l'être; c'est que son caractère, son esprit, sa façon de penser, ses vertus, n'étaient

[1] Levesque, p. 5 et 6; Brizard, p. 93. — [2] Levesque, p. 7. — [3] Brizard, p. 88.

pas de notre siècle : *c'est qu'il s'était formé sur des modèles qui ne sont plus les nôtres. Dans les beaux jours d'Athènes*, il aurait été confondu dans la foule des citoyens estimables, parce que tous lui auraient ressemblé; *dans les beaux jours de Sparte*, il aurait été encore moins remarqué. *Parmi nous, il était comme ces figures antiques* dont la sage attitude et la sévère beauté contrastent avec les statues maniérées des modernes [1]. »

Rien ne modifie les sentiments dont il a puisé le germe au collége et qu'il a développés par ses lectures. « Il était si constant dans les principes qu'il s'était formés et qui étaient devenus *une partie inséparable de lui-même, qu'il ne pouvait pas plus les quitter qu'il n'aurait pu dépareiller quelques-uns de ses membres ou de ses traits* [2]. »

Après avoir vécu soixante-seize ans, et en avoir passé plus de soixante dans le commerce exclusif des anciens, l'abbé de Mably, beaucoup moins Français que Spartiate et Athénien, alla rendre compte à Dieu de cette vie ecclésiastique consacrée à faire et à refaire sous toutes les formes la comparaison des Grecs et des Romains avec les peuples modernes, à établir la supériorité des premiers sur les seconds, et à fournir, sans le savoir, quelques-unes des armes les plus terribles que la Révolution ait em-

[1] Levesque, p. 8. — [2] *Id.*, p. 19.

ployées pour détruire la religion et la monarchie.

Suivant un de ses biographes, sa mort fut digne de sa vie. Il en raconte les détails de la manière suivante : « A ses derniers moments, il eut *la fermeté de Socrate*, et non le charlatanisme de nos modernes *Peregrinus* qui dressent encore leurs tréteaux sur le lit mortuaire... Mably cessa de vivre avec la tranquillité que donne le souvenir d'une vie sans reproche, et une juste confiance en celui qui a promis à la vertu des récompenses incorruptibles[1]. »

La vérité est, nous sommes heureux de le dire, que Mably, se voyant en danger de mort, demanda les sacrements, et les reçut avec édification. Il mourut à Paris le 23 avril 1785.

L'*abbé* Brizard écrivit l'éloge du défunt. L'Académie des inscriptions le couronna. Nous rappelons cette circonstance et nous citons le début de l'orateur comme une preuve nouvelle de l'esprit général de la littérature au dix-huitième siècle. Brizard s'exprime ainsi : « *Pendant quinze siècles, une épaisse nuit étendit son voile sur la nature entière : toutes les lumières furent éteintes : on corrompit les sources de la morale;* la vertu ne fut plus qu'un vain nom, et les mœurs, tombées dans l'oubli, parurent un sujet de mépris et de ridicule. Un homme est venu qui, *nourri de la lecture des anciens*, retrouva dans leurs

[1] Levesque, p. 30 et 32.

écrits les traces de ce type céleste, de ce beau dont nous avions perdu le sentiment[1]. »

Depuis la chute de l'ancien paganisme jusqu'à la Renaissance, la nuit régnant sur l'Europe; toutes les lumières éteintes; les sources de la morale corrompues; le monde attendant pour sortir de la barbarie un homme nourri à l'école des païens; ce nouveau Messie régénérant les nations que l'Évangile a laissées tomber dans l'abîme de la corruption et de l'erreur, en leur expliquant les écrits de Lycurgue et de Platon, dépositaires du beau céleste dont le monde chrétien a perdu le sentiment : que dire d'une si étrange aberration? comment expliquer l'effrayante bonne foi avec laquelle des hommes, d'ailleurs estimables, débitent de pareils blasphèmes? O éducation de collége, que tu nous as fait de mal!

En voyant la mise en scène des principes républicains de l'antiquité qu'il avait si longtemps admirés, Brizard mourut de douleur le 23 janvier 1793, deux jours après le meurtre de Louis XVI.

Quant à l'abbé de Mably, il ne vit pas ce qu'il avait fait; mais ce qu'on voyait alors était en partie son ouvrage. Comme celles des autres philosophes contemporains, ses œuvres se réduisent à dire : « Le christianisme, comme élément social, ne mérite pas d'occuper la pensée des sages; il a laissé tomber le

[1] *Éloge historique*, p. 4 et 5.

monde dans la barbarie ; les vrais principes sociaux se trouvent dans l'antiquité classique : étudier Sparte, Athènes, Rome, leur législation et leur politique, c'est contempler le beau, le vrai dans sa source, c'est trouver le secret de la régénération des peuples modernes. » Mably passe cinquante ans à répéter cet éternel refrain, qu'il délaye en vingt-trois volumes : nous allons le montrer par l'analyse rapide de ses principaux ouvrages. Commençons par un des plus importants, *les Entretiens de Phocion*.

Dans ce dialogue, imité de Platon, Phocion fait un cours de politique à l'usage des rois et surtout à l'usage du peuple. Il passe en revue les gloires et les malheurs de la Grèce : trouve la cause des premières dans les vertus patriotiques, celle des seconds dans les arts, la richesse et l'oubli des lois de Lycurgue.

C'est dans cet ouvrage qu'en digne fils de la Renaissance, Mably jette à pleines mains l'injure au front des siècles chrétiens, et dépose aux pieds de sa mère l'hommage de toute son admiration et de toute sa reconnaissance filiale. Écoutons son langage : « Le christianisme, dit-il, que les barbares embrassèrent, les laissa dans leur première *ignorance*... On n'avait *aucune loi politique ni civile... La force décidait seule du droit... Veut-on se faire une idée de la morale de ces siècles barbares*, qu'on se rappelle que la *piété* même

prit une teinte du *brigandage*, que le gouvernement des fiefs avait accrédité. Les *croisades furent regardées comme un acte de religion, propre à honorer Dieu*..... On fit des lois *absurdes ou injustes*, on *soupçonna* que la société avait besoin d'une puissance législative..... J'*abrége l'histoire honteuse de notre barbarie*.

» *L'Europe ne prit enfin une face nouvelle que quand... les lettres*[1], *réfugiées à Constantinople, passèrent en Italie, après la ruine de l'empire d'Orient. On commença à lire les anciens*, et par des progrès assez rapides on se mit à portée de cultiver les sciences qui, en éclairant l'esprit, préparent le cœur à aimer l'ordre, les lois et la morale... *La lecture de Platon et de Cicéron devait mettre nos pères sur le chemin de la vérité;* mais les *préjugés* étaient trop anciens et trop répandus pour être dissipés en un moment [2]... »

Phocion exalte ensuite les petites républiques de la Grèce et les trouve bien préférables aux grandes puissances. Il veut qu'on remette en vigueur les lois de Lycurgue et de Platon, qu'on habitue dès l'enfance tous les citoyens à la course, à la danse, à la frugalité, à l'exercice des armes; que tout citoyen soit tour à tour soldat et magistrat, et qu'enfin on bannisse sévèrement l'argent et le commerce. « Les

[1] Lesquelles? Quel principe social ont-elles révélé?

[2] *Entr. de Phocion*, remarque, p. 112. Édition in-12, 1790.

personnes, ajoute Mably, qui ne parlent que d'étendre le commerce et d'enrichir l'État ont-elles pesé, *comme Phocion*, les avantages et les inconvénients attachés aux richesses? En ce cas, je les invite à nous faire part de leurs découvertes. QU'ELLES RÉFUTENT PLATON, ARISTOTE, CICÉRON, TOUS LES POLITIQUES DE L'ANTIQUITÉ [1]. »

Mably est tellement convaincu que le retour aux lois et aux institutions sociales de l'antiquité classique est le seul moyen de salut pour les nations chrétiennes, qu'il formule un vœu dont, nous aimons à le croire, il n'avait pas la conscience, mais que dix ans plus tard les jacobins devaient prendre comme règle de conduite et réaliser avec la sauvage énergie des anciens Spartiates.

« Je voudrais, dit Mably, que vous eussiez été témoin des sentiments que le discours de Phocion faisait naître dans le cœur d'Aristias... Il ne parlait que par paroles entrecoupées : que ne puis-je...? O Lycurgue...! Je tenterais... j'oserais.... Le salut de la patrie n'est pas encore désespéré... Vous, Phocion, par pitié pour vos malheureux concitoyens, empêchez-les de périr. *Soyez notre Lycurgue*. Pourquoi ne feriez-vous pas *aujourd'hui dans Athènes* le miracle qu'il fit autrefois dans Lacédémone?..... *Vous trouverez encore, comme Lycurgue, trente citoyens capa-*

[1] *Entret. de Phocion*, remarque, p. 123.

bles de vous seconder..... Quand la loi règne, tout citoyen doit obéir; *mais quand par sa ruine la société est dissoute, tout citoyen devient magistrat; il est revêtu de tout le pouvoir que lui donne la justice, et le salut de la république doit être sa suprême loi.* TRASYBULE MÉRITA UNE GLOIRE IMMORTELLE POUR NOUS AVOIR AFFRANCHIS DU JOUG DE TRENTE TYRANS [1].»

[1] *Entret. de Phocion*, remarque, p. 84 et 86.

CHAPITRE XV.

MABLY.

Mably ne voit que l'antiquité classique. — Il est Spartiate. — Paroles de Brizard. — De Mably. — Analyse des *Observations sur les Grecs*. — État de nature. — Contrat social. — Expulsion des rois, principe de la gloire et de la liberté de la Grèce. — Prédication de l'égalité et du communisme. — Tableau mensonger de Sparte. — Mépris pour les sociétés formées par le christianisme. — Éloge des Grecs. — Analyse des *Observations sur les Romains*. — Mépris de la France.

Le point de vue auquel son éducation l'a placé pour étudier les sociétés humaines, Mably ne le change jamais : c'est un astronome dont la lunette demeure toujours braquée sur le même point du ciel. « Pour mieux apprécier, dit Brizard, les gouvernements de l'Europe, il se transporte chez les anciens; c'est là qu'il va chercher ses objets de comparaison, et c'est à l'école d'Athènes, de Sparte et de Rome qu'il étudie les causes auxquelles les États doivent leur grandeur et leur décadence...

» En parcourant les *beaux* siècles de la Grèce et de Rome, Mably avait vu des vertus et des

hommes extraordinaires. Leurs institutions, leurs lois, leur amour de l'égalité, de la patrie, de la vertu, le mépris de la mort et des richesses, tous ces traits d'héroïsme, de désintéressement, d'amour du bien public, ces élans de la liberté qui embellissent chaque page de leur histoire, élevèrent son âme et *la remplirent d'admiration pour les législateurs qui savaient former de tels hommes et inspirer de tels sentiments dans les cœurs. Le respect religieux qu'il conçut dès lors pour les lois de Lycurgue* et le gouvernement de Rome dans les beaux jours de la République laissèrent dans son esprit *des traces qui ne s'effacèrent jamais*; et de ces *belles institutions* il en fit comme le *modèle commun sur lequel il mesura tous les gouvernements modernes*[1]. »

Ni les observations de ses amis, ni leurs conseils, ni la lassitude même du public, rien ne déconcerte Mably : il est Grec, et il demeure Grec. Il veut que tout le monde le devienne : s'il en est autrement, la société est perdue. « Laissez vos Grecs, m'a-t-on dit plusieurs fois, leur histoire est usée. Qui ne connaît pas Lacédémone, Lycurgue, Athènes, Solon, Thèbes, Épaminondas, la ligue des Achéens et Aratus? On est las d'entendre parler de la bataille de Salamine et de la guerre du Péloponèse. Pouvais-je me rendre à ces conseils?... *Ce serait un grand malheur,*

[1] *Éloge historique*, etc., p. 18 et 22.

si on se lassait d'étudier les Grecs et les Romains[1]. »

Telle est la fin de non-recevoir que Mably place en tête de ses *Observations sur les Grecs*. Dans ce nouvel ouvrage, l'auteur, à l'exemple des autres philosophes de son siècle, prend pour point de départ de l'humanité le mythologique état de nature. Il nous représente les premiers Grecs vivant isolés dans les bois, ne marchant qu'armés et ne connaissant d'autre droit que celui de la force. « Tels ont été, dit-il, *tous les peuples à leur naissance; tels* sont encore les sauvages de l'Amérique que la fréquentation des Européens n'a pas civilisés[2]. »

Ces élèves de collége ne tiennent compte ni de la Bible, ni de l'histoire, ni du bon sens. Ovide, Virgile, Lucrèce, Horace sont leurs oracles : le ridicule même n'ébranle pas leur foi, tant il est vrai que dans l'éducation les livres ne sont rien!

De cette première utopie en découle une autre, celle d'un contrat social. Les rois de l'Hellénie l'ayant violé, les Grecs reprirent leurs droits primitifs. Ainsi firent les Français en 1789. « Sans cette révolution, dit gravement Mably, *la Grèce, despotiquement gouvernée, n'aurait produit ni les lois, ni les talents*,

[1] Lettre de Mably à l'abbé de R..., en tête des *Observations sur les Grecs*. — [2] P. 1 et 2.

ni les vertus que la liberté et l'émulation y firent naître [1]. »

Comment ne pas le croire, et comment les contemporains de Mably n'auraient-ils pas désiré le gouvernement démocratique d'un désir égal à leur haine de la royauté, quand ils lisaient le portrait suivant de la république de Lycurgue? « La souveraineté dont le peuple y jouissait le portait *sans effort* à tout ce que l'amour de la liberté et de la patrie peut produire de *grand et de magnanime* dans un État purement populaire...

» Pour rendre les citoyens dignes d'être *véritablement libres*, Lycurgue établit une *parfaite égalité dans leur fortune*... Il proscrivit l'usage de l'or et de l'argent, et donna cours à une monnaie de fer. Il établit des repas publics, où chaque citoyen fut contraint de donner un exemple continuel de tempérance et d'austérité. Il voulut que les meubles des Spartiates ne fussent travaillés qu'avec la cognée et la scie; il borna, en un mot, leurs besoins à ceux que la nature exige indispensablement...Les enfants, formés par une éducation publique, se faisaient en naissant une habitude de la vertu de leurs pères. Les femmes étaient faites à Sparte pour animer et soutenir la vertu des hommes. Les exercices les plus violents, en leur donnant un tempérament

[1] Lettre de Mably à l'abbé de R..., etc., p. 12.

robuste, les élevaient au-dessus de leur sexe, et préparaient leur âme à la patience, au courage et à la fermeté des héros. Tout citoyen était soldat [1]. »

Traduisant en faits les doctrines de Lycurgue et de Mably, son interprète, la Révolution décréta l'égalité spartiate, les repas publics, l'éducation commune; exerça les jeunes filles à la gymnastique et à la natation; créa la conscription et la garde nationale; frappa le luxe de l'impôt progressif, et, au lieu d'une monnaie de fer, donna cours à une monnaie de papier.

Ce qui doit surtout inspirer aux nations chrétiennes et monarchiques le désir de devenir Spartiates et républicaines, c'est que décidément il n'y a de courage militaire que parmi les républicains. Reproduisant les idées ou plutôt les injures de Rousseau, « nous ne connaissons plus, ajoute Mably, ce que c'est que de subjuguer une nation libre. *Depuis que la monarchie est le gouvernement général de l'Europe, que tout est sujet et non citoyen..., le désespoir ne peut plus enfanter des prodiges, et on ne doit pas s'attendre à trouver des peuples qui préfèrent leur ruine à la perte de leur liberté. Les Spartiates et les Athéniens voulaient mourir libres* [2]. »

Après avoir loué longuement l'art militaire des Grecs, décrit avec complaisance la phalange ma-

[1] Lettre de Mably à l'abbé de R..., etc., p. 30 et 32.—[2] *Id.*, p. 58.

cédonienne et les fonctions des phalangistes; après avoir examiné au point de vue de la politique la plus profonde si Alexandre eut raison de quitter son costume grec pour prendre celui des Perses; après avoir jugé ses marches, ses haltes, ses expéditions, Mably veut avant tout que les nations modernes conservent la mémoire de ces Grecs *auxquels nous devons tout*. Pour cela il forme une espèce de calendrier dans lequel il nomme entre autres : « Les Lacédémoniens, les Athéniens, les Crétois, les Thébains, les Étoliens, les Thessaliens, les Phthiotes, les Méliens, ceux de la Doride, de la Phocide et de la Locride; les Æniaus, les Alissiens, les Dolopes, les Athamantes, les Leucadiens, les Molosses, les Argiens, les Sicyoniens, les Éléens, les Messéniens et les Actéens. »

Prosterné devant ces Grecs, la nation *la plus illustre de l'antiquité*, Mably invite l'univers à l'admirer avec lui, et surtout à l'imiter : « La Grèce, s'écrie-t-il, n'a eu presque aucune République qui ne se soit rendue célèbre. Je ne parlerai point d'Athènes, de Corinthe, de l'Arcadie, de la Béotie. Mais *quelle société offrit jamais à la raison un spectacle plus noble, plus sublime que Lacédémone?* Quel peuple aussi attaché à *toutes les vertus* que les Spartiates? En lisant leur histoire, nous nous sentons échauffer; si nous portons encore dans le cœur

quelque germe de vertu, notre âme s'élève, et semble vouloir franchir les limites étroites dans lesquelles la corruption de notre siècle nous retient[1]. »

Voilà pour les institutions; voici pour les hommes : « Un éloge particulier que mérite la Grèce, c'est d'avoir produit *les plus grands hommes* dont l'histoire doive conserver le souvenir. Je n'en excepte pas la République romaine. Qu'opposera-t-on à un Lycurgue, à un Thémistocle, à un Cimon, à un Épaminondas[2] ? »

Qui nous rendra Grecs, qui nous rendra Spartiates? Efforçons-nous du moins d'approcher de ces modèles inimitables. Tel est le vœu de Mably, l'élève des jésuites de Lyon, le sous-diacre de Saint-Sulpice.

Dans ses *Observations sur les Romains,* il en forme un autre : c'est de voir, pour le salut du monde, les nations modernes retourner à l'école de la République de Romulus et de Numa. Mably félicite les Romains d'avoir profité des sages leçons des Grecs. Il est une institution seulement qu'il ne leur pardonne pas, qu'il ne pardonne dans aucun pays, attendu qu'elle était inconnue à Lacédémone, c'est la noblesse.

Mably la définit : « Un corps dont la qualité propre

[1] Lettre de Mably à l'abbé de R..., etc., p. 337.—[2] *Id.*, p. 339.

est, *dans tous les temps et dans tous les lieux, de mépriser le peuple*[1]. » Si elle ne fit pas périr la République romaine par les querelles qu'elle suscita, c'est que les Romains étaient libres et vertueux; mais chez les nations chrétiennes, qui ne sont ni libres ni vertueuses, elle serait funeste. Si tout cela vous paraît douteux, Mably vous cite une autorité à laquelle il n'y a rien à répondre. « Machiavel, dit-il, a *prouvé*, dans ses discours sur Tite-Live, que la liberté ne peut subsister longtemps dans une république où il y a des nobles; *c'est une vermine qui carie insensiblement la liberté*[2]. »

Nous ne suivrons pas l'abbé de Mably dans le long éloge de plus de cinq cents pages qu'il consacre à la sagesse, à la justice, à la vertu des Romains; aussi bien le connaissons-nous déjà par celui des Grecs : le fond est le même, le nom seul est changé[3]. Citons seulement un passage qui montre à quel degré était arrivée l'admiration de Mably pour les Romains et son mépris pour sa propre nation. En parlant d'une histoire de France, qu'il suppose bien faite,

[1] *Observations sur les Romains*, p. 13. Édition in-12, 1790.

[2] *Id.*, id.

[3] « On reconnaît dans cet ouvrage avec quel soin l'abbé de Mably avait étudié l'histoire de Rome; et, ce qui est plus *glorieux à sa mémoire*, on voit qu'il aurait été *digne d'être citoyen de Rome* dans les beaux jours de la République. » — *Éloge historique*, etc., Levesque, p. 14.

il dit : « *Peut-être n'aurais-je pas eu moins de plaisir à connaître comment un peuple reste dans une éternelle enfance, qu'à démêler les ressorts de la grandeur romaine.* »

L'injustice de Mably parut telle, qu'un de ses admirateurs ne put s'empêcher de s'écrier : « L'éternelle enfance de la nation française! Et le peuple viril, le peuple offert en exemple à toutes les nations, est celui que les talents, les arts, la philosophie, le luxe ont amolli sans pouvoir l'adoucir; dont les jeux mêmes étaient sanglants; qui applaudissait le gladiateur mourant de bonne grâce, et tourmentait par des huées atroces les derniers instants de celui qui expirait contre les règles de l'art; qui traînait en triomphe les rois vaincus et même des reines dont il aurait dû respecter le courage et le malheur; qui, n'ayant plus besoin d'augmenter sa population, vendait à l'encan les peuples subjugués, comme les sauvages d'Amérique reçoivent parmi eux l'ennemi vaincu s'ils ont une cabane vide, et le font périr dans les tourments s'ils n'ont pas de cabane à remplir. Quels enfants que Charles le Sage, Louis le Père du peuple, Henri IV, Louis XIV, Sully, Colbert, Duguesclin, Condé, Turenne! Quels enfants que Bossuet, Fénelon, Corneille, Racine, la Bruyère, Pascal, géants du peuple lettré, suivis par des hommes qui furent leurs égaux sans être leurs imitateurs, et

qui brillèrent du même éclat avec un génie différent[1] ! »

Le mépris de son pays, le mépris de ses lois, de ses usages, de ses arts, de ses lettres, de ses gloires, de ses grands hommes, voilà donc ce qu'on puise dans l'éducation de collége. Et quand on a répété : Les auteurs païens sont sans danger, attendu qu'ils ne feront pas revivre le culte de Jupiter, de Mercure ou de Vénus, on croit avoir tout dit.

[1] Levesque, p. 85.

CHAPITRE XVI.

MABLY.

Toujours en dehors du christianisme. — Analyse des *Principes de morale*. — Mably opposé à l'Évangile. — Mépris des vertus chrétiennes. — Mably ne connaît que les vertus païennes. — Sa morale est celle de l'intérêt. — Il approuve un passage scandaleux de Cicéron. — Analyse des *Droits du citoyen*. — Mably pousse au renversement de l'ordre social. — Prêche la république. — Mably perdu par son éducation de collége. — Paroles de Brizard.

Si nous avons bien lu, le rôle social de l'Église n'est pas indiqué, le nom même de notre Seigneur Jésus-Christ ne se trouve *pas une seule fois* dans les vingt-trois volumes du sous-diacre de Saint-Sulpice. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que ce nom adorable brille par son absence dans un livre de Mably, où il aurait dû tenir la première place : nous voulons parler des *Principes de morale*. A raison de son origine, cet ouvrage est une des plus scandaleuses prédications du naturalisme en matière de religion. Toujours placé en dehors du christianisme, l'auteur cherche les principes des vertus dans l'homme, et

ses exemples non dans l'histoire des saints, mais chez les Romains et chez les Grecs. Pour lui, les vertus chrétiennes ne sont rien; il ne daigne même pas les nommer. La prudence, la force, la justice, la tempérance, l'amour de la patrie et l'amour de la gloire, vertus tout humaines, praticables, à certain degré, sans les lumières de la foi et le secours de la grâce, telles, en un mot, qu'elles sont enseignées à l'enfance dans le *Selectæ e profanis*, forment toute la perfection.

Aux yeux du disciple de Lycurgue et de Caton, le catholicisme n'a rien entendu à classer les vertus et les devoirs. En tête de nos obligations, la théologie place ce que nous devons à Dieu; Mably regarde cet ordre comme funeste. « Cette méthode, dit-il, qui paraît d'abord la seule raisonnable, *est précisément ce qui a produit une grande partie de nos préjugés et de nos malheurs, parce qu'elle n'est point proportionnée à la nature de l'homme*[1]. »

Et Notre-Seigneur a dit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre esprit, de tout votre cœur et de toutes vos forces : c'est le premier et le plus grand commandement. Le second est semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. »

Mably, qui peut-être n'a jamais lu l'Évangile,

[1] *Principes de morale*, p. 126. Édition in-12, 1790.

n'est point arrêté par ce passage. Il soutient sa thèse en citant, d'après Juvénal, les excès auxquels la superstition conduisit les habitants d'Ombos et ceux de Tentyre[1]. « Les chrétiens eux-mêmes, ajoute-t-il, n'ont pas été exempts de ces erreurs. On a persécuté quelquefois son prochain sans plaire à Dieu; on a cru que *Dieu avait besoin de nos bras pour défendre la vérité*, et les peuples ont été les dupes du zèle fanatique ou de l'ambition et de l'avarice des grands qui les menaient au combat[2]. »

Peuples, laissez outrager votre prince; enfants, laissez outrager votre père; hommes, laissez outrager votre Dieu : il n'a pas besoin de vous pour se défendre. Agir autrement, ce serait être dupe de votre fanatisme personnel, ou de l'ambition et de l'avarice d'autrui. A l'indifférence en matière de religion, Mably ajoute le mépris des vertus chrétiennes. Les peuples les meilleurs sont ceux où des philosophes moins subtils que les théologiens ont prêché des *vertus plus humaines*. « Ces sages, dit-il, enseignaient tout bonnement à leurs compatriotes que les vertus qui font les bons citoyens, les bons pères de famille, les bons amis, les bons maîtres et les bons serviteurs, sont les *premières vertus*, et que le meilleur moyen de mériter les faveurs du ciel, c'est d'être *utile* aux hommes... Cette philosophie plus humaine dont je

[1] *Principes de morale*, p. 128. — [2] *Id.*, p. 129.

parle fera des Aristides, des Épaminondas, des Socrates, des Décius, des Fabricius, des Camilles et des Scipions[1]. »

Pour Mably, voilà les vrais saints, auxquels le christianisme n'a rien à comparer. Comment ces beaux fruits ont-ils crû dans l'antiquité païenne? C'est que là tout portait à la vertu. Les anciennes républiques fondées par les philosophes étaient mieux instruites que les nôtres, fondées par Jésus-Christ, par les apôtres et les Pères de l'Église. Leurs lois, leur gouvernement, leur police, étaient disposés de telle façon que chaque citoyen ne pouvait se rendre heureux qu'autant qu'il paraissait en quelque sorte s'oublier pour ne s'occuper que du bonheur public.

« Chaque vertu, dit Mably, avait une récompense certaine, et les mœurs publiques étaient telles, que c'était pour son *avantage particulier* que chaque citoyen pratiquait, autant que ses forces le permettaient, ces *vertus héroïques* qui nous étonnent et qui nous paraissent presque des mensonges[1]. »

Voilà bien la théorie de la morale de l'intérêt, qui, pendant la Révolution, prendra, dans la bouche de Lavicomterie, le nom de *morale calculée*, et donnera à la France une génération d'Épaminondas, de Socrates et de Fabricius.

Ce code de morale est basé sur deux contrats so-

[1] *Principes de morale*, p. 136. — [2] *Id.*, p. 138.

ciaux : le premier, qui mit fin à l'état de nature ; le second, qui en fut la conséquence immédiate, et que l'homme formula ainsi à son voisin : « Tu es homme, mais je le suis aussi, et nos droits sont égaux ; si tu me bats, je te battrai ; entrons donc en négociation : je défendrai ton bonheur et tu défendras le mien. Voilà le traité d'alliance perpétuelle que la *Nature* a rendu nécessaire, parce qu'elle voulait nous réunir en société... » C'est donc de là, conclut Mably, que je dois tirer toutes les règles de la morale [1]. »

Les principales vertus qui sortent de ce décalogue sont l'amour de la patrie, l'amour du bien public et l'amour de la gloire ; elles ne furent parfaites qu'à Sparte [2]. Or, l'amour de la patrie n'empêchait pas, chez les saints du paganisme, un autre amour. Par un fanatisme qui doit faire trembler, Mably excuse ce vice et trouve à louer une des pages les plus immorales de Cicéron. « Je prie, dit-il, mes censeurs de se rappeler comment Cicéron, en plaidant pour Cælius, excuse ses galanteries avec Claudia. Ce *sage consulaire, si savant dans la connaissance du cœur humain, n'avait pas sans doute une morale relâchée.*

» Accordons, dit-il, quelque chose à l'âge [3], pourvu que l'erreur n'ait que des moments. »

[1] *Principes de morale*, p. 59 et 142. — [2] *Id.*, p. 179.

[3] Ce *quelque chose* est simplement l'adultère, et l'adultère pub[lic].

« Voilà, mon cher Ariste, quoi qu'en puissent dire vos censeurs, les principes d'*une morale qui veut tirer quelque parti de nos vices pour nous corriger. Ces censeurs du bon air auraient-ils le front de vouloir être plus sages que Caton?* Cet homme, que tous les *siècles admireront*, approuvait fort un jeune homme qui préférait d'aller dans un lieu *peu honnête* à notre prétendue gloire de séduire une citoyenne et de troubler l'ordre et la paix d'un ménage vertueux. *Horace* nous l'apprend : ce jugement de Caton lui paraît le jugement d'un dieu : *Dia sententia Catonis*. »

A la vue de tant de perfection chez les Romains, de tant d'abrutissement chez les Français, Mably s'écrie douloureusement : « NOUS NE SOMMES PAS DIGNES DE NOUS GOUVERNER COMME LES ROMAINS [1]. »

Puis, relevant son front assombri, il laisse échapper ces paroles dignes d'un Romain, et que la Révolution a tant de fois répétées, jusqu'au pied de l'échafaud royal; la France parlant au roi lui dit : « Qui êtes-vous? La *nation vous a fait ce que vous êtes*. La France ne vous appartient pas; c'est vous qui lui appartenez : vous êtes *son homme, son procureur, son intendant*. C'est par méprise, par adresse

[1] *Principes de morale*, p. 296.—Les *Principes de morale* furent censurés par la Sorbonne, et supprimés par ordre du gouvernement.

et par ambition que vos pères se sont emparés de la puissance législative. Une usurpation heureuse est-elle donc un titre si respectable, que vos peuples ne puissent plus réclamer les lois imprescriptibles de la *Nature*, quand vous ne voudrez plus reconnaître d'autre règle de vos actions que votre bon plaisir [1] ? »

Quelques années à peine séparent cet appel à l'insurrection des états généraux; et entre les états généraux, l'abolition de la royauté, l'établissement de la République et le vingt et un janvier, combien en comptez-vous? Tel est donc l'effet des doctrines grecques et romaines semées dès l'enfance dans l'âme de Mably et par lui répandues dans la société lettrée. Sans avoir l'air d'en convenir, lui-même avoue que c'est son éducation de collége qui lui a tourné la tête. Dans ses *Droits du citoyen*, reconnaissant qu'il est allé aussi loin que la prudence le permet, il dit : « *Avec plus d'amour de la patrie et de la liberté que je ne vous en montre*, je passerais ici pour un visionnaire. *La tête a tourné à ce pauvre homme;* c'est dommage, disaient mes amis, il paraissait avoir du sens; *il s'est gâté l'esprit à lire l'histoire des Grecs et des Romains* qu'il aimait, et qui ne sont plus bons qu'à faire des héros de romans ou de théâtre [2]. »

1 *Id.*, *Droits et devoirs des citoyens*, p. 64. — 2 *Id.*, p. 54.

Le témoignage suivant est encore plus direct : « Mably, écrit l'abbé Brizard, *s'est nourri dans tous les temps de la lecture des anciens ;* il savait presque par cœur Platon, Thucydide, Xénophon, Plutarque et les ouvrages philosophiques de Cicéron. *Il fut toujours leur admirateur passionné.* Et véritablement les anciens sont encore et seront toujours nos maîtres[1]. »

« C'est à cette école des anciens, et surtout dans *l'histoire et les écrits des peuples libres*, que l'on puise avec leur génie des leçons de morale, de grandeur d'âme, d'amour de la patrie, des lois et de la liberté. CEUX QUI NE VOIENT QUE DU GREC ET DU LATIN DANS CETTE ÉTUDE S'ABUSENT ÉTRANGEMENT : TANT QU'ON POURRA PUISER A CETTE SOURCE PURE, L'IGNORANCE ET LA SERVITUDE NE S'EMPARERONT PAS TOUT A FAIT DE L'UNIVERS, IL Y AURA TOUJOURS DE L'ESPOIR.

» *C'est là que s'est formé Mably*, et il a peut-être encore plus cherché dans ces *saintes* émanations les traces de leurs vertus que le feu de leur génie[2]. »

En se rappelant les biographies précédentes de Voltaire, de Rousseau et de Montesquieu, on trouve que parmi les philosophes du dix-huitième siècle, Mably est la quatrième victime de la Renaissance et des études de collége.

[1] *Éloge historique*, etc., p. 98. — [2] *Id.*, p. 72.

CHAPITRE XVII.

CONDORCET.

Sa naissance. — Son éducation chez les jésuites. — Ame vide de christianisme et ivre de paganisme. — Sa *Profession de foi*. — Son *Mémoire* sur l'organisation des académies. — Ses discours pleins de souvenirs classiques. — Son mépris pour ses maîtres et sa haine pour le christianisme. — Lettres à Voltaire, à Turgot. — Sa haine de l'ordre social. — Son fanatisme républicain. — Il fait brûler tous les titres de noblesse. — Est proscrit avec les Girondins. — Républicain et païen jusqu'à la mort. — Il meurt comme Socrate.

Pendant que les jésuites de Paris voyaient sortir de leurs mains Voltaire ; ceux de Toulouse, Cérutti ; ceux de Lyon, Mably ; leurs confrères de Reims faisaient l'éducation d'un nouveau philosophe, qui, dès l'enfance, passionné comme les autres pour l'antiquité païenne, allait prendre rang parmi les plus ardents ennemis de la religion et de la société. Cette nouvelle victime des études de collége s'appelle Jean-Antoine Caritat, marquis de Condorcet.

Né le 17 septembre 1743, dans la petite ville de Ribemont, en Picardie, Condorcet perdit son père

à l'âge de quatre ans. Pour soustraire son fils unique aux premiers dangers de l'enfance, sa pieuse mère le voua à la sainte Vierge et lui fit porter le blanc jusqu'à sa huitième année. Quand sa onzième année fut venue et avec elle le temps de commencer les études classiques, l'évêque de Lisieux, oncle de Condorcet, confia son neveu à un jésuite. Celui-ci le prépara à entrer au collége de Reims, dirigé par les pères de sa compagnie. Au mois d'août 1756, Condorcet, alors âgé de treize ans, y remportait le prix de seconde.

« Le jeune Condorcet, dès qu'il ouvrit les yeux, dit Arago, se vit entouré d'une famille composée des plus hauts dignitaires de l'Église et d'hommes d'épée parmi lesquels les idées nobiliaires régnaient sans partage; ses premiers guides, ses premiers instituteurs furent des jésuites. Quel fut le fruit d'un concours de circonstances si peu ordinaires? *En matière politique*, le détachement le plus complet de toute idée de prérogative héréditaire : *en matière religieuse*, le scepticisme poussé jusqu'à ses dernières limites [1]. »

Étrange phénomène! Voilà un jeune enfant, issu d'une famille noble, né d'une mère profondément pieuse qui n'oublie rien pour sauver l'innocence et la foi de son fils unique, qui le tient sous son

[1] *Biographie de Condorcet*, p. VIII. Édition in-8°, 1817.

aile jusqu'à onze ans, qui le confie, riche du double trésor de l'innocence et de la foi, aux pères de la compagnie de Jésus, et qui, à dix-sept ans, lorsqu'il sort de leur collége, est démocrate et sceptique. La profession de foi qu'il fit à cet âge, et que nous analyserons bientôt, justifie tristement les paroles de son biographe.

Or, tout fait a une cause : comment expliquer celui-ci dans Condorcet? Comment l'expliquer dans Voltaire, dans Cérutti, dans Mably, dans Condillac et dans les autres philosophes que nous aurons encore à nommer?

En quittant Reims, Condorcet vint commencer à Paris ses études mathématiques au collége de Navarre. Il se trouvait déjà fort éloigné des idées chrétiennes, auxquelles malheureusement il ne devait jamais revenir. « *En sortant du collége*, continue Arago, Condorcet était déjà un *penseur profond*. Je trouve dans une lettre de 1773, adressée à Turgot, et intitulée *Ma profession de foi*, qu'à l'âge de *dix-sept ans* le jeune écolier avait porté ses réflexions sur les idées de justice, de vertu, et cherché (*en laissant de côté des considérations d'un autre ordre*), comment notre *propre intérêt* nous prescrit d'être justes et vertueux[1]. »

[1] *Biographie de Condorcet*, p. x. — Voici les propres paroles de Condorcet : « Lorsque je suis *sorti du collége*, je me suis mis à réflé-

Cela signifie que, dédaignant les enseignements du christianisme, et cherchant dans sa propre raison les bases de la morale, le jeune Condorcet suppose que l'homme se suffit à lui-même pour être vertueux et réaliser dans tous les siècles les types glorieux qu'il a longtemps admirés dans Cornélius, dans Plutarque ou dans le *Selectæ*. C'est le naturalisme en matière de religion, par conséquent l'indifférence à l'égard de toute religion révélée. Condorcet lui-même prend soin de nous le dire.

Dans un *Mémoire* sur l'organisation des sociétés savantes en Europe, et particulièrement en Espagne, Condorcet engage les autorités espagnoles à ne jamais consulter pour les choix les principes religieux des candidats. Il leur pose cette question : « Croyez-vous qu'une académie composée de l'athée Aristote, du brahme Pythagore, du musulman Alhasen, du catholique Descartes, du janséniste Pascal, de l'ultramontain Cassini, du calviniste Huyghens, de l'anglican Bacon, de l'arien Newton, du déiste Leibnitz, n'en eût point valu une autre[1] ? »

chir sur les idées morales de la justice et de la vertu. J'ai cru observer que l'*intérêt* que nous avions à être justes et vertueux était fondé sur la peine que fait nécessairement éprouver à un être sensible l'idée du mal que souffre un autre être sensible. » — Lettre à Turgot, 13 décembre 1773.

[1] *Biographie de Condorcet*, p. XXXIII.

Voilà pour le dogme. Ailleurs, faisant profession de ne connaître que les vertus grecques et romaines, il parle ainsi des vertus évangéliques : « Je pense, dit-il, qu'en établissant de l'ordre entre les vertus, il faut mettre la justice, la bienfaisance, l'amour de la patrie, le courage, la haine des tyrans, bien loin au-dessus de la chasteté, de la fidélité conjugale, de la sobriété[1]. Un chrétien perdra à dompter les aiguillons de la chair, le temps qu'il aurait pu employer à des choses utiles à l'humanité[2]. »

A l'exemple de Cornélius Nepos, il croit qu'il faut distinguer, en fait de mœurs, ce qui n'est que local de ce qui est de tous les temps et de tous les lieux. Ainsi, la fornication est permise ou défendue suivant les degrés de longitude : cela n'est que local[3].

Au libre penser, Condorcet joint l'amour des lettres, dont le type, à ses yeux, se trouve exclusivement dans les modèles de l'antiquité et dans leurs imitateurs.

Répondant au comte de Choiseul-Gouffier, lorsqu'il fut reçu à l'Académie française, le 26 février 1784, Condorcet lui dit : « Vous avez offert un grand exemple aux jeunes gens à qui le sort fait le présent dangereux d'une grande fortune... Amateur ardent de l'antiquité et des arts, vous avez

[1] Lettre à Turgot, 13 décembre 1773 ; *Biographie de Condorcet*, p. 221. — [2] *Id.* p. 228. — [3] *Id.* id.

tout quitté pour aller en étudier les débris au milieu des ruines d'Éphèse et d'Athènes, et interroger les monuments de ce peuple si grand et si aimable A QUI NOUS DEVONS TOUT, PUISQUE NOUS LUI DEVONS NOS LUMIÈRES[1]. »

Et l'Évangile? et les grands génies chrétiens de l'Orient et de l'Occident? Condorcet les ignore ou les méprise: qui lui en a parlé? qui les lui a fait étudier, admirer ?

L'esprit, le cœur, l'imagination, tout en lui vit dans l'antiquité. Le 4 septembre 1784 il ouvre en ces termes la séance de l'Académie des sciences: « Ce jour glorieux pour nous semble retracer à nos yeux les temps à *jamais célèbres* où les héros d'Athènes ne dédaignaient pas de venir, au retour de leurs victoires, entendre dans les écoles la voix d'Anaxagore et de Socrate; où ces Césars, si grands dans le sénat, si terribles à la tête des légions, déposant les lauriers cueillis sur les bords de l'Euphrate et du Rhin, se plaisaient à discuter les principes de la philosophie avec Apollonius, avec Pline, avec Maxime... Mais ces temps, qui furent ceux *de la gloire ou du bonheur des nations* gouvernées par ces grands hommes, ne forment dans l'histoire qu'un *petit nombre de jours sereins*, qui ont brillé de loin en

[1] *Biographie de Condorcet*, p. 435.

loin au milieu d'une longue suite de siècles condamnés à l'erreur et à la misère [1]. »

On ne le niera pas, pour le fond et pour la forme, l'éducation de collége respire dans cette amplification de rhétorique. Cet amour pour les lettres entraîne Condorcet vers celui qui en est l'oracle : il adore Voltaire. En compagnie de d'Alembert, il va lui porter ses hommages à Ferney, et commence avec le Dalaï Lama du dix-huitième siècle, comme dit M. Arago, une correspondance active, dans laquelle l'élève des jésuites révèle son mépris pour la religion et sa haine pour ses maîtres, ou plutôt pour ses répétiteurs.

Le 10 avril 1772 il écrit à Voltaire : « Pourquoi, mon illustre maître, ne m'avez-vous pas envoyé le neuvième volume de l'Encyclopédie? Croyez-vous que personne prenne plus de part que moi au sort de *Gargantua?* Je n'ai jamais aimé les *mangeurs d'hommes*, et depuis que j'ai vu dans vos ouvrages qu'il avait mangé dix pèlerins en salade, je l'ai pris en aversion, *lui, son abbaye et tous ceux qui en vivent*...

» M. Bergier [2] a eu la bonté d'écrire que nous

[1] *Biographie de Condorcet*, p. 446.

[2] L'abbé Bergier, natif de Darnay, dans les Vosges, auteur de quelques ouvrages de théologie et de critique *aujourd'hui fort oubliés et dignes de l'être*. Il mourut confesseur de Mesdames. — Note d'Arago.

étions des encyclopédistes qui avaient en une après-dînée fait trois ou quatre cents vers impies pour assurer le succès de la pièce (*les Druides*). Ce Bergier l'avait approuvée l'année dernière; mais toutes les bégueules titrées l'ayant trouvée irréligieuse lorsqu'on l'a jouée à Versailles, et lui en ayant fait des reproches, il a dit que ce n'était plus la même. *Nous l'avons convaincu d'avoir menti*, et voilà qu'il est regardé dans son parti comme un confesseur. On l'a comparé *aux saints Pères, qui mentaient si effrontément pour la foi*, et il aura une grosse pension sur l'abbaye de Thélème à la première promotion.....

» Les marchands de *croquets azymes* se plaignent que le commerce tombe tous les ans...

» Voilà les nouvelles du temps. Je n'en ai point *de meilleures* à vous mander.

» Ce mardi, *dit vulgairement* le mardi saint[1]. »

Condorcet n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il traçait ces lignes, dignes d'un païen, dignes surtout de celui à qui elles sont adressées.

Ailleurs, il dit à Voltaire... « Les amis des jésuites ont déjà changé de projets trois ou quatre fois :

Et qui change aisément est faible ou veut tromper.

Il faut donc vous en défier; qu'il y ait *une congrégation de moines chargés d'abrutir la jeunesse avec*

[1] *Correspondance*, p. 5, dans la *Biographie* d'Arago.

jésuites ou sans jésuites, cela est toujours également détestable. L'esprit est le même.... Ne trouvez-vous pas comme moi que, dans toutes les nations, *la race d'hommes la plus méprisable et la plus odieuse est celle des prêtres catholiques?...*

» Adieu, mon cher et illustre maître. Conservez-vous bien. *Vivez pour la bonne cause;* vous êtes comme *le Jupiter d'Homère :* seul dans un des plats de la balance, vous l'emporterez contre toute la foule des sots, des fripons, des intrigants, des fanatiques et même des athées [1]. »

La haine qu'il porte à la religion et aux jésuites n'est surpassée que par son amour pour les philosophes et la philosophie. Cette âme vide de christianisme et ivre de paganisme ne saurait souffrir qu'on l'empêche lui et ses compagnons d'armes de démolir à leur gré l'édifice religieux et social, pour en édifier un sur le modèle antique, dans lequel il n'y aura plus ni superstition, ni servitude. Le 16 janvier 1774, Condorcet écrit à Turgot : « Le parlement a condamné le *Bon Sens* (du baron d'Holbach) et le livre d'Helvétius (*De l'esprit*) toujours à être lacérés et brûlés, à l'exemple de l'empereur Tibère, de glorieuse mémoire [2]. »

Quand Condorcet sera devenu membre de la Con-

[1] *Correspondance*, p. 31. — [2] *Id.*, p. 234.

vention, nous verrons quelle sera sa conduite en matière de liberté.

En attendant, il attaque avec une rage nouvelle le christianisme et ses défenseurs, et, pour réussir dans cette lutte impie, il sollicite l'influence du ministre Turgot. Dans ses lettres de juillet 1774 et janvier 1775, il dit : « Si l'on ne peut donner la chasse aux *bêtes féroces*, il faut du moins faire du bruit pour les empêcher de se jeter sur les troupeaux... Votre entrée au ministère est un coup de foudre... Qu'il y a de choses à faire pour *le bien public! Proscrire le fanatisme* et faire justice des assasains de Labarre....

» Après le mal d'une religion intolérante, dont la morale dirigée par les prêtres est *nécessairement abjecte et cruelle*, le plus grand mal est de voir les principes de la morale publique être la risée de tous les gens éclairés. Or, c'est le point où nous en sommes. Le *colosse est à demi détruit*; mais il faut achever de le briser, parce qu'il est important de *mettre quelque chose à sa place*[1]. »

Dans Condorcet, comme dans tous les admirateurs fanatiques de la Renaissance, le mépris de l'ordre social existant s'allie à la haine de l'ordre religieux. Tout ce qui ne peut pas se justifier par un exemple de la belle antiquité est pour lui inutile et ridicule.

[1] *Correspondance*, p. 242 et 255.

Ainsi, à propos du sacre de Louis XVI, il écrit à Turgot (22 septembre 1774) : « Ne croyez-vous pas que, de toutes les dépenses inutiles, la *plus inutile comme la plus ridicule* serait celle du sacre? *Trajan n'a point été sacré*[1]. »

La Révolution éclate, et avec elle l'enthousiasme républicain de Condorcet. Le nivellement de l'ordre social, l'émancipation de la raison humaine, en un mot, l'apothéose de l'homme, qui lui rappelle les beaux jours de l'antiquité classique, le transportent de bonheur. Le 12 juin 1790, il se présente avec l'Académie des sciences à la barre de l'Assemblée nationale, et prononce un discours dans lequel il dit : « Chacun de nous, comme homme, comme citoyen, vous doit une éternelle reconnaissance pour cette déclaration des droits qui, enchaînant les législateurs eux-mêmes par les principes de la justice universelle, rend l'*homme indépendant de l'homme*, et ne soumet sa volonté qu'à l'*empire de la raison*. Vous avez étendu vos bienfaits à tous les pays, à tous les siècles, et *dévoué toutes les erreurs, comme toutes les tyrannies, à une destruction rapide*[2]. »

Devenu législateur, Condorcet ne laisse échapper aucune occasion de travailler efficacement à la destruction rapide de toutes les erreurs et de toutes les tyrannies.

[1] *Correspondance*, p. 252. — [2] *Id.*, p. 510.

Nous ne reparlerons pas du plan d'éducation publique qu'il propose à la Convention. On se rappelle que Condorcet base le développement moral de l'homme sur l'athéisme, et, pour donner un démenti à l'Évangile, veut qu'une fois par semaine les instituteurs primaires fassent quelque miracle en présence de leurs élèves et de tout le village assemblé.

Avec non moins de zèle, le marquis de Condorcet attaque l'ordre social. Le 19 juin 1792, il monte à la tribune, et, poussant jusqu'au vandalisme ses sentiments républicains, il s'exprime en ces termes : « C'est aujourd'hui l'anniversaire de ce jour mémorable où l'Assemblée constituante, en *détruisant les hochets de la noblesse*, dont elle avait anéanti déjà les prérogatives, a mis la dernière main à l'*édifice de l'égalité politique*. Attentifs à imiter un si *bel exemple*, vous l'avez poursuivi jusque dans les dépôts qui servent de refuge à son incorrigible vanité. C'est aujourd'hui que, dans la capitale, la *raison* brûle au pied de la statue de Louis XIV ces *immenses volumes* qui attestaient la vanité de cette caste.

» D'autres vestiges subsistent encore dans les bibliothèques publiques, dans les chambres des comptes, dans les archives des chapitres à épreuves, où l'on exigeait des preuves, et dans les maisons de généalogistes ; *il faut envelopper ces dépôts dans une destruction commune*. Vous ne ferez point garder aux

dépens de la nation ce ridicule espoir qui semble menacer l'égalité... Je vous proposerai donc le décret suivant :

« Art. 1er. Tous les *titres généalogiques* qui se trouveront dans un dépôt public, quel qu'il soit, seront brûlés.

» Art. 2. Les directoires de chaque département seront chargés de l'exécution du présent décret. » (Adopté dans la même séance et sans discussion [1].)

Sous les coups de Condorcet et de tous les jeunes lettrés de collége, la noblesse est tombée, la monarchie est tombée, la tête d'un roi de France est tombée, la religion est proscrite, la république est inaugurée. Mais bientôt la raison, déclarée indépendante, se personnifie tantôt dans un parti, tantôt dans un autre, et le premier usage qu'elle fait de sa souveraineté est d'écraser sans pitié ses plus dévoués adorateurs. Condorcet ne devait pas échapper à l'empire de la terrible divinité.

Proscrit avec les girondins, il erre pendant quelque temps et finit par trouver un refuge chez la veuve Vernet, rue Servandoni, n° 21. Quelques mois après, ne se croyant plus en sûreté, il parvient à sortir de Paris. Le 5 avril 1794, en veste et en gros bonnet de laine, il se dirige sur Clamart, se présente, vers les dix heures du soir, à l'habitation de M. et de ma-

[1] *Monit.* ibi.

dame Suard, qui, au lieu de l'hospitalité, lui donnent pour se consoler les *Épîtres d'Horace!* Ne sachant où porter ses pas, Condorcet se réfugie dans les carrières, où il passe la nuit et la journée du lendemain. Le 7, poussé par la faim, il entre dans un cabaret de Clamart, est arrêté et conduit à Bourg-la-Reine, dont la prison devait lui servir de tombeau.

Jusqu'à la mort, il est dominé par ses souvenirs de collége. Dans les dernières lignes qu'il trace, il exprime la volonté que sa fille soit élevée *dans l'amour de la liberté, de l'égalité, dans les mœurs et vertus républicaines;* et, pour ajouter aux paroles l'autorité de l'exemple : « *Quant à moi*, dit-il, *je périrai comme Socrate*[1]. »

En effet, lorsque le 8 au matin, le geôlier de Bourg-la-Reine ouvrit la porte de son cachot, il ne trouva qu'un cadavre. Condorcet s'était empoisonné avec une forte dose de poison concentré, qu'il portait depuis quelque temps dans une bague. Ainsi, à part la ciguë, sa mort fut celle de Socrate.

[1] *Biographie de Condorcet*, p. 608, 625.

CHAPITRE XVIII.

D'ALEMBERT.

Sa naissance. — Son éducation. — Il en sort passionné pour l'antiquité. — Son discours à l'Académie. — Son élégie aux *Mânes de mademoiselle de Lespinasse*. — Ses hommages à la Renaissance. — Il lui attribue la régénération du monde, les lettres, les arts, la philosophie. — Réflexions sur les lettres et sur les arts.

Le 16 novembre 1717, le commissaire du quartier de Notre-Dame, à Paris, ramassait sur les marches de l'église de Saint-Jean le Rond un enfant récemment exposé. Soit qu'il eût des instructions secrètes, soit que l'existence de cet enfant parût assez délicate pour exiger des soins assidus, le commissaire le confia à la femme d'un pauvre vitrier, qui l'éleva avec une sollicitude maternelle. Cet enfant, qu'on sut plus tard être fils naturel de Destouches Conon, commissaire provincial d'artillerie, et de madame de Tencin, fut nommé Jean-le-Rond d'Alembert.

A quatre ans il fut mis dans une pension. A dix ans il connaissait si bien *ses auteurs classiques*, que son maître déclara qu'il n'avait plus rien à lui ap-

prendre. Il entra au collége Mazarin, passionné *pour les belles-lettres et surtout pour la poésie latine, à laquelle il donnait tous les moments que lui laissaient les occupations de la classe*[1]. Ses maîtres étaient des jansénistes fanatiques qui, cherchant à l'attirer dans leur parti, s'efforçaient de lui persuader que la poésie desséchait le cœur. D'Alembert passa cinq ans entre leurs mains, et tout ce qu'ils obtinrent de lui fut un commentaire sur l'*Épître aux Romains*, qu'il fit pendant sa première année de philosophie.

La place était prise dans l'âme du jeune d'Alembert, et le jansénisme de ses professeurs n'y eut pas plus d'accès que la doctrine catholique du père Porée dans celle de Voltaire et d'Helvétius. A peine sorti du collége, d'Alembert se lie étroitement avec ces deux philosophes, ainsi qu'avec Condorcet et Diderot. Ici, on se demande, comment des jeunes hommes soumis à des influences si opposées, venus de colléges si différents, se trouvent-ils sans effort, et comme naturellement, en harmonie de sentiments et de pensées? Qui se ressemble s'assemble. Il est facile de voir que, malgré les leçons contradictoires de leurs professeurs en soutane, leur éducation a été la même; qu'ils aiment, qu'ils admirent, qu'ils regardent comme leurs maîtres et leurs oracles les grands

[1] *Mémoires de d'Alembert écrits par lui-même*, en tête de ses œuvres, t. I, p. XXVIII. Édition in-8°, 1805.

hommes de l'antiquité; qu'ils n'ont que peu ou point de confiance en la parole de leurs répétiteurs, d'estime et d'affection pour leur personne. Eux-mêmes ne tarderont guère à manifester tous ces sentiments, et leur vie entière ne sera qu'un éloge continuel de l'antiquité païenne, de ses grands hommes et de ses grandes choses, un mépris et une haine non moins continuels pour les jésuites, les jansénistes et le christianisme lui-même.

Après s'être fait recevoir avocat, puis médecin, d'Alembert se livra avec ardeur aux mathématiques, sans oublier jamais son *Tacite*, dont il était l'admirateur passionné [1]. Ses ouvrages mathématiques sont sans contredit le véritable fondement de sa gloire, et le placent avec Euler parmi les plus célèbres géomètres de son siècle. En 1754, ils lui ouvrirent les portes de l'Académie française, et d'Alembert occupa le fauteuil laissé vacant par la mort de l'évêque de Vence. Dans son discours de réception, où il trouve à parler de Cicéron, de Démosthène, de Pompée, de César, de Mithridate, des Lacédémoniens, de tous ses souvenirs de collége, il trouve aussi le moyen de placer un réquisitoire contre la religion et en faveur de la philosophie.

[1] *Mémoires de d'Alembert écrits par lui-même; Fragments de la philosophie du dix-huitième siècle*, par la Harpe, t. XV du *Cours de littérature*.

Faisant l'éloge de son p édécesseur, il dit : « Il fut surtout bien éloigné de ce zèle *aveugle et barbare* qui cherche l'impiété où elle *n'est pas*, et qui, moins ami de la religion qu'ennemi des *sciences et des lettres*, outrage et noircit les hommes *irréprochables* dans leur conduite et dans leurs écrits... La *religion doit aux lettres et à la philosophie l'affermissement de ses principes, les souverains l'affermissement de leurs droits combattus et violés dans des siècles d'ignorance, les peuples cette lumière générale qui rend l'autorité plus douce et l'obéissance plus fidèle*[1]. »

L'éducation de collége, qui n'avait point armé l'esprit de d'Alembert contre l'incrédulité, avait, à plus forte raison, laissé son cœur sans défense contre les attraits de la volupté. Ce n'est ni dans les églogues de Virgile, ni dans l'*Énéide*, ni dans les poésies d'Horace ou d'Ovide, ni même dans Cicéron, que le jeune homme trouve un frein sérieux à ses passions naissantes. D'Alembert aima éperdument mademoiselle de Lespinasse. Dans les soupirs qu'il lui adresse on croit entendre Tibulle, tant le fond et la forme sont dignes du beau siècle d'Auguste.

Elle meurt, et, le 22 juillet 1776, d'Alembert lui consacre une élégie, qu'il intitule : *Aux mânes de mademoiselle de Lespinasse*. « O vous ! dit-il, *qui ne*

[1] Vers. fin.

pouvez plus m'entendre, vous que j'ai si tendrement aimée..... vous que j'ai préférée à tout, hélas! *s'il peut encore vous rester quelque sentiment dans ce séjour de la mort*[1] qui bientôt sera le mien, voyez mon malheur et mes larmes... Hélas! personne n'en versera sur ma tombe, et j'y descendrai bientôt après vous, en m'*écriant avec Brutus* au moment où il se donne la mort : O vertu! nom stérile et vain, à quoi m'as-tu servi durant les soixante années que j'ai traînées sur la terre!... *O nature! ô destinée!* je me soumets à ce fatal arrêt de mon sort; je vois, avec *Horace*, la *fatalité* enfoncer ses clous de fer sur ma tête infortunée[2]. »

La même absence de christianisme se retrouve dans les œuvres littéraires et philosophiques de d'Alembert. Ce n'est pas assez, la haine du christianisme y marche de front avec l'admiration pour l'antiquité classique. Sa *Correspondance*, son *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, ses *Éléments de philosophie*, en offrent la preuve à chaque page.

« Dans le premier de ces ouvrages, dit un auteur peu suspect, M. Lacretelle, d'Alembert et Voltaire font un déplorable assaut de mépris pour la religion chrétienne. Un grand poëte et un grand géomètre

[1] C'est du Tacite tout pur.

[2] *Id.*, *Œuvres de d'Alembert*, t. I, p. 36 et 37. etc. Édition in-8°, 1805.

semblent s'y donner le divertissement de jouer une conspiration... Une pensée domine dans leurs lettres, c'est celle de réunir contre la révélation toutes les forces de l'esprit philosophique[1]. »

D'Alembert, reçu dans tous les salons, met Voltaire au fait de tout ce qui se passe à Paris, lui donne des conseils utiles à leur cause, lui indique les sujets à traiter, les hommes à tourner en ridicule, applaudit à ses sarcasmes, et se montre l'ardent apôtre de la philosophie. S'il écrit à son digne ami le roi de Prusse, c'est pour lui recommander de jeunes philosophes et le supplier de demander au sultan la réédification du temple de Jérusalem, *pour les embarras de la Sorbonne et les menus plaisirs de la philosophie*. « Cette réédification, dit-il, est ma folie, comme celle de la destruction de la religion chrétienne est celle du patriarche de Ferney[2]. »

Le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* tient le premier rang parmi les œuvres littéraires de d'Alembert. C'est le programme scientifique du matérialisme et du naturalisme païen. Après l'avoir lu, Voltaire battit des mains et envoya des compliments à l'auteur. Tous les philosophes firent écho à leur chef et s'écrièrent : « Le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* est au nombre de ces ouvrages précieux que

[1] Cité par la *Biographie*, article d'*Alembert*.

[2] *Œuvres*, t. XVIII, p. 309.

deux ou trois hommes, tout au plus, dans chaque siècle, sont en état d'exécuter [1]. »

Dans la première partie, où il expose la généalogie des sciences, d'Alembert établit comme principe de toutes les connaissances humaines le sensualisme de Locke, grossièrement renouvelé des philosophes païens. « C'est à nos sensations, dit-il, que nous devons toutes nos idées... *Ainsi pensaient les anciens, et on convient généralement que les anciens avaient raison;* et ce *n'est pas la seule question sur laquelle nous commençons à nous rapprocher d'eux* [2]. »

Des sensations agréables ou désagréables naît la connaissance du bien et du mal, du juste et de l'injuste, et, par voie de conséquence, la connaissance de Dieu et des autres vérités fondamentales de la morale. « Il est évident, conclut-il, que les notions purement intellectuelles du vice et de la vertu, le principe et la nécessité des lois, la spiritualité de l'âme, l'existence de *Dieu et nos devoirs envers lui*, en un mot les vérités dont nous avons le besoin le plus prompt et le plus indispensable, sont le fruit des premières idées réfléchies que *nos sensations* occasionnent [3]. »

De la même source vint chez les premiers hommes, et *peut-être* en assez peu de temps, la découverte de la médecine, de l'agriculture, de tous les arts né-

[1] *Œuvres*, t. I, p. 11. — [2] *Id.* id., p. 185 et 6. — [3] *Id.* id., p. 193.

cessaires, de la géométrie, des mathématiques, de l'astronomie et de toutes les sciences qui s'y rattachent [1].

Des sensations naquirent aussi les sociétés, et avec les sociétés naquit le langage. La communication des idées, dont le langage est le véhicule, a donné naissance à l'histoire [2].

L'histoire est d'invention humaine. Aussi, elle racontera exclusivement les œuvres de l'homme. Ses qualités bonnes ou mauvaises décideront de tous les événements : lui seul, lui toujours, lui partout; la Providence nulle part. Un couvercle de plomb étendu sur la tête du genre humain empêchera tout rayon du ciel d'arriver jusqu'à lui, et l'homme se trouvera libre dans ce monde dont il est le modérateur suprême.

N'apercevant rien au delà de l'horizon du temps et de la matière, l'homme ne verra dans les arts que l'*imitation de la belle nature*. Nés de la combinaison des idées primitives, nées elles-mêmes des sensations, les arts n'auront et ne pourront avoir d'autre objet *que l'imitation de la nature, si connue et si recommandée des anciens* [3]. Le beau idéal, céleste, surnaturel n'existant plus, la mission des arts sera de chercher dans toutes les parties de la nature le beau, sensible, palpable, matériel; le reproduire fidèle-

[1] *Œuvres*, p. 204. — [2] *Id.* id., p. 217. — [3] *Id.* id., p. 219.

ment, quel qu'il soit, sera leur gloire; flatter les sens, leur terme final.

« A la tête des connaissances qui consistent dans l'imitation doivent être placées la peinture et la sculpture, parce que ce sont celles de toutes où l'imitation approche le plus des objets qu'elle représente, et parle plus directement aux sens... Ces arts expriment *indifféremment et sans restriction* toutes les parties de la belle nature, et la représentent *telle qu'elle est* [1]. » Là est l'apologie du nu sous toutes les formes et dans toutes sortes d'objets; là est le matérialisme de l'art, et de sacerdoce divin qu'il était, sa transformation en prédicateur d'iniquité. Ainsi, l'ont trop bien compris les artistes de la Renaissance.

Telles sont, suivant d'Alembert, l'origine, la généalogie, la mission des sciences et des arts. Quelle en est l'histoire? Le littérateur philosophe l'expose dans la seconde partie de son discours. Cette histoire n'a que deux pages : la première, c'est l'antiquité grecque et romaine; la seconde, l'époque moderne postérieure à la prise de Constantinople en 1453. Avant et après, le reste est barbarie. Ici, d'Alembert, qui a pleuré sa Lydie en style de Tibulle, prend le ton de Pindare pour chanter la Renaissance, sa glorieuse mère, la mère des sciences, des arts et de la philosophie : *Alma parens, alma virum !* C'est

[1] *Œuvres*, p. 221.

elle qui a tiré le monde de la barbarie dans laquelle l'Évangile l'a laissé pendant mille ans; grâce à son influence salutaire tout a repris la vie. L'esprit littéraire est son premier bienfait; l'esprit artistique est le second et le troisième l'esprit philosophique. L'esprit philosophique est le règne de la raison qui ramènera dans les temps modernes les lumières, la liberté, le bonheur, en un mot, les beaux jours de Rome, d'Athènes et de Sparte.

Comme celui de tous les Renaissants, son dithyrambe débute par une insulte obligée au christianisme, dont le règne est inévitablement celui de la barbarie, de la superstition et de l'esclavage. D'où viennent ces trois fléaux? De ce que les siècles chrétiens avaient cessé d'étudier les grands modèles de l'antiquité païenne, dont il croit sérieusement que le monde ne peut se passer.

Il dit : « La plupart des beaux esprits de ces *temps ténébreux* se faisaient appeler poëtes ou philosophes. Que leur en coûtait-il, en effet, pour usurper deux titres dont on se pare à si peu de frais, et qu'on se flatte toujours de ne guère devoir à des lumières étrangères. *Ils croyaient qu'il était inutile de chercher les modèles de la poésie dans les ouvrages des Grecs et des Romains, et ils prenaient pour la véritable philosophie des anciens une tradition barbare qui la défigurait*... Qu'on joigne à ce désordre *l'état*

d'esclavage où presque toute l'Europe était plongée, *les ravages de la superstition* qui naît de l'ignorance et qui la reproduit à son tour; et on verra que rien ne manquait aux obstacles qui éloignaient le retour de la *raison et du goût*; car il n'y a que la liberté d'agir et de penser qui soit capable de produire de grandes choses [1].

« Aussi, fallut-il au genre humain, pour sortir de la barbarie, une de ces révolutions qui font prendre à la terre une face nouvelle; l'*empire grec est détruit, sa ruine fait refluer en Europe le peu de connaissances qui restait encore au monde... et la lumière renaît de toutes parts*....

» On dévora sans distinction tout ce que les anciens nous avaient laissé dans chaque genre; on les traduisit, on les commenta; et par une espèce de reconnaissance *on se mit à les adorer* [2]. »

Tous les arts datent de la même époque et viennent de la même source. « Les beaux-arts, continue d'Alembert, sont tellement unis avec les belles-lettres, que le même goût qui cultive les unes porte aussi à perfectionner les autres... Dès qu'on com-

[1] « L'éloquence, dit-il ailleurs, fille du Génie et de la Liberté, est née dans les républiques. » *Réflexions sur l'élocution oratoire*, *Œuvres*, t. I, p. 445. — L'éloquence des prophètes, des Pères de l'Église ne compte pas!

[2] *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*, Œuv., t. I, p. 248, 250, 257.

mença à étudier les ouvrages des anciens en tout genre, les chefs-d'œuvre antiques qui avaient échappé en assez grand nombre à la superstition et à la barbarie, frappèrent bientôt les yeux des artistes éclairés. On ne pouvait imiter les Praxitèle et les Phidias qu'en faisant exactement comme eux, *et le talent n'avait besoin que de bien voir*[1] : aussi Raphaël et Michel-Ange ne furent pas longtemps sans porter leur art à un point de *perfection* qu'on n'a point encore passé depuis[2]. »

Aux hommages qu'il rend à la Renaissance, d'Alembert a soin de joindre ses remercîments à l'Italie, qui en fut la nourrice. « Nous serions injustes, dit-il, si, à l'occasion du détail où nous venons d'entrer, nous ne reconnaissions point ce que nous devons à l'Italie : *c'est d'elle que nous avons reçu les sciences, qui, depuis, ont fructifié si abondamment dans toute l'Europe;* c'est à elle surtout que nous devons les *beaux-arts et le bon goût,* dont elle nous a fourni un grand nombre de modèles inimitables[3]. »

Voltaire, Rousseau, Mélanchton, Mably, d'Alembert, tous les lettrés philosophes, hérétiques et révolutionnaires adressent d'une voix unanime le même compliment à la chrétienne Italie. Elle doit en être d'autant plus flattée, que jamais il ne leur arrive de la

[1] Et l'inspiration? — [2] *Disc. prél.* de l'*Encyclop.*, Œuvr., t. I, p. 257. — [3] *Id.*, p. 259.

féliciter d'être le foyer d'où a rayonné sur le monde la lumière évangélique et la civilisation chrétienne. D'où vient ce mystère? Ne serait-ce pas qu'à leurs yeux la Renaissance est tout autre chose que le rayonnement de l'Évangile, autre chose que le développement de la civilisation chrétienne, autre chose, en un mot, que le christianisme dans les lettres, dans les arts, dans la philosophie : christianisme qu'ils détestent et dont ils ne croient pas pouvoir diminuer l'influence et préparer la ruine d'une manière plus efficace qu'en se faisant les panégyristes et les apôtres dévoués de la Renaissance?

Quoi qu'il en soit, d'Alembert ne cesse de redire avec toutes les générations de collége, depuis trois siècles jusqu'à nos jours, que le moyen âge est un temps de barbarie, que le christianisme n'a ni littérature, ni arts, ni philosophie. A force d'être répétés à la jeunesse, ces mensonges grossiers sont aujourd'hui rivés dans les têtes. Et pourtant, la vérité est que le christianisme a sa littérature, sa peinture, sa sculpture, sa musique, ses arts, sa philosophie incomparablement plus riches, plus variés, plus beaux, plus en harmonie avec nos besoins intellectuels et moraux que ceux de la belle antiquité : l'objet seul est différent. La littérature païenne et celle de la Renaissance, qui en est sortie, s'exercent sur les objets du monde matériel : elles ont pour objet

l'homme matériel ou simplement raisonnable, ses sentiments, ses intérêts, ses joies, ses douleurs, ses passions surtout, sans jamais rattacher ces conditions ou ces faits de la vie terrestre à la vie surnaturelle : tout se renferme, comme dans le paganisme, dans l'étroit horizon du temps.

L'art païen et l'art de la Renaissance, sans inspiration surnaturelle, s'exercent uniquement à reproduire ce qu'on appelle la *belle nature*. Et en vertu de ce principe, l'idéal céleste a été complétement écarté : et comme la belle nature se trouve surtout dans l'homme et dans la femme, l'art s'est étudié à reproduire, non-seulement sans rougir, mais encore comme une sorte d'obligation envers lui-même, toutes les nudités les plus révoltantes. Et pour copier dans tous ses détails la belle nature, il a fallu des modèles vivants! Et chaque jour des milliers de victimes vendent leur pudeur aux prétendues exigences de l'art! Et les infamies qui s'exécutent dans le secret de l'atelier viennent s'étaler en peinture, en sculpture, en gravure, en bronze, en bois, en marbre, dans les magasins, dans les maisons, sur les places publiques, dans les jardins, dans les palais et quelquefois jusque dans les églises! Et l'on en est venu à tout excuser en disant : C'EST UN OBJET D'ART!

Oui, d'art corrupteur, d'art infernal dont les ravages sont d'autant plus terribles que pour en ressentir les meurtrières atteintes il suffit d'avoir des yeux.

CHAPITRE XIX.

D'ALEMBERT.

Nouveau bienfait de la Renaissance, l'esprit philosophique. — Opposition qu'il rencontre. — Éloge de ceux qui le propagent. — Portrait moral de Bacon. — Jugement sur Descartes. — *Éléments de philosophie* de d'Alembert. — Le sensualisme pour base. — La morale de l'égoïsme. — Le communisme en est la conséquence. — Derniers moments de d'Alembert. — Il meurt en lisant Tacite.

Les lettres et les arts tels que nous les voyons depuis trois siècles dans l'Europe chrétienne sont, suivant d'Alembert, les fruits de la Renaissance. Nous lui devons encore l'esprit philosophique. Or, l'esprit philosophique dont nous parle d'Alembert, et qu'il met au-dessus de tous les bienfaits de la Renaissance, n'est pas autre chose que la souveraineté absolue de la raison, ou, suivant le langage d'aujourd'hui, le rationalisme. Dans les siècles chrétiens, l'humanité avait aussi son esprit philosophique : on ne le refusera, nous l'espérons, ni à saint Augustin, ni à saint Anselme, ni à saint Thomas. Mais c'était l'esprit philosophique inspiré et dirigé dans ses in-

vestigations par le christianisme, et respectueusement soumis à la foi, comme le fils à sa mère. La gloire de la Renaissance est d'avoir émancipé la raison, comme elle a émancipé la société.

« Pendant que les arts et les belles-lettres, dit d'Alembert, étaient en honneur, il s'en fallait beaucoup que la philosophie fît le même progrès. La plupart des ouvrages des anciens philosophes avaient été détruits... La scolastique, qui composait toute la science prétendue *des siècles d'ignorance*, s'opposait encore aux progrès de la philosophie dans ce *premier siècle de lumières*... Enfin, quelques théologiens osaient la combattre en abusant de la soumission [1] des peuples. On avait permis aux poëtes de chanter dans leurs ouvrages les divinités du paganisme, parce qu'on était persuadé *avec raison* que les noms de ces divinités ne pouvaient être qu'un jeu dont on n'avait rien à craindre [2].

[1] De la crédulité.

[2] C'est sur ce beau prétexte qu'on s'obstine à soutenir encore de nos jours que l'étude assidue des auteurs païens n'offre aucun danger. Mais on oublie que les lettrés de collége ont ressuscité autant qu'ils ont pu le culte des divinités païennes : on oublie qu'on puise dans les auteurs païens le rationalisme en philosophie, le naturalisme en religion, le républicanisme en politique, le communisme en société, l'orgueil du régicide et une foule d'idées et de sentiments qui, depuis la Renaissance, ont rendu et rendent encore, en général, les générations de collége chrétiennement et socialement ingouvernables.

» Mais l'on craignait[1], ou l'on paraissait craindre les coups qu'une *raison aveugle* pouvait porter au christianisme : *comment ne voyait-on pas qu'il ne pouvait redouter une attaque aussi faible?...* D'ailleurs, quelque absurde qu'une religion puisse être, *reproche que l'impiété seule peut faire à la nôtre*, ce ne sont jamais les *philosophes qui la détruisent : lors même qu'ils enseignent la vérité, ils se contentent de la montrer, sans forcer personne à la connaître ;* un tel pouvoir n'appartient qu'à l'Être tout-puissant[2]. »

Ces sophismes ne tromperaient pas un enfant; mais ils ont cela de précieux qu'ils caractérisent nettement le nouvel esprit philosophique, constatent l'opposition des hommes clairvoyants des quinzième et seizième siècles au libre penser inauguré par la Renaissance, et démasquent la marche ténébreuse suivie par le rationalisme païen pour envahir de nouveau le monde intellectuel.

Suit un brillant éloge des principaux apôtres de la nouvelle philosophie : Bacon, Descartes, Locke, Newton. « Tels sont, conclut d'Alembert, les principaux génies que l'esprit humain doit regarder comme ses *maîtres*, et à qui la Grèce eût élevé des statues, quand même elle eût été obligée pour leur

[1] C'est ici que d'Alembert aurait dû dire : *et avec raison.*

[2] *Disc. prélim.* de l'*Encyclop.*, Œuvr., t. I, p. 259-261.

faire place, d'abattre celles de quelques conquérants[1]. »

Pour compléter cet éloge, traçons en passant le portrait moral de celui de ces *illustres personnages* que d'Alembert appelle *le plus grand*, *le plus universel et le plus éloquent des philosophes*, Bacon[2]. Vil flatteur de la reine Élisabeth, il *justifia* la condamnation du comte d'Essex, son bienfaiteur, et se fit abhorrer de toute l'Angleterre. Plus vil encore auprès de Jacques Ier, il reçut pour prix de ses adulations le titre de chancelier. Dénigrement de ses rivaux, flagorneries auprès des grands, l'histoire ne mentionne pas une bassesse, pas une manœuvre indigne que Bacon n'ait commise pour parvenir à cette charge.

La philosophie de la Renaissance n'était pas plus alors qu'elle ne l'a été depuis un frein sérieux aux passions. Dans Bacon elle laissait libre carrière à l'ambition et à la cupidité. Accusé par le parlement de vénalité et de corruption, l'*illustre philosophe* se vit obligé de présenter une réponse détaillée à tous les chefs de l'accusation intentée contre lui : il parut devant la cour le 1er mai 1621, et confessa dans les termes les moins équivoques le crime de corruption dont il était chargé, *en vingt-huit articles différents*. Ce qui veut dire qu'il se reconnaissait pour un illustre fripon.

[1] *Disc. prélim.* de l'*Encyclop.*, t. I, p. 227. — [2] *Id.* id.

Telle était l'évidence des faits, que Bacon s'abandonna entièrement à la merci de ses juges. Il fut condamné à une amende de *quarante mille livres sterling*, à être enfermé dans la tour de Londres, pour y rester à la volonté du roi; déclaré en outre pour toujours incapable de posséder aucune charge ni aucun emploi dans le royaume, avec défense de siéger jamais au parlement, et de reparaître de sa vie dans le ressort de la cour. Comme Salluste, après avoir écorché l'Afrique, se retira dans ses somptueuses villas du Pincio, d'où il écrivait ses traités de morale, Bacon, retiré dans ses terres, écrivit ses livres de *Philosophie morale et politique*[1]. Fils de la même mère, tous les philosophes se ressemblent.

Quant à Descartes, dont la philosophie a été condamnée tout à la fois par la Sorbonne, par Rome et par le synode protestant de Dordretch, d'Alembert, qui le reconnaît pour un de ses aïeux, en parle en ces termes : « Au chancelier Bacon succéda l'illustre Descartes. Cet homme rare avait tout ce qu'il faut pour changer la face de la philosophie... Descartes a osé montrer aux bons esprits à *secouer le joug de la scolastique, de l'opinion, de l'autorité, en un mot, des préjugés et de la barbarie; et par cette révolte dont nous recueillons aujourd'hui les fruits, il a rendu à la philosophie un service plus essentiel peut-être que tous*

[1] Voir sa [illegible] traduite de l'anglais par Bertin, 1788.

ceux qu'elle doit à ses illustres prédécesseurs. On peut le regarder comme un chef de conjurés qui a eu le courage de s'élever le premier contre une puissance despotique et arbitraire, et qui, en préparant une révolution éclatante, a jeté les fondements d'un gouvernement plus juste et plus heureux qu'il n'a pu voir établi[1]. »

D'Alembert se console en disant : « La philosophie, qui forme *le goût dominant de notre siècle*, semble, par les progrès qu'elle fait parmi nous, vouloir réparer le temps qu'elle a perdu, et se venger de l'espèce de mépris que lui avaient marqué nos pères[2]. »

Pour hâter son triomphe, d'Alembert lui-même compose des *Éléments de philosophie*.

Toute vérité vient de la sensation; la sensation est donc le principe universel de nos connaissances : le plus précieux de nos sens c'est le toucher : c'est par lui que nous distinguons le juste et l'injuste dont les sensations sont nécessairement différentes : sentir c'est être homme, bien sentir c'est être philosophe : se conduire de manière à ne faire jamais éprouver à autrui des sensations désagréables, c'est le propre de l'honnête homme et le critérium de la vertu[3]. Telle est la philosophie de d'Alembert ou

[1] *Disc. prélim. de l'Encycl.* t. I, p. 268-271. — [2] *Id.*, p. 285. — [3] *Id.*, p. 15-50.

plutôt de Locke et des autres sensualistes, élèves du Lycée et du Portique.

Entre la philosophie et la religion, divorce complet. D'Alembert exclut des *Éléments de philosophie* non-seulement la religion *révélée*, mais encore la religion *naturelle* [1]. Il n'a besoin ni de l'une ni de l'autre. Sans elles il peut, grâce au toucher, fonder une métaphysique, une logique et même une morale complète. « La morale, dit-il, est une suite nécessaire de l'établissement des sociétés... C'est à des motifs purement humains que les sociétés ont dû leur naissance : la religion n'a eu aucune part à leur première formation...

» C'est par les sens que nous apprenons quels sont nos rapports avec les autres hommes et nos besoins réciproques; et c'est par ces besoins réciproques que nous parvenons à connaître ce que nous devons à la société et ce qu'elle nous doit. Il semble donc qu'on peut définir très-exactement l'*injuste*, ou, ce qui revient au même, le mal moral : *Ce qui tend à nuire à la société en troublant le bien-être physique de ses membres* [2]. »

Le sacrifice de notre bien-être physique aux besoins physiques de nos semblables est l'héroïsme de la vertu. « Ce sacrifice n'est pas dans la nature, dit d'Alembert, mais il est dans l'amour éclairé de notre

[1] *Disc. prélim. de l'Encycl.*, p. 78. — [2] *Id.*, p. 79, 80, 81.

propre bonheur, qui consiste dans la paix avec nous-mêmes et l'attachement de nos semblables. Ainsi, l'*amour éclairé de nous-mêmes est le principe de tout sacrifice moral*[1]. »

C'est la morale de l'égoïsme, si bien enseignée par Mably et si logiquement démontrée à la tribune de la Convention par Lavicomterie, sous le nom de *morale calculée*. Noble morale que celle-là, et bien capable de mettre un frein aux passions! Quel était donc l'appauvrissement de la raison dans ce dix-huitième siècle, où les intelligences d'élite débitaient sérieusement de pareilles billevesées aux esprits vulgaires qui les acceptaient comme des oracles? Cependant ce siècle fut élevé exclusivement par des prêtres! N'accusons ni les jésuites ni le clergé séculier, mais reconnaissons que dans les colléges, au-dessus de l'enseignement sacerdotal, il en est un autre plus puissant qui avait séduit cette jeunesse infortunée, et qu'elle propageait avec ardeur, comme elle propagera plus tard les idées républicaines, puisées à la même source.

Du bien-être physique posé comme principe générateur de la morale, d'Alembert déduit logiquement l'aumône obligatoire, en attendant que la Révolution, plus logique encore, en déduise le communisme, ce rêve chéri de tous les admirateurs

[1] *Disc. prélim. de l'Encycl.*, t. I, p. 92.

de la belle antiquité. « Tous ceux, dit-il, qui ont plus que le nécessaire relatif *doivent à l'État* au moins une partie de ce qu'ils possèdent au delà [1]. »

Suit un réquisitoire contre le luxe, dont d'Alembert demande l'abolition, comme à Sparte et à Rome; puis, le vœu de voir cette morale mise en catéchisme par quelque philosophe [2].

Si d'Alembert avait prolongé son existence, il aurait vu ses derniers vœux accomplis par la Révolution. Il aurait assisté à l'abolition du luxe et à la résurrection de la simplicité lacédémonienne; il aurait pu lire le *Catéchisme des Droits de l'Homme* et mourir en paix au spectacle des vertus républicaines enfantées par l'enseignement de la morale égalitaire de Lycurgue et de Platon.

Mais la mort n'attend pas. Elle trouva d'Alembert au milieu du monde païen où il était entré dès l'enfance, où il avait passé sa vie [3], et dans lequel, hélas!

[1] *Disc. prélim. de l'Encycl.*, t. I, p. 74. — Il fait un calcul dont il formule ainsi la conclusion : Tout citoyen riche de plus de 300 livres doit en rigueur à ses compatriotes le cinquième restant.

[2] *Id.*, p. 77-131.

[3] « J'ai assez connu d'Alembert, écrit la Harpe, pour affirmer qu'il était sceptique en tout, les mathématiques exceptées : il n'aurait pas plus prononcé qu'il n'y avait point de religion, qu'il n'aurait prononcé qu'il y a un Dieu; seulement il trouvait plus de probabilité au théisme et moins à la révélation. » — *Œuvres de d'Alembert*, t. I, p. LXXVI. Édition in-8°.

il devait mourir. Son dernier amusement fut de deviner les *énigmes* du *Mercure ;* sa dernière occupation, *de corriger sa traduction de Tacite*. Telle fut sa préparation à la mort. Sa recommandation de l'âme consista dans ces dernières paroles qu'il adressa à son confrère de l'Académie Pougens : *Entendez-vous ma poitrine qui s'emplit ?* C'était le 29 octobre 1783.

« Il n'a voulu, ajoute Condorcet, payer aucun tribut, même extérieur, aux *préjugés* de son pays, ni rendre hommage en mourant à ce qu'il avait fait toute sa vie profession de mépriser [1]. »

[1] Lettre à Frédéric, 22 décembre 1783, dans la *Biographie de Condorcet* par Arago, p. 300.

CHAPITRE XX.

HELVÉTIUS.

La philosophie actuelle tend au paganisme. — Paroles de monseigneur l'évêque de Poitiers. — Cette philosophie vient du dix-huitième siècle. — Paroles de M. Guizot. — La philosophie du dix-huitième siècle vient de la Renaissance. — Helvétius. — Son éducation chez les jésuites. — Son enthousiasme pour Quinte-Curce. — Pour Locke. — Ame vide de christianisme et ivre de paganisme. — Il débute par des vers. — Analyse de l'*Esprit*. — Il est rationaliste et sensualiste. — Analyse de l'*Homme*. — Mépris du moyen âge. — Éloge de l'antiquité classique. — Haine du clergé, et des jésuites surtout. — Une question.

Dans une *Instruction synodale* publiée en 1855, monseigneur l'évêque de Poitiers combat avec vigueur la philosophie actuelle, dont les principes conduisent à la destruction de toute religion et de toute société. Puis, l'éloquent prélat pousse le cri d'alarme et établit, preuves en main, que « la philosophie, de nos jours, a entrepris, *de nous faire revenir, sous prétexte de religion, jusqu'au paganisme*.

« Oui, messieurs, je n'exagère rien, la philoso-

phie de ce temps a une prédilection marquée *pour le paganisme*, pour ses dogmes aussi bien que pour sa morale. Celui-ci n'hésite pas à regretter les vieilles divinités de la Gaule. Celui-là nous propose sérieusement d'abandonner un dogme qui, selon lui, n'appartient pas à l'essence de la révélation chrétienne, le dogme de l'éternité des peines et des récompenses, pour revenir, sous l'action de l'esprit progressif de la France, à la croyance des druides, c'est-à-dire à l'antique métempsycose, interprétée à l'aide de l'astronomie, de la géologie et de la philosophie modernes[1].

» D'autres se plaignent que *l'esthétique manque à l'Évangile, le gracieux au Crucifié*. Le maître principal ne veut pas qu'on *se hâte d'accuser l'anthropomorphisme ni l'idolâtrie qu'il a répandue : c'est la première conquête de la liberté et de l'intelligence, il a une immense supériorité sur tout ce qui l'a précédé*[2]. Enfin, un publiciste distingué nous assure que *là où règne le spiritualisme on pourrait dire sans témérité qu'à ne considérer que les actes, il n'y a pas une grande différence entre un philosophe honnête et un honnête chrétien*. Et cette conclusion, il l'appuie sur

[1] *Ciel et terre*, par M. Jean Raynaud, première édition. — Voir l'excellent livre de M. Martin, doyen de la Faculté des lettres de Rennes : *De la vie future*, 1855, p. 207.

[2] *Premiers Essais de philosophie*, par V. Cousin, p. 207.

une leçon récente d'un professeur renommé qui établit : Que les philosophes anciens étaient d'excellents *directeurs spirituels de l'humanité ;* que leur morale ne manquait d'aucune des garanties désirables; qu'elle était *presque aussi précise que celle des Pères de l'Église ;* qu'elle était populaire et pratique, et s'adressait à tout le monde; qu'elle possédait une sanction très-suffisante ; enfin, qu'elle avait son mobile presque surnaturel et qu'on y trouve *la doctrine de la grâce dans toute sa sévérité*[1]. Aussi les saints du christianisme sont-ils mis tout naturellement en société des héros païens : *Oh!* s'écrie-t-on, *si l'âme du dernier des Brutus, si l'âme de saint Louis s'étaient racontées elles-mêmes, quelle belle psychologie morale nous aurions*[2]! »

Or, cette philosophie, dont l'application reconduirait le monde au chaos, n'est pas née d'elle-même. Les hommes qui la professent ont des aïeux. Ils se font gloire de reconnaître pour tels les philosophes du dix-huitième siècle. Écoutons M. Guizot dans son discours de réception à l'Académie française, en remplacement de Destutt de Tracy. « Un grand siècle, dit il, *un siècle qui a conquis le monde,* s'éloigne à peine de nous; un grand philosophe, le dernier d'une génération de grands philosophes, se

[1] *Journal des Débats*, 8 mars 185[illegible]. — Cours de M. A. Garnier.
[2] *Premiers Essais*, p. 21.

couche à peine dans la tombe ; et me voici appelé à dire ma pensée sur cette *époque immense* et sur son digne représentant. Convient-il à des *fils* de juger publiquement leur *père ? Le dix-huitième siècle nous a faits ce que nous sommes. Idées, mœurs, institutions, nous tenons tout de lui*, et nous lui devons, et pour mon compte je lui porte une affection *filiale* : qu'elle pénètre, qu'elle paraisse dans mes paroles, même les plus libres. Si nos paroles sont libres, à qui le devons-nous ? Le dix-huitième siècle a fait notre liberté. Dans cette enceinte, hors de cette enceinte, partout, toute pensée qui se déploie, toute voix qui s'élève sans entrave, rend témoignage de la gloire du dix-huitième siècle et de son bienfait. *Montesquieu, Voltaire, Rousseau, puissants génies, noms immortels, nous serons libres comme vous nous avez voulus*[1]. »

A leur tour, les philosophes du dix-huitième siècle, bien qu'instruits par le clergé, se déclarent hautement fils de la Renaissance et de leurs études de collége. Les mêmes éloges qu'ils reçoivent de leurs descendants, ils les adressent à leurs aïeux. Nous avons entendu ceux de Voltaire, de Rousseau, de Mably, de Condorcet : voici un nouveau frère dont la parole mérite d'être écoutée, car il ne

[1] 22 décembre 1846.

tient pas le dernier rang dans la famille philosophique : c'est Helvétius.

Claude Adrien Helvétius, né à Paris en 1715, fut placé dès l'âge le plus tendre au collége des Jésuites. Sa jeune imagination ne tarda pas à se frapper au récit des batailles racontées par Quinte-Curce et par Homère. Ces deux auteurs changèrent son caractère. Il était fort timide, il devint audacieux. Son goût pour l'étude disparut, il ne respirait que la guerre, et voulait à tout prix embrasser la carrière des armes. On voit ici une nouvelle preuve de l'effet produit par les premières études. Dès le bas âge, Charles XII, roi de Suède, s'était aussi passionné pour Quinte-Curce. Il le portait toujours dans sa poche ; c'est à cette lecture, dit Frédéric, roi de Prusse, qu'il faut attribuer les extravagances de ce prince et le désir qu'il eut toute sa vie de ressembler à Alexandre. « C'est Quinte-Curce, ajoute-t-il, qui perdit la bataille de Pultawa [1]. »

Dominé par son goût pour l'art militaire, Helvétius arriva en se traînant sur les derniers bancs de la classe jusqu'en rhétorique. Les amplifications étaient à la mode au collége. Le P. Porée, trouvant dans celles d'Helvétius plus d'idées et d'images que dans celles de ses condisciples, loua ses premiers

[1] *Examen du Prince de Machiavel.*

efforts et lui donna des soins particuliers. Il lisait avec lui les *grands modèles de l'antiquité*. Helvétius reprit goût à l'étude des lettres. Mais bientôt une nouvelle passion vint donner à son esprit une direction qui ne devait plus changer. « Étant encore au collége, il étudia la *Philosophie* de Locke. Ce livre fit une révolution dans ses idées : il devint un zélé disciple du philosophe anglais [1]. »

L'enthousiasme pour cette philosophie rationaliste et sensualiste, l'admiration exclusive pour l'antiquité païenne et l'ignorance ou le mépris de la littérature et de la philosophie catholiques, telles sont les dispositions dans lesquelles Helvétius sortit des mains de ses maîtres, et ces dispositions durèrent autant que sa vie. Navire sans lest et sans boussole, nous le verrons voguer à l'aventure et se heurter à tous les écueils.

A peine hors du collége, son père, qui le destinait aux finances, l'envoya chez M. d'Armancourt, son oncle maternel et directeur des fermes à Caen. Là, le jeune Helvétius fut occupé des *lettres* et de la *philosophie* plus que de la finance, et plus occupé des femmes que des lettres et de la philosophie. Cependant, par la protection de la reine, il fut nommé à vingt-trois ans fermier général [2]. Cette place lui

[1] *Essai sur Helvétius*, en tête de ses *Œuvres*, t. I, p. IX. Édit. in-8°, Londres, 1781. — [2] *Id.*, p. X.

donnait de l'opulence et des loisirs. Il en profita pour se lier avec Fontenelle, Montesquieu, Condorcet, Voltaire, et augmenter cette famille de lettrés philosophes dont les colléges du temps remplirent les hautes classes de la société, l'administration, la finance, la magistrature, la cour, les châteaux, les académies et les parlements.

Suivant le ton de l'époque, Helvétius débuta par quelques pièces de vers. Il y dépose ses idées philosophiques. Voltaire l'encourage et lui écrit : « Votre première épître est pleine d'une hardiesse de raison bien au-dessus de votre âge, et plus encore de nos lâches écrivains qui se resserrent sous le compas d'un censeur royal..... Ne craignez pas d'orner le Parnasse de vos talents..... Quoi! pour être fermier général, on n'aurait pas la liberté de penser! Eh! Atticus était fermier général Les chevaliers romains étaient fermiers généraux. Continuez donc, Atticus[1]. »

A la voix du maître, Helvétius continue. En 1758 parut son livre de l'*Esprit*. La philosophie battit des mains et s'écria : « C'est un *bon livre*... Sa plus grande faute me paraît d'avoir déclamé contre le despotisme de manière à faire croire non pas aux despotes, qui ne lisent guère, ni à leurs vizirs, qui lisent encore moins, mais aux sous-vizirs ou à leurs

[1] *Essai sur Helvétius*, t. I, p. XIV, XVIII.

espions, que tous les *gens d'esprit* sont leurs implacables ennemis, ce qui peut exciter une persécution contre les gens d'esprit[1]. »

Voici en quelques mots l'analyse de ce bon livre. 1° Toutes les facultés de l'homme se réduisent à la sensibilité physique, et nous ne différons des animaux que par l'organisation extérieure; 2° notre intérêt, fondé sur l'amour du plaisir ou la crainte de la douleur, est l'unique mobile de nos jugements et de nos actions, le principe de toute morale; 3° les notions du juste et de l'injuste varient selon les coutumes; 4° tous les hommes sont susceptibles des mêmes passions, que l'éducation développe plus ou moins. C'est ni plus ni moins le matérialisme abject, tel qu'il était compris et pratiqué dans les beaux jours d'Athènes et de Rome.

A l'*Esprit* succède le traité *de l'Homme et de son éducation*, publié seulement après la mort de l'auteur. Pour Helvétius comme pour tous les élèves de la Renaissance, le moyen âge, ses arts, ses institutions, sa philosophie, sont la honte de l'humanité : c'est un axiome. Voici en quels termes Helvétius le formule : « Que sont les scolastiques? *De tous les enfants d'Adam, les plus stupides et les plus orgueilleux*. Le pur scolastique tient entre les hommes la place qu'occupe entre les animaux

[1] *Lettre de Condorcet à Turgot.* Notice par Arago, p. 219.

celui qui ne laboure point comme le bœuf, ne porte point le bât comme la mule, n'aboie point au voleur comme le chien, mais qui, semblable au singe, salit tout, brise tout, mord le passant et nuit à tous. Le scolastique, puissant en mots, est faible en raisonnements. Aussi que forme-t-il? Des hommes savamment absurdes et orgueilleusement stupides. Les siècles d'or des scolastiques furent ces *siècles d'ignorance* dont, avant Luther et Calvin, *les ténèbres couvraient la terre*. Alors les hommes, changés comme Nabuchodonosor en brutes et en mules, étaient sellés, bridés, chargés de pesants fardeaux, ils gémissaient sous le faix de la superstition; mais enfin quelques-unes des mules venant à se cabrer, elles renversèrent à la fois la charge et le cavalier [1]. »

Ce qui révolte surtout le jeune païen, c'est de penser que la scolastique, la théologie, le christianisme enfin, ont altéré la notion de la vraie vertu et rendu la terre veuve des Minos et des Codrus, ces grands saints du collége. Il s'écrie : « Au moment où le christianisme s'établit, que prêcha-t-il?..... Que le ciel est la vraie patrie des hommes. Ces discours attiédirent dans le laïque l'amour de la gloire, du bien public et de la patrie. *Les héros devinrent*

[1] *De l'homme*, sect. Iʳᵉ, ch. III, p. 6-9, édition in-8°. — Londres, 1783.

plus rares. Le prêtre se saisit de l'autorité, et, pour se la conserver, décrédita la *vraie gloire* et la vraie vertu, et ne souffrit plus qu'on honorât les Minos, les Codrus, les Lycurgue, les Aristide, les Timoléon, enfin tous les défenseurs et les bienfaiteurs de leur patrie... O vénérables théologiens! ô brutes [1]! »

Le plus grand obstacle au retour de la belle antiquité, seule féconde en lumières et en vertus, c'est donc le clergé. Avec une habileté et une violence égales, Helvétius l'attaque d'abord dans ses richesses. « Un des plus grands services à rendre à la France, dit-il, serait d'employer une partie des revenus trop considérables du clergé à l'extinction de la dette nationale [2]. » Docile aux leçons de ses maîtres, la Révolution a commencé par là et fini par la banqueroute.

Passant à l'autorité du clergé, l'élève du collége Louis le Grand continue : « Il faut que le clergé ne puisse rien sur le citoyen. La crainte du prêtre dégrade l'esprit et l'âme, abrutit l'un, avilit l'autre... L'esprit religieux fut toujours incompatible avec l'esprit législatif, et le prêtre toujours l'ennemi du magistrat. Le premier institua les lois canoniques, le second les lois politiques. *L'esprit de domination*

[1] *De l'homme*, sect. Ire, ch. IX, p. 35-37. — [2] *Id.* id., ch. XIV, p. 54-75.

et de mensonge présida à la confection des premières; *elles furent funestes à l'univers* [1]. »

Dans le clergé, Helvétius ne connaît rien de plus redoutable que ses anciens maîtres. Il voit « leur général au fond de sa cellule comme l'araignée au centre de sa toile; il étend ses fils dans toute l'Europe, et il est, par ces mêmes fils, averti de tout ce qui se passe... Cet homme commande à une société dont les membres sont entre ses mains ce que le bâton est dans celles du vieillard; il parle par leur bouche, il frappe par leur bras. Aussi despote que le Vieux de la Montagne, il a des sujets aussi soumis. On les voit, à son commandement, se précipiter dans les plus grands dangers, exécuter les entreprises les plus hardies [2]. »

Tandis qu'Helvétius, Condorcet, Voltaire, élevés par les jésuites, traitent ainsi leurs professeurs en soutane, ils exaltent jusqu'aux nues leurs véritables maîtres, les philosophes, les orateurs et les poètes de l'antiquité. D'où vient ce fait, qui au dernier siècle se manifesta dans toute l'Europe, et qui de nos jours s'est reproduit en Espagne, en Suisse, en Italie ?

[1] *De l'homme*, sect. Ire, ch. XIV, p. 53, et sect. VII, ch. II, p. 123-125. — [2] *Id.*, sect. VII, ch. X, p. 136, 137.

CHAPITRE XXI.

HELVÉTIUS.

Établissement d'une religion philosophique. — Son programme. — Ses caractères. — En l'attendant, il faut détruire le christianisme. — Faire refleurir la religion païenne. — Elle est passablement bonne, beaucoup meilleure que le christianisme. — Le moyen de la faire refleurir, c'est l'éducation classique. — Mort d'Helvétius

---

Les attaques d'Helvétius contre le clergé ne sont qu'un premier pas pour arriver à la destruction du christianisme lui-même. Aux yeux du disciple d'Anaxagore et d'Epicure, la raison humaine n'a besoin ni de Dieu ni de révélation pour créer une religion et une morale. Helvétius a la modeste prétention de réaliser ce problème; il en réunit les éléments. Quelques années plus tard, on verra la Révolution française, formée à la même école, mettre la dernière main à cet ouvrage, et inaugurer solennellement une religion et une morale de main d'homme.

Voici le *Credo* et le *Décalogue* d'Helvétius : « Dieu

a dit à l'homme : Je t'ai créé, je t'ai donné cinq sens, je t'ai doué de mémoire, et, par conséquent, de raison. J'ai voulu que ta raison, d'abord aiguisée par le besoin, éclairée ensuite par l'expérience, pourvût à ta nourriture, t'apprît à féconder la terre, enfin toutes les sciences de première nécessité. J'ai voulu que, cultivant cette même raison, tu parvinsses à la connaissance de mes volontés morales, c'est-à-dire de tes devoirs envers la société, des moyens d'y maintenir l'ordre; enfin, à la connaissance de la meilleure législation possible. Voilà le seul culte auquel je veux que l'homme s'élève, le seul qui puisse devenir universel, le seul digne d'un Dieu, et qui soit marqué de son sceau et de celui de la vérité. Tout autre culte porte l'empreinte de l'homme, de la fourberie et du mensonge. La volonté d'un Dieu juste et bon, c'est que les fils de la terre soient heureux, et qu'ils jouissent de tous les plaisirs compatibles avec le bien public. *Tel est le vrai culte, celui que la philosophie doit révéler aux nations*[1]. »

Les philosophes de nos jours qui préconisent la morale de Socrate en l'appelant la *vraie morale de ce monde*, qui sourient de pitié au nom de revélation et de morale évangélique, qui bornent tous les devoirs de l'homme aux devoirs sociaux, toutes les

[1] *De l'homme*, sect. I[re], ch. XIII, p. 39 et 40.

vertus aux vertus purement humaines, tous les dogmes à la foi dans la raison ; en un mot, qui se disent envoyés pour élever l'humanité en la faisant passer des bras du christianisme dans ceux de la philosophie, ces philosophes ne sont ni des novateurs ni des chefs d'école : ils sont tout simplement les disciples d'Helvétius, comme lui-même l'était des philosophes païens. M. Guizot a eu raison de s'écrier : « *Le dix-huitième siècle nous a faits ce que nous sommes.* »

Nous connaissons l'essence de la religion philosophique; Helvétius va nous révéler les notes ou caractères extérieurs qui la distinguent de toutes les religions fausses.

La religion philosophique sera gaie, tolérante, économique, politique, pacifique et pacifiante.

« Des magistrats éclairés, dit-il, seront, comme à Rome et à Sparte, revêtus de la puissance temporelle et spirituelle, ce qui empêchera tout conflit, en ôtant toute contradiction entre les préceptes religieux et les préceptes patriotiques[1]. Quelle puissance n'aura pas sur les esprits une instruction morale donnée par un sénat! Avec quel respect les peuples n'en recevront-ils pas les décisions! C'est uniquement du corps législatif qu'on peut attendre une religion bienfaisante, et qui d'ailleurs, peu coûteuse, n'offrira

[1] *De l'homme*, sect. Ire, ch. XIII, p. 50 et 55.

que des idées grandes et nobles de la Divinité, n'allumera dans les âmes que l'amour des talents et des vertus, et n'aura enfin, comme la législation, que la félicité des peuples pour objet [1]. »

Si créer une religion sur le papier n'est pour Helvétius que l'affaire d'un instant, l'établir dans le monde lui paraît une entreprise dont le succès demande un temps assez long. Cette pensée l'afflige. Il s'écrie : « Qu'arrivera-t-il jusqu'à ce moment ? Les hommes n'auront que des idées confuses de la morale [2]. » En attendant que tous les peuples, jaloux de leur bonheur, aient embrassé le vrai culte que la philosophie doit leur révéler, Helvétius examine les deux grandes religions entre lesquelles, faute de mieux, le monde est réduit à choisir. Ces religions sont : d'un côté, le catholicisme, qu'il appelle le papisme ; et, de l'autre, le paganisme.

La première doit être absolument abandonnée et immédiatement détruite. Elle est nuisible au genre humain, parce qu'elle n'a aucun des caractères de la religion philosophique. « *Le papisme n'est aux yeux d'un homme sensé qu'une pure idolâtrie* [3]. »

Il est très-coûteux. « Deux cent mille prêtres coûtent deux cents millions par an... J'observerai même à ce sujet que la puissance temporelle étant spécia-

[1] *De l'homme*, sect. Ire, ch. xv, p. 60 et suiv. — [2] *Id.*, p. 61. — [3] *Id.*, p. 61 et suiv.

lement chargée de veiller au bonheur temporel des peuples, elle a le droit de se charger elle-même de l'administration des legs faits à l'indigence, et de rentrer dans tous les fonds que les moines ont volés aux pauvres[1]. »

Il est intolérant. « Il a des dogmes. Or tout dogme est un germe de discorde et de crime jeté entre les hommes. Quelle est la religion vraiment tolérante? Celle ou qui n'a, comme la païenne, aucun dogme; ou qui se réduit, comme celle des philosophes, à une morale saine et élevée, *qui sans doute sera un jour la religion de l'univers*[2]. »

Il n'est ni humain, ni doux, ni gai. « Il étouffe les passions, et tout culte qui étouffe les passions produit des talapoins, des bonzes, des brahmines et jamais de héros, d'hommes illustres et de grands citoyens. Il comprime les âmes sous le poids de la crainte, il fait des hommes des esclaves vils et pusillanimes. A ses yeux l'homme juste, humain envers ses semblables n'est point assuré de la faveur du ciel[3]. »

Il n'est pas politique. « Il ne divinise pas le bien public. Pourquoi *ce dieu* n'a-t-il pas encore son culte, son temple et ses prêtres? Le papisme aime mieux vénérer l'humilité. Mais cette humilité qui favorise la vileté et la paresse, doit-elle être la vertu d'un

[1] *De l'homme*, sect. Ire, ch. xv, p. 60 et suiv. — [2] *Id.* id. — [3] *Id.* id.

peuple? Non; le noble orgueil fut toujours celle d'une nation célèbre. C'est le *mépris des Grecs et des Romains* pour les peuples esclaves qui, concurremment avec leurs lois, leur soumit l'univers [1]. »

Enfin, il n'est ni pacifique ni pacifiant. Il dispose de la puissance spirituelle en faveur du clergé. « Or, on n'a rien fait contre le corps sacerdotal lorsqu'on l'a simplement humilié. Qui ne l'anéantit point suspend et ne détruit pas son crédit [2]. »

Cette ignorance et cette haine du christianisme, communes à toutes les générations lettrées des derniers siècles et même du nôtre, ne forme qu'un côté de la médaille. Au mépris du christianisme et de ses institutions, l'élève de la Renaissance joint une admiration souvent irréfléchie, mais toujours constante, pour l'antiquité païenne : Helvétius en est une preuve nouvelle.

En attendant l'avénement de la religion philosophique, la seconde chose que les peuples ont à faire, c'est de retourner au paganisme. Cette religion, n'étant point la religion philosophique, n'est pas, il est vrai, la bonne religion. « Mais comme il a d'assez nombreux rapports avec elle, dit Helvétius, *le paganisme, est de toutes les fausses religions, la moins nuisible au bonheur des hommes.*

[1] *De l'homme*, sect. Ire, ch. xv, p. 60 et suiv. — [2] *Id.* id. ch. xii, xiv, p. 45, 52, 55, 71, 75, etc.

« En effet, la religion païenne n'était que le système organisé de la nature. Saturne était le temps; Cérès, la matière; Jupiter, l'esprit générateur. Toutes les fables de la mythologie n'étaient que les emblèmes de quelques principes de la nature. *Était-il si absurde* d'honorer sous des divers noms les différents attributs de la Divinité?

» Au reste, je veux que la religion païenne ait été absurde. Pour une religion, ce tort n'est pas le plus grand de tous; et si ses principes ne sont pas entièrement destructifs du bonheur public, et que ses maximes puissent s'accorder avec les lois et l'utilité générale, *c'est encore la moins mauvaise de toutes. Telle était la religion païenne*. Jamais d'obstacles mis par elle aux projets d'un législateur patriote. Elle était sans dogme, par conséquent humaine et tolérante [1]. Nulle dispute, nulle guerre entre ses sectateurs, que ne pût prévenir l'attention la plus légère des magistrats. Son culte d'ailleurs n'exigeait point un grand nombre de prêtres, il n'était point nécessairement à charge à l'État.

» Les dieux lares et domestiques suffisaient à la dévotion journalière des particuliers. Quelques temples élevés dans les grandes villes, quelques colléges de prêtres, quelques fêtes pompeuses suffi-

[1] Témoin les persécutions, depuis Néron jusqu'à Dioclétien.

saient à la dévotion nationale. Ces fêtes, célébrées dans les temps où la cessation des travaux de la campagne permet à ses habitants de se rendre dans les villes, devenaient pour eux des plaisirs. Quelque magnifiques que fussent ces fêtes, elles étaient rares et par conséquent peu dispendieuses. La *religion païenne n'avait donc essentiellement aucun des inconvénients du papisme*.

» Cette religion des sens était d'ailleurs *la plus faite pour les hommes*, la plus propre à produire ces impressions fortes qu'il est quelquefois nécessaire au législateur d'exciter en eux...

» Les dieux et les déesses vivaient en société avec les mortels, prenaient part à leurs fêtes, à leurs guerres, à leurs amours. Neptune allait souper chez le roi d'Éthiopie. Les belles et les héros s'asseyaient parmi les dieux : Latone avait ses autels, Hercule déifié épousait Hébé. Les héros moins célèbres habitaient les champs et les bocages de l'Élysée. C'est là qu'Achille, Patrocle, Ajax, Agamemnon et tous les guerriers qui combattaient sur les murs de Troie, s'occupaient encore d'exercices militaires. C'est là que les Pindare et les Homère célébraient encore les jeux Olympiques et les exploits des Grecs. L'espèce d'exercice et de chant qui sur la terre avait fait l'occupation des héros et des poètes, *tous les goûts enfin qu'ils y avaient contractés*, les suivaient encore dans

les enfers. Leur mort n'était proprement qu'une prolongation de leur vie.

» Cette religion donnée, quel devait être le désir le plus vif, l'intérêt le plus puissant des païens? Celui de servir leur patrie par leurs talents, leur courage, leur intégrité, leur générosité et leurs vertus..... Que trouver chez un peuple sans désir? des commerçants, des capitaines, des soldats, des hommes de lettres, des ministres habiles? Non : mais des moines[1]. »

Mais ce qui aux yeux d'Helvétius constitue la supériorité de la religion païenne, c'est son mépris de la chasteté et sa haine de la tyrannie. Le *sage* législateur d'Athènes, dit-il, Solon, faisait peu de cas de la chasteté monacale. Si dans ses lois, dit Plutarque, il défendit expressément aux esclaves de se parfumer et d'aimer les jeunes gens, c'est que même dans l'amour grec Solon n'apercevait rien de déshonnête.

» Mais ces fiers républicains qui se livraient sans honte à toutes sortes d'amours ne se fussent point abaissés au vil métier d'espion. Un Grec ou un Romain n'eût point sans rougir reçu les fers de l'esclavage. Le vrai Romain ne supportait pas même sans horreur la vue d'un despote d'Asie. Du temps de Caton le Censeur, Eumènes vient à Rome. A son ar-

[1] *De l'homme*, sect. I[re], ch. XV, p. 57 et 59.

rivée toute la jeunesse s'empresse autour de lui; le seul Caton l'évite. Pourquoi, lui demande-t-on, Caton fuit-il un souverain qui le recherche, un roi si bon, si ami des Romains? *Si bon qu'il vous plaira*, répond Caton : *tout roi est un mangeur d'hommes que tout citoyen vertueux doit fuir*[1]. Qui a plus de vénération pour le fondateur d'un ordre de fainéants que pour un Minos, un Mercure, un Lycurgue, etc., n'a sûrement pas des idées justes de la vertu. »

Mais quel moyen de faire refleurir la religion païenne, si supérieure au christianisme? Sans hésiter, Helvétius répond : L'éducation de collége. Elle remplit l'âme d'admiration pour l'antiquité classique et émancipe la raison. « Qu'un jeune homme, dit-il, soit *nourri de la Vie des saints*, il aura de la vertu des idées différentes de celui qui, livré à des *études plus honnêtes* et plus instructives, aura pris pour modèles les Socrate, les Scipion, les Aristide, les Timoléon. Il est impossible que le mot *vertu* ne réveille en nous des idées diverses, selon qu'on lit Plutarque ou la Légende dorée. Chez les païens, c'est aux Hercule, aux Castor, aux Cérès, aux Bacchus, aux Romulus qu'on rend les honneurs divins; chez les catholiques, c'est à des moines vils, à un Dominique, à un Antoine, qu'on décerne ces mêmes honneurs[2]. »

[1] *De l'homme*, sect. Ire, ch. XVII, p. 165.— [2] Sect. II, ch. XVIII, p. 167.

Reconnaissant que c'est ainsi que lui-même a été formé, il ajoute : « Qu'on me présente dans l'histoire ou sur le théâtre un grand homme grec ou romain, je l'admirerai. LES PRINCIPES DE VERTU REÇUS DANS MON ENFANCE M'Y FORCERONT [1]. »

Faire étudier et admirer dès l'enfance les Grecs et les Romains, voilà, suivant Helvétius, le moyen de donner de nobles idées de la vertu et de remettre en honneur la religion qui les produit. L'éducation imitée des Grecs et des Romains a un autre avantage : elle forme des corps vigoureux et robustes : en sorte que, pour nous rendre physiquement et moralement Grecs et Romains, il n'y a rien de mieux que de rétablir sans restriction l'éducation de Rome et de Sparte. « Convaincus, dit-il, de l'importance de l'éducation physique, les Grecs honoraient la gymnastique. Peut-être désirerait-on que je présentasse ici le tableau des jeux et des exercices des anciens Grecs. Mais que dire à ce sujet qu'on ne trouve dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, où l'on décrit *jusqu'à la manière dont les nourrices lacédémoniennes élevaient les Spartiates et commençaient leur éducation?*...

» Ce que j'observerai, c'est que l'éducation physique est négligée chez presque tous les peuples européens... Cependant, point de loi qui dans les col-

[1] *De l'homme*, sect. III, ch. XIII, p. 267.

léges défende la construction d'une arène où les élèves d'un certain âge pourraient s'exercer à la lutte, à la course, au saut; apprendraient à voltiger, nager, jeter le ceste, soulever des poids, etc. Or, dans cette arène, *construite à l'imitation de celle des Grecs,* qu'on décerne des prix aux vainqueurs, nul doute que ces prix ne rallument bientôt dans la jeunesse le goût naturel qu'elle a pour de tels jeux. Une bonne loi produira cet effet[1]. »

La Révolution nous la donnera.

Habitués dès l'enfance à admirer les vertus, les maximes, les actions éclatantes des Socrate, des Aristide, des Caton, qui n'étaient pas chrétiens, qui ne se confessaient pas, qui ne communiaient pas, qui ne jeûnaient pas, qui n'assistaient point à la messe, les jeunes gens se prennent à douter de la nécessité de tous ces préceptes et de la vérité de la religion qui les établit : leur *raison* s'émancipe.

Cette émancipation de la raison par l'enseignement classique est d'autant plus inévitable, que cet enseignement est, suivant Helvétius, la négation permanente de l'influence des religions sur les vertus et la félicité des peuples. « Des hommes plus pieux qu'éclairés, dit-il, *ont imaginé que les vertus des nations dépendaient de la pureté de leur culte.* Qu'importe la croyance? Ce fut sous Constantin que

[1] *De l'homme*, sect X, ch. IV, p. 343.

la religion chrétienne devint la religion dominante. Elle ne rendait cependant point les Romains à leurs premières vertus. On ne vit point alors de Décius se dévouer pour la patrie, ni de Fabricius préférer sept acres de terre aux richesses de l'empire. Les rois les plus chrétiens ne furent pas les plus grands des rois. Peu d'entre eux montrèrent sur le trône les vertus des Tite, des Trajan, des Antonin. Quel prince dévot leur fut comparable? Le mal que font les religions est réel, et le bien imaginaire[1]. »

Tout incroyable qu'elle paraisse, la thèse d'Helvétius en faveur du polythéisme sera, quelques années plus tard, reprise avec éclat par Quintus Aucler. Ne nous pressons pas trop de crier à la folie. Au fond, il n'y a que deux religions dans le monde : le catholicisme et le paganisme; le culte de Dieu ou le culte de l'homme, esclave et dupe de Satan. Quand l'homme se soustrait à l'empire de la rédemption, il retombe inévitablement et proportionnellement sous l'empire du démon. Ce qui est vrai pour l'homme est vrai pour les sociétés. Tenons pour certain que si l'abandon du catholicisme pouvait devenir complet, les nations modernes n'adopteraient ni le protestantisme, ni le judaïsme, ni le mahométisme, mais le paganisme sous une forme ou sous une autre. Lorsqu'elle eut rompu avec le

[1] *De l'homme*, sect. VII, ch. I, p. 119 et 125.

christianisme, vers quelle religion gravita la Révolution française?

Pour achever le portrait d'Helvétius, ajoutons qu'il se montre partout républicain démocrate[1].

Or, s'il est vrai qu'on connaît l'arbre à ses fruits, nous demandons à tout homme impartial ce qu'est Helvétius. Pour qui sont ses mépris et ses haines? Pour qui ses éloges, ses affections et ses tendances? Reste à savoir comment ce philosophe païen, ce citoyen de Rome et de Sparte, dont, à coup sûr, le type ne se trouve pas en Europe depuis l'établissement social du christianisme jusqu'à la Renaissance, apparaît, avec beaucoup d'autres, au milieu du dix-huitième siècle, malgré la piété de ses maîtres?

Ni les années, ni les revers, ni la maladie ne modifient les idées qu'Helvétius a reçues dans sa jeunesse. Retiré dans sa terre de Voré, il passe ses derniers jours à mettre en vers les doctrines sensualistes et rationalistes de Locke et d'Épicure.

C'est au milieu de cette occupation que, le 26 décembre 1771, une attaque de goutte remontée lui ôta subitement la vie.

[1] Voir *De l'homme*, sect. VII à X.

CHAPITRE XXII.

D'HOLBACH.

Sa naissance. — Son éducation. — La communauté d'idées le rapproche des autres philosophes. — Ses soupers. — Analyse de son *Système de la nature*. — C'est dans toute son étendue le naturalisme païen. — Éternité de la matière. — Il la prouve par les auteurs classiques. — Fatalité, mêmes preuves. — Nature Dieu, mêmes preuves. — Négation de Dieu et de la Providence, mêmes preuves. — De l'immortalité de l'âme, mêmes preuves. — Mobile de la vertu, la gloire humaine, mêmes preuves. — Légitimité du suicide, mêmes preuves. — Mort païenne de d'Holbach.

Encore une victime de l'éducation de collége. Paul Thiry, baron d'Holbach, né en 1723 dans le Palatinat, fut amené à Paris dès son bas âge et élevé à la même école que ses jeunes contemporains. Il ne rapporta de ses études qu'un goût passionné pour la belle littérature, la belle philosophie, les beaux-arts, c'est-à-dire la littérature, la philosophie et les arts tels qu'ils sont enseignés par les grands maîtres et réalisés dans les modèles de l'antiquité grecque et romaine. En dehors de cet horizon, le

jeune d'Holbach ne voit rien, ou plutôt il ne voit que ténèbres et barbarie. Le monde surnaturel est nul pour lui, ou s'il existe, c'est comme je ne sais quel fantôme importun dont il faut, pour assurer le bonheur du monde, le débarrasser au plus vite. A cette tâche parfaitement païenne, d'Holbach consacre sa vie.

A peine sorti du collége, l'affinité secrète qui existe entre tous les fils d'une même mère lui fait rechercher la société des littérateurs, des philosophes et des artistes non moins païens que lui. Sa fortune le met en état de faire de sa maison le rendez-vous général des lettrés de profession et d'un grand nombre de jeunes seigneurs qui, comme lui, goûtent et encouragent les tendances religieuses et politiques dont la révolution française devait être la terrible manifestation.

Tous les dimanches, le jeune baron, que le fameux Galiani appelait le *premier maître d'hôtel de la philosophie,* donne à souper à ses amis. Ces banquets somptueux rappellent ceux de Socrate à Athènes, de Ficin à Florence, de Callimaque à Rome, de Frédéric à Potsdam, de Voltaire à Ferney. Avec une licence qui ne rougit de rien, on y discute les principes les plus sacrés de la religion et de la société, on les tourne en dérision, et on s'excite à les battre en brèche : l'athéisme et le paga-

nisme sont à l'ordre du jour. Le jeune d'Holbach paye sa dette en publiant successivement une foule d'ouvrages plus impies les uns que les autres. Nous nous contenterons d'analyser brièvement celui qui révèle le mieux sa philosophie et l'école où il l'avait apprise : on comprend que nous voulons parler du *Système de la nature*.

Ce livre, comme on en trouve beaucoup dans l'antiquité classique, comme il n'en existe aucun dans le moyen âge, comme il en a paru un grand nombre depuis la Renaissance, est l'apothéose la plus effrontée de la Raison et de la chair. L'athéisme, le matérialisme, le fatalisme, toutes ces erreurs monstrueuses que la Renaissance, à son début, reproduisit dans le monde sous le couvert des anciens philosophes, et que Léon X lui-même, au concile de Latran, en 1512, flétrit avec tant d'énergie en déclarant que cette philosophie nouvelle *était infectée jusque dans ses racines* : toutes ces erreurs systématiquement exposées composent le livre de d'Holbach.

« L'homme, dit-il, est l'ouvrage de la *Nature*, il existe dans la nature, il est soumis à ses lois, il ne peut s'en affranchir, il ne peut, même par la pensée, en sortir. Pour un être formé par la nature et circonscrit par elle, *il n'existe rien au delà du Grand Tout* dont il fait partie; les êtres que l'on suppose

au-dessus de la nature ou distinguées d'elle-même seront toujours des *chimères*[1]. »

A la négation du monde surnaturel succèdent, comme une conséquence logique, le fatalisme et le matérialisme. « Que l'homme, continue d'Holbach, subisse sans murmurer les *arrêts d'une force universelle* qui ne peut revenir sur ses pas, ou qui jamais ne peut s'écarter des règles que son essence lui impose... L'homme est un être *purement physique*; l'homme moral n'est que cet être physique considéré relativement à quelques-unes de ses façons d'agir, dues à son *organisation* particulière... L'homme doit son existence au mouvement nécessaire de la matière, qui se produit, s'augmente et s'accélère sans le concours d'aucun agent extérieur... La création n'est qu'un mot... L'homme parfait est celui qui suit les lois de la Nature[2]. »

Ces doctrines révoltantes ne sont pas ce qui nous effraye le plus. Ce qui nous fait trembler, c'est l'influence des études païennes sur l'esprit du jeune philosophe. A ces monstrueuses affirmations, il faut des preuves. Où d'Holbach va-t-il les chercher? Dans le seul monde qu'il connaisse, auprès des seuls maîtres qu'il admire. D'un bond, il s'élance dans

[1] *Système de la nature*, t. I, 1re part., ch. I, p. 1, édit. in-8°. Londres, 1770. — [2] *Id.*, p. 2, 5, 24, 25.

l'antiquité classique, et en revient escorté des philosophes de la Grèce et de Rome. Puis, d'un ton triomphant, il s'écrie : « Presque tous les anciens philosophes ont été d'accord pour regarder le monde comme éternel. Ocellus Lucanus dit formellement en parlant de l'univers : *Il a toujours été et il sera toujours*. Cicéron ajoute que *la perfection de l'homme consiste à suivre les lois de la nature*[1]. » Qu'avez-vous à dire?

Continuant sa thèse en faveur de l'éternité de la matière et du mouvement nécessaire, principe générateur des êtres, d'Holbach arrive à cette conclusion : « Ainsi contentons-nous de dire que la matière a toujours existé, qu'elle se meut en vertu de son essence, que tous les phénomènes de la nature sont dus aux mouvements divers des matières variées qu'elle renferme et qui font que, *semblable au phénix*, elle renaît continuellement de ses cendres[2]. »

Comment fera-t-il passer ces nouvelles erreurs? En les mettant sous le patronage inévitable de ses auteurs classiques. « Le poëte Manilius exprime cette doctrine dans ces beaux vers : Sous l'empire de la mort tout ce qui est créé change, et la face de la

[1] *Système de la nature*, t. I, 1re part., ch. II, p. 27 et ch. I, p. 5. — Est autem virtus nihil aliud quam in se perfecta et ad summum perducta natura. *De legib.* I. — [2] *Id.*, p. 31.

terre et les nations. Le monde seul ne change pas, ce qu'il fut hier, il le sera toujours[1].

» Tel fut aussi le sentiment de Pythagore, ainsi qu'il est exprimé par Ovide au livre XV de ses *Métamorphoses* : « Tout change, rien ne périt[2]. » Qui oserait attaquer le sentiment de Manilius, de Pythagore et d'Ovide ?

Fort de pareilles autorités, d'Holbach continue intrépidement sa marche et nous explique comment le *Grand Tout* ou la Nature s'y prend pour former les êtres. Puis il ajoute : « Prétendre que la nature est gouvernée par une intelligence, c'est prétendre qu'elle est gouvernée par un être pourvu d'organes, attendu que sans organes il ne peut y avoir ni perception, ni idées, ni intuition, ni pensées, ni volonté, ni plan, ni actions[3]. »

Peuples chrétiens, si telle n'est pas votre croyance, tant pis pour vous ! Ce que je vous enseigne est la

[1] Omnia mutantur mortali lege creata,
Nec se cognoscunt terræ vertentibus annis,
Exutes variam faciem per secula gentes.
Et manet incolumis mundus suaque omnia servat,
Quæ nec longa dies auget, minuitque senectus,
Nec motus puncto currit, cursusque fatigat :
Idem semper erit, quoniam semper fuit idem.
Astron., lib. I.

[2] Omnia mutantur, nihil interit ; errat et illinc
Huc venit, hinc illuc, etc. V. 165.

[3] *Système de la nature*, t. I, 1re part., ch. IV et V, p. 54-66.

doctrine du divin Platon et de son disciple Aristote, presque aussi divin que son maître. Écoutez : « La matière, dit Platon, et la nécessité sont la même chose, et cette nécessité est la mère du monde...[1]. Anaxagore fut, dit-on, le premier qui supposa l'univers créé et gouverné par une intelligence. Aristote lui reprochait d'employer cette intelligence à la production des choses, comme un *dieu-machine*, c'est-à-dire lorsque toutes les bonnes raisons lui manquaient[2]. »

Négation de la liberté, négation de l'âme, négation de la vertu, négation des miracles, négation du péché originel, en un mot, négation universelle de l'ordre divin, telles sont les conséquences que d'Holbach tire sans détour de ses doctrines, en s'appuyant constamment et exclusivement de l'autorité des auteurs païens[3].

Il va plus loin, il essaye de justifier ces monstrueuses erreurs, et de montrer l'influence désastreuse des vérités contraires. Si dans cette incroyable polémique il citait *au moins une fois* Luther, Calvin, Zwingle ou quelque réformateur, ce serait une consolation pour ceux qui prétendent que la philosophie du dix-huitième siècle est fille du protestantisme; mais non : d'Holbach s'en tient impi-

[1] *Système de la nature*, t. I, 1re part., ch. IV et V, p. 55. — [2] *Id.*, p. 68. — [3] *Id.*, p. 75 à 149.

toyablement à ses auteurs classiques. Il veut qu'on sache bien qu'il n'a pas eu et qu'il ne connaît pas d'autres maîtres. Il vient de soutenir la mortalité de l'âme, et il ajoute : « Lorsque le dogme de l'immortalité de l'âme, sorti de l'école de Platon, vint à se répandre chez les Grecs, il causa *les plus grands ravages*, et détermina une foule d'hommes mécontents de leur sort à terminer leurs jours. *Ptolémée Philadelphe*, roi d'Égypte, en voyant les effets que ce dogme, que l'on regarde aujourd'hui comme si salutaire, produisait sur les cerveaux de ses sujets, défendit de l'enseigner sous peine de mort [1]... Bien des gens, persuadés de l'utilité du dogme de l'autre vie, regardent ceux qui osent le combattre comme des ennemis de la société. Cependant il est aisé de se convaincre que *les hommes les plus éclairés de l'antiquité* ont cru non-seulement que l'âme était matérielle et périssait avec le corps, mais encore ont attaqué sans détour l'opinion des châtiments de l'avenir. Ce sentiment n'était point propre aux épicuriens; nous le voyons adopté par des philosophes de toutes les sectes, par des pythagoriciens, des stoïciens, enfin par les hommes les *plus saints* et les plus vertueux de la Grèce et de Rome.

Parmi ces grands saints, d'Holbach cite Ovide, Pythagore, Timée de Locres, Zénon, Cicéron, Sé-

[1] *Système de la nature*, t. I, 1re part., ch. IV et V, p. 280.

nèque le Philosophe et Sénèque le Tragique; enfin les plus saints de tous Epictète et Marc-Aurèle.

« Épictète, dit-il, a les mêmes idées dans un passage très-digne de remarque rapporté par Arrien; le voici fidèlement traduit : « Mais où allez-vous? ce ne peut être dans un lieu de souffrances; vous ne faites que retourner à l'endroit d'où vous êtes venu; vous allez être de nouveau paisiblement associé avec les éléments d'où vous sortez. Ce qui dans votre composition était de la nature du feu retournera à l'élément du feu; ce qui était de la nature de la terre va se rejoindre à la terre; ce qui était air va se réunir à l'air; ce qui était eau va se résoudre en eau : il n'y a point d'enfer [1]. »

» Enfin, le sage et pieux Antonin dit : Celui qui craint la mort ou craint d'être privé de tout sentiment, ou craint d'éprouver des sensations pénibles. Si vous perdez tout sentiment, vous ne serez plus sujet aux peines et à la misère. Si vous êtes pourvu d'autres sens d'une nature différente, vous deviendrez une créature d'une nature différente. La mort n'est que la dissolution des éléments dont chaque animal est composé [2]. »

La conséquence de ces doctrines de la belle anti-

[1] *Arian.* in Epict., lib. III. c. 13.— [2] *Réflexions morales* de Marc-Aurèle Antonin. lib. IV, § 14, et lib. VIII, § 58.—D'Holbach, *Systeme de la nature*, t. I, 1re part., ch. IV et V, p. 287.

quité est, suivant d'Holbach, qu'il faut bien se garder de parler aux hommes, et aux enfants surtout, des fables d'un avenir inutile à connaître, et qui n'a rien de commun avec leur félicité présente. Pour les exciter à la vertu il faut, à l'exemple des saints de la Grèce et de Rome, de Cicéron en particulier, leur parler de *l'immortalité des âmes courageuses qui, peu contentes d'exciter l'admiration de leurs contemporains, veulent encore arracher les hommages des races futures*[1].

« Ne traitons pas d'insensé l'enthousiasme de ces génies vastes et bienfaisants *qui ont écrit pour nous*, QUI NOUS ONT GUÉRIS DE NOS ERREURS : rendons-leur les hommages qu'ils ont attendus de nous, lorsque leurs contemporains injustes les leur ont refusés. Arrosons de nos pleurs les urnes des Socrate, des Phocion; lavons avec nos larmes la tâche que leur supplice a faite au genre humain. Répandons des fleurs sur le tombeau d'Homère. ADORONS LES VERTUS DES TITUS, DES TRAJAN, DES ANTONIN, DES JULIEN[2]. »

Disciple jusqu'au bout du paganisme classique, d'Holbach place le suicide parmi les titres à l'immortalité, il s'écrie : « Les Grecs, les Romains, et d'autres peuples que tout conspirait à rendre courageux et magnanimes, regardaient comme des héros et des dieux ceux qui tranchaient volontairement

[1] *Système de la nature*, t. I, 1re part., ch. IV et V, p. 295.
[2] *Id.*, p. 298.

le cours de leur vie[1]... Eh, de quel droit blâmer celui qui se tue par désespoir. La mort est le remède unique du désespoir. C'est alors qu'un fer est le seul ami, le seul consolateur qui reste au malheureux. Lorsque rien ne soutient plus en lui l'amour de son être, vivre est le plus grand des maux, et mourir est un devoir pour qui veut s'y soustraire[2]. »

Que cette désolante doctrine ne vous révolte pas; apprenez qu'elle est celle d'hommes plus sages que vous, et en particulier du vertueux Sénèque : « Vivre malheureux est un mal; mais rien n'oblige à vivre malheureux : mille voies courtes et faciles nous sont ouvertes pour nous mettre en liberté[3]. »

D'Holbach termine ce cours de religion, fidèlement emprunté de l'antiquité grecque et romaine, par cette invocation qu'on croirait écrite il y a deux mille ans : « O Nature! souveraine de tous les êtres, et vous ses filles adorables, Vertu, Raison, Vérité! *soyez à jamais nos seules divinités*. C'est à vous que sont dus l'encens et les hommages de la terre. Réunissez, *ô déités secourables!* votre pouvoir pour soumettre les cœurs. Tirez-nous des abîmes où la *super-*

[1] *Système de la nature*, t. I, 1re part., ch. IV et V, p. 303.

[2] *Id.*, 306.

[3] Malum est in necessitate vivere : sed in necessitate vivere, necessitas nulla est. Quidni nulla? Patent undique ad libertatem viæ multæ, breves, faciles. Agamus Deo gratias, quod nemo in vita teneri possit. *Epist.* XII.

stition nous plonge. Brisez dans les mains sanglantes de la *tyrannie* le sceptre dont elle nous écrase; que l'homme *ose enfin s'affranchir*, qu'il soit heureux et libre, esclave seulement de vos lois [1]. »

Quelques mois encore, et la Révolution allait réaliser les vœux du baron d'Holbach. Quant à lui, justifiant, ainsi que les autres philosophes, cette parole divine qu'on meurt comme on a vécu et qu'on vit comme on a été élevé, il mourut le 21 janvier 1789, en disant qu'il allait, comme tous les animaux, *retomber dans le néant.*

[1] *Système de la nature,* t. II, p. 414.

CHAPITRE XXIII.

GÉNÉALOGIE DU VOLTAIRIANISME.

Tous les philosophes du dix-huitième siècle se définissant en deux mots : âmes vides de christianisme et ivres de paganisme. — Comparaison détaillée de leurs doctrines avec celle des auteurs classiques. — Sur le monde. — Sur Dieu. — Sur l'âme. — Sur la morale. — Sur la vertu. — Sur les peines éternelles. — Sur la société. — Sur la forme de gouvernement. — Sur les moyens de gouverner les peuples et de les rendre bons et heureux : le despotisme césarien, les honneurs, le bourreau, le divorce, les courtisanes, l'abolition de la propriété et le communisme. — Toutes ces doctrines littéralement tirées des auteurs enseignés au collége.

Les mêmes études qu'on vient de lire resteraient à faire sur Diderot, Piron, Robinet, Boulanger, Lalande, Toussaint, Lamettrie, Maupertuis, Buffon, de Maillet, Locke, Cumberland, Bolingbrocke, Condillac, d'Argens, Brissot, Raynal et quelques autres dont la réunion forme ce qu'on appelle la philosophie du dix-huitième siècle ou le Voltairianisme [1].

[1] On lit dans un *Calendrier des théâtres* de 1774 : « Alexis Piron, » né à Dijon, le 9 juillet de l'année 1689, fit ses études dans cette » ville, au collége des jésuites. Dès sa première jeunesse, il se sentit

Le défaut d'espace ne nous permet pas de consigner ici ce travail. Il suffit de savoir qu'il offre invaria-

» un attrait invincible pour la *poésie*. Que de persécutions il eut à » souffrir de la part d'une *famille dévote* pour rompre cette espèce » d'*enchantement!* Au *collége*, au contraire, on n'épargnait rien » pour l'augmenter : on lui mettait en main les *poëtes classiques;* » on lui en faisait *sentir les beautés;* on les *exaltait avec enthou-* » *siasme.* » — Piron est l'auteur d'*Arlequin Deucalion*, du *Jardin de l'Hymen*, de l'*Antre de Trophonius*, de *Philomèle* et des *Chimères*.

Comme Piron, Diderot appartient à une famille très-chrétienne. Il fut placé à l'âge de sept ou huit ans chez les jésuites de Langres. Cinq ans après, c'est-à-dire à l'âge d'environ douze ans, il reçut la tonsure. Il paraît qu'à cette époque, il eut envie d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Car voici ce qu'on lit dans une notice de *Mme de Vandeul*, fille de Diderot, sur son père : « Au temps où » mon père faisait ses études et voulait entrer aux jésuites, il jeû- » nait, portait un cilice et couchait sur la paille; mais cette fan- » taisie, qui lui était venue un matin, disparut avec la même » vitesse. »

Malgré tant d'exemples de vertus, au collége, dans sa famille, Diderot fit comme Piron, il devint fou des auteurs païens. Sénèque fut surtout son auteur favori; sa fille atteste qu'il n'y a pas un ouvrage où le nom de ce philosophe soit écrit qu'il n'ait lu et relu. Cet engouement de Diderot pour les classiques fut même plus tard la cause de l'abandon et du refus d'argent de son père, lorsque le philosophe fut à Paris. « On voulait qu'il fût avocat ou médecin, » dit Mme de Vandeul, mais il répondit qu'il ne voulait être *rien.* » Ce qui veut dire en d'autres termes, *littérateur*. A ceux qui nieraient cet engouement de Diderot pour les païens, il suffirait de dire qu'il chargeait souvent ses formules d'amour à Mlle Volant des noms des divinités de la fable. De plus, voici ce que dit sa fille en parlant des derniers temps de sa maladie : « Il passa ainsi

blement le même résultat : c'est-à-dire que la vie intellectuelle et morale des uns et des autres n'est que l'épanouissement de leur éducation de collége : nous entendons l'éducation donnée non par les hommes, mais par les livres. Même admiration pour l'antiquité païenne, même ignorance et même mépris du christianisme.

D'une part, afin de n'obliger personne à nous croire sur parole ; d'autre part, afin de déchirer les derniers lambeaux du voile qui pourraient cacher encore à certains yeux la généalogie du Voltairianisme, nous allons, dans un rapide tableau, mettre en regard tous les philosophes du dix-huitième siècle avec les auteurs païens. Le lecteur décidera quel est le degré de parenté qui les unit.

L'ordre religieux et l'ordre social sont les principaux objets des doctrines philosophiques du dernier siècle. Nous ne parlons ni de la littérature ni des arts : il est de notoriété publique qu'aux yeux du Voltairianisme il n'existe ni arts ni littérature, ex-

» trois jours et trois nuits, ayant un délire très-froid et très-rai-
» sonné ; il dissertait sur les *épitaphes grecques et latines*, et me
» les traduisait ; il dissertait sur la tragédie, il se rappelait les
» beaux vers d'*Horace* et de *Virgile*, et les récitait. »

Et plus loin : « Il reçut le soir ses amis ; la conversation s'en-
» gagea sur la *philosophie* et les différentes routes pour arriver à
» la science ; le premier pas, dit-il, vers la philosophie, c'est l'*in-*
» *crédulité* : ce mot est le *dernier* qu'il ait proféré devant *moi*. »

cepté chez les Grecs et chez les Romains, ou chez leurs imitateurs depuis la Renaissance.

Dans l'ordre religieux, il faut distinguer le dogme et la morale. Sur le dogme, Diderot, d'Holbach, Buffon, de Maillet, Robinet, Lamettrie et les autres, nient la création et enseignent que le monde a été construit par les seules forces de la nature, que l'eau est le principe de toutes choses, que le monde est le grand animal, le grand tout, duquel sortent tous les êtres pour y rentrer un jour, que ce monde est éternel.

Cette manière de bâtir l'univers par les seules forces de la nature n'est pas nouvelle. Anaximandre, Anaximène, Thalès, Epicure et plusieurs autres philosophes cités dans les ouvrages classiques de Diogène Laërce et de Cicéron le bâtissaient. comme les philosophes du dix-huitième siècle, par les seules forces de la nature [1].

Buffon, de Maillet et d'autres modernes font sortir le monde de l'eau, qui contient, suivant eux, le germe de tout ce qui existe, des plantes, des animaux, de l'homme, qui fut d'abord poisson, carpe, brochet, morue. « L'eau est le principe de toutes choses, nous dit de Maillet, elle contient toutes les semences... Ainsi, le Nord, chargé de parties aqueuses,

[1] Voir Diog Laer., *Vit. Phil.* Platon, *in Phæd.* Athénée, *Sapient. convit.* Cicéron, *De natur. deor.* Bayle, *Dictionn.*, art. *Thalès*, etc.

sera le lieu que les hommes marins ont commencé à habiter : c'est par cette raison que les multitudes innombrables d'hommes dont les parties méridionales de l'Asie et de l'Europe ont été inondées sont sorties des régions septentrionales... Il y aura toujours dans tous les hommes une marque impérissable qu'ils tirent leur origine de la mer. Considérez leur peau avec un microscope, vous la verrez toute couverte de petites écailles, comme l'est celle d'une jeune carpe [1]. »

Cette doctrine fut celle de Thalès, qui vit aussi dans l'eau claire le principe de toutes choses; d'Anaximandre, qui vit l'homme poisson nager dans l'Océan avant de bâtir des palais; du très-classique Homère, qui, tout en chantant le siége de Troie, vit les hommes et les dieux sortir du sein de Thétis, c'est-à-dire des eaux de l'Océan [2].

Le monde grand animal, grand tout, produisant tout et absorbant tout, ce monde grand favori de Diderot, de d'Holbach, d'Helvétius, est précisément le monde de Zénon, de Platon, de Speusippe, de Virgile, de Sénèque et des meilleurs auteurs de collége [3].

[1] Telliamed, dial. VI.

[2] Cicéron, *Quæst. acad.* Plutarque, *De Plac. phil.* Lact., lib. II. *Iliad.*, lib. XIV, v. 201, etc., etc.

[3] Voir Cicéron, *De nat. deor.*, lib. I, nº 47 ; Virgile, *Georg.* et *Eneid.*, lib. VI, *Dict. encyclop.*, art. *Stoïcien*, etc., etc.

Sur l'existence de Dieu, il y a divergence parmi les philosophes du dix-huitième siècle : les uns affirment, les autres nient ; ceux-là affirment et nient tour à tour. Voltaire et d'Alembert disent oui ; d'Holbach et de Maillet disent non ; Robinet, Lamettrie, Raynal, Diderot, disent tantôt oui et tantôt non. Ces variations dépendent du maître dont ils viennent de prendre les leçons. Prodicus, Simonide, Stilpon, Théodore, Lucrèce, sont contre Dieu ; Platon, Cicéron, Tacite sont pour. Diagoras, Protagoras et une foule d'autres non moins recommandables sont tantôt pour et tantôt contre [1].

Sur la nature de Dieu, mêmes opinions entre les maîtres et les élèves. Voltaire enseigne *le dieu grande âme, et âme unique ;* c'est le dieu de Virgile, de Platon, de Pythagore et de Zénon [2]. D'Holbach enseigne *le dieu grand tout ;* c'est le dieu de Xénophane, qui dit en propres termes que *tout ce qui existe ne fait qu'un et que cet un est dieu* [3]. Diderot, Boulanger, Raynal, Voltaire et beaucoup d'autres enseignent *le dieu tranquille*. C'est le dieu d'Épicure et même d'Aristote, qui ne se mêle jamais de ce qui se passe ici et qui se garderait bien de veiller sur nos actions, crainte de troubler son repos [4].

[1] Cicéron, *De nat. deor.*, lib. I ; *Doct. des anc. phil.*, art. 12 ; Bayle, art. *Bion et Diagoras*, etc., etc. — [2] *Id.*, id., *De nat. deor.*, lib. II. — [3] *Id.*, id. Bayle, art. *Xénophane*. — [4] *Id.*, *De nat. deor.*, lib. I, n[os] 71 et 72.

Sur l'âme, parfait accord entre les modernes et les anciens. Fréret, Lamettrie, d'Holbach, d'Argens, quelquefois Voltaire, nient son existence. Ce jour-là, ils répètent les leçons d'Épicure, d'Anaximène, d'Anaxagore et de Xénophane [1]. Le lendemain ils se ravisent, et soutiennent qu'ils ont une âme moitié corps et moitié esprit; qu'ils en ont deux, et même jusqu'à trois d'espèces différentes. Pourquoi non? Aristote leur a dit qu'il jouit d'une âme moitié corps et moitié esprit; Platon, qu'il en possède jusqu'à trois dont la première loge dans le cerveau, la seconde dans la poitrine et la troisième sous le cœur [2]. D'Argens se reconnaît aussi possesseur d'une âme, mais toute petite, toute subtile, toute matière. C'est l'âme de Démocrite, qui n'était autre chose qu'un globule tout rond et léger comme une plume [3]. A son tour, Diderot se pique d'émulation, et voit en lui une âme-dieu, émanation de Dieu, particule de Dieu. Il vient de relire ses classiques, et il a vu que telle fut l'âme de Pythagore, de Platon, d'Aristote, de Sénèque, d'Epictète et de Virgile qu'il sait par cœur [4].

Robinet, qui étudie à la même école, compte autant d'âmes qu'il y a de choux et de navets dans son

[1] Cicéron, *De nat. deor.*, lib. I, n° 34. — [2] Cicéron, *Tuscul.*, n° 34. Bayle, art. *Averrhoès*, n. E. — [3] Cicéron, *id.*, n° 36. Platon, *Placit. phil.*, lib. IV. — [4] *Exposition de la doctrine des anciens*, etc.

jardin ; il en trouve dans le soleil, dans la lune, dans la terre, dans les cailloux et jusque dans son briquet, qui sait très-bien l'instant où il doit faire feu. C'est Thalès qui vient de lui faire la leçon [1].

L'âme est-elle mortelle? Avec Lucrèce et Épicure, Helvétius, Fréret, Lamettrie, Voltaire répondent que oui [2]. Diderot proteste et ne veut pas mourir tout entier. « Je fus chien, dit-il, je fus chat, je fus homme. Pourquoi ne reviendrais-je pas un jour sous l'habit d'un frère capucin ou sous la guimpe d'une visitandine? » Mention très-honorable à Diderot pour avoir bien étudié son Virgile et son Diogène Laërce, dans lequel il a vu que Pythagore fut d'abord Athalide, fils de Mercure; puis, Euphorbas, blessé au siége de Troie; puis, Hermotime; puis, pauvre pêcheur sous le nom de Pyrrhus; enfin, après sa cinquième mort, philosophe sous le nom de Pythagore : sans compter les autres morts après lesquelles il se trouvait aussi tantôt chien, tantôt chat et surtout fève [3].

Du dogme passons à la morale. Existe-t-il un bien ou un mal moral? Les vertus et les vices sont-ils de vains mots ou des réalités? Sur ce point, Diderot, Fréret, Lamettrie, Voltaire, d'Holbach, ne sont d'accord ni entre eux, ni avec eux-mêmes. N'en soyons pas surpris : les disciples ne sont pas au-

[1] Diog. Laer., *Vit. phil.* — [2] Cicéron, *De finib.*, lib. I, n° 75. — [3] Diog. Laer., lib, VIII.

dessus des maîtres. Socrate, Platon, Pythagore, Zénon disent oui; Pyrrhon, Aristippe, Straton, Epicure disent non [1].

Admettons l'existence de la vertu, et demandons aux philosophes du dix-huitième siècle quelle en est la nature? *L'utile*, répondent Raynal, Helvétius et un grand nombre d'autres. Tout se réduit à l'intérêt privé ou à l'intérêt public. C'est la pure doctrine d'Aristippe, qui disait à ses disciples : *Le sage ne fait rien que pour lui;* de Cicéron, qui ajoute: *La vraie mesure de la vertu est dans l'utilité publique* [2].

Pour tous les Voltairiens sans exception, les châtiments de l'enfer et la récompense du ciel sont des préjugés et des chimères, bons pour contenir le peuple, mais dont les philosophes ont le droit de se moquer. C'est l'idée favorite de tous les plus célèbres auteurs de l'antiquité. Il ne faudrait avoir lu ni Cicéron, ni Horace, ni Virgile, ni Pline, ni Sénèque, ni les tragiques grecs et romains, ni Platon lui-même, pour ignorer que les dieux des anciens philosophes ne se mettaient pas en colère et ne punissaient pas; que la doctrine sur les Champs-Élysées et le Tartare n'était que pour le peuple et que les libres penseurs s'en moquaient. Qui ne sait pas

[1] Diog. Laer., lib. II; Bayle, art. *Pyrrhon* : *Exposition de la doctrine des anciens*, art. 12, 16, 25.

[2] Cicéron, *De offic.*, lib. III, nº 14, 45, 98, etc.

que ceux-là mêmes qui croyaient à la permanence de l'âme après la mort la distinguaient de notre immortalité et qu'ils étaient surtout bien éloignés de croire, à raison de la métempsycose, à des peines éternelles [1]?

Pour Helvétius, d'Holbach et les autres philosophes, la pudeur, la mortification, l'humilité, la chasteté, sont des vertus de préjugé. Ils ont appris cette doctrine de Diogène, d'Épicure et de Cratès [2]. Après cette rapide excursion dans l'ordre religieux, entrons dans l'ordre social.

Toute l'école Voltairienne est républicaine et démocrate. Tous les auteurs classiques sont républicains et démocrates. Tout le dix-huitième siècle prêche la haine de la royauté, et préconise le régicide politique. Toute l'antiquité classique grecque et romaine prêche la haine de la royauté et préconise le régicide politique.

Après avoir aboli la religion chrétienne, nié tous les motifs de vertu qu'elle propose et qui assurent le repos et le bonheur des sociétés, la philosophie propose ses moyens de gouvernement : le despotisme, les honneurs, le bourreau, le divorce, les courtisanes, l'abolition de la propriété.

[1] Cicéron, *Tuscul.*, lib. I; *De offic.*, lib. III, et *passim*. Pline, *Histoire nat.*, lib. II, c. 7. Senec., *Epist.* 103. Platon, *in Timæo*; *Doct. des anc. phil.*, art. 29.

[2] Bayle, art. *Diog.*; *ibid.*, art. *Hipparchia*.

Le despotisme. « Un souverain, disent Boulanger et Helvétius, a plus de pouvoir que les dieux pour rétablir et réformer les mœurs. C'est donc le *souverain qui doit prêcher*; c'est à lui qu'il appartient de réformer les mœurs... *C'est à lui à fixer l'instant où chaque action cesse d'être vertueuse et devient vicieuse*[1]. » Voilà mot pour mot le système antique dans lequel l'homme, sous le nom de César, d'archonte ou d'aréopage, réunissant en lui la puissance temporelle et la puissance spirituelle, courbait les têtes et les âmes sous son sceptre de fer.

Les honneurs. « Les titres, disent Helvétius et d'Holbach, les honneurs, les récompenses, l'estime publique et tous les plaisirs dont cette estime est représentative sont les récompenses les *plus propres à faire renaître l'amour de la vertu*[2]. » Ainsi raisonnera toute l'antiquité classique, ainsi raisonnera la Révolution.

Le bourreau. Helvétius continue : « Ce ne sont point les anathèmes de la religion, c'est l'épée de la justice qui dans les cités désarme les assassins; c'est le bourreau qui retient le bras du meurtrier. La crainte du supplice peut tout dans les camps, elle peut tout aussi dans les villes... Elle rend les citoyens

[1] *Christianisme dévoilé; De l'esprit*, discours, p. 2, ch. 17.

[2] *De l'homme*, t. II; *Système de la nature*, *ibid.*; *Système social*, etc.

honnêtes et vertueux... Les vertus sont donc l'œuvre des lois et non de la religion[1]. » Lorsqu'en 1793 les disciples d'Helvétius ne reconnurent que des vertus légales, ils inaugurèrent le sacerdoce du bourreau.

Le divorce. Les yeux immuablement fixés sur les grands législateurs de Sparte et d'Athènes, les philosophes du dix-huitième siècle préconisent un nouveau moyen de régénérer les sociétés chrétiennes : c'est le divorce, si connu de l'antiquité. Ils disent : « Deux époux cessent-ils de s'aimer? pourquoi les condamner à vivre ensemble?..... Le divorce est une suite des lois des contrats... En le défendant on fait le malheur des personnes qui ne sauraient vivre ensemble, et souvent on les force aux plus grands crimes[2]. »

Les courtisanes. Le premier apôtre de ce moyen gouvernemental, dans les temps modernes, c'est Voltaire : dans son *Discours sur le bonheur*, il s'écrie :

> La Nature, attentive à remplir nos désirs,
> Vous appelle à son dieu par l'attrait des plaisirs.

« Qu'on ouvre l'histoire, ajoute son ami Helvétius, et l'on verra que dans tous les pays où certaines

[1] *De l'homme*, § 7, ch. III. — [2] Helvétius, *De l'homme*, t. II, p. 226; *Principes de la phil. nat.*, ch. XVII.

vertus étaient encouragées par l'espoir des *plaisirs des sens*, ces vertus ont été les plus communes et ont jeté le plus grand éclat... Les plaisirs de l'amour, ainsi que le remarquent Plutarque et Platon, sont les plus propres *à élever* l'âme des peuples et la plus digne récompense des héros... Ils formèrent le caractère de ces vertueux Samnites, chez qui la plus grande beauté était le prix de la plus grande vertu... Qu'on se rappelle ces fêtes solennelles, où les belles et jeunes Lacédémoniennes s'avançaient demi-nues en dansant dans l'assemblée du peuple. Quel triomphe pour le jeune héros qui recevait la palme de la gloire des mains de la beauté!... Peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût *ivre de vertu*[1]? »

L'abolition de la propriété. Cette immonde théorie, qui touche à la promiscuité même, est copiée mot pour mot des lois de Lycurgue et de la république de Platon, et les modernes disciples de l'antiquité n'hésitent pas à la proposer comme le dernier terme de la perfection sociale. « Supposons, si l'on veut, disent-ils, un pays où les femmes soient en commun. Plus dans ce pays elles inventeraient de moyens de séduire, plus elles multiplieraient les plaisirs de l'homme... Leur coquetterie n'aurait rien de contraire au bonheur public... Leurs faveurs deviendraient un encou-

[1] *De l'Esprit*, disc. III, ch. xv; *id.*, disc. II et III, ch. xv.

ragement aux talents et aux vertus [1]... Otez la propriété, il n'y a plus de passions furieuses, plus d'actions féroces, plus d'idées de mal moral. Aussi, pour couper racine aux vices et à tous les maux d'une société, sans me soucier des railleries de ceux qui redoutent la vérité, la première loi que j'établis sera conçue en ces termes : Rien dans la société n'appartiendra singulièrement ni en propriété à personne, que les choses dont il fera un usage habituel, soit pour ses besoins, soit pour ses plaisirs, ou son travail journalier [2]. »

Brissot, que nous regrettons de ne pouvoir citer, est plus explicite encore, et ôte à Proudhon le mérite de ses découvertes [3]. Le *catéchiste de la Révolution*, Mably, voulait appartenir à une société qui *prît la résolution généreuse d'obéir aux lois de Platon*. « *Je ne puis*, s'écriait-il, *abandonner cette agréable idée de la communauté des biens* [4]. » Tous enfin, infatués de paganisme, rêvaient le rétablissement pur et simple de l'organisation des sociétés anciennes.

Il est temps de finir cette histoire généalogique du Voltairianisme, qu'il serait facile de poursuivre

[1] Helvétius, *De l'homme et de son éducation*, § 1, note 22. — [2] *Code de la Nature*, troisième partie. — [3] *Bibliothèque philosophique du législateur*, t. VI, pag. 42 et suiv. — [4] *Observ. sur les Grecs*, etc.

dans ses moindres détails. Ce qui précède suffit pour nous autoriser à dire avec l'auteur des *Helviennes* : « LA PRÉTENDUE PHILOSOPHIE MODERNE N'EST QU'UNE RADOTEUSE DE PLUS DE DEUX MILLE ANS, QUI REPARAÎT CHARGÉE DE ROUGE ET DE FARD, POUR RAJEUNIR SON TEINT BASANÉ PAR LES SIÈCLES... SES APÔTRES NE SONT QUE DES PAÏENS RESSUSCITÉS [1]. »

Tout cela est évident ; ce qui ne l'est pas moins, c'est la réponse aux questions suivantes : Comment la philosophie païenne, avec toutes ses monstrueuses erreurs sur la religion et sur la société, a-t-elle reparu vivante au dix-huitième siècle de l'ère chrétienne ? Comment cette philosophie, combattue, méprisée, dédaignée, abhorrée pendant tout le moyen âge, a-t-elle, depuis la chute de Constantinople, repris son déplorable empire en Occident ? Qui l'a remise en honneur ? Où la jeunesse des derniers siècles a-t-elle appris à l'admirer ? Qui a exalté devant elle les grands noms de Lycurgue, de Platon, de Virgile, d'Homère et de tous ces hommes dont les doctrines réunies forment l'ensemble du Voltairianisme, père de la Révolution ?

[1] *Helv.*, t. IV, lettre LXXVI.

CHAPITRE XXIV.

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Tableau général et définition. — *Mémoires* de Bachaumont. — Prédiction de l'avocat général Séguier. — Le paganisme général au dix-huitième siècle. — Dans les arts, salons de Diderot. — Dans les lettres, traductions éternelles des auteurs classiques. — Dans les sciences, sujets de prix proposés par l'Académie des inscriptions. — Au théâtre, titres des opéras, tragédies et pièces dramatiques. — Dans les mœurs, *Mémoires* de Bachaumont. — Dans l'éducation, paroles du P. Grou. — Cause du mal. — Passage de l'*Apologie de l'institut des jésuites*. — Manifestation de l'esprit païen, expulsion des jésuites, chassés par leurs propres élèves. — Liste des philosophes élevés par eux et par les autres ordres religieux. — Conclusion.

Des faits qui précèdent résulte la définition suivante du Voltairianisme ou de la philosophie du dix-huitième siècle : dans l'ordre philosophique, le Voltairianisme, c'est *le rationalisme ;* dans l'ordre religieux, *le naturalisme ;* dans l'ordre moral, *le sensualisme ;* dans l'ordre social, *le républicanisme*. C'est l'effort persévérant d'un siècle pour se débarrasser de l'ordre religieux et social fondé par le christianisme, afin d'établir

un ordre religieux et social fondé sur la raison humaine.

Or, l'armée philosophique se divise en trois corps dont chacun est chargé d'accomplir sur un point particulier l'œuvre de destruction et de reconstruction : les *encyclopédistes*, les *économistes*, les *patriotes*. Le général en chef, Voltaire, combat tour à tour avec ces différents corps, sans appartenir exclusivement à aucun.

« *Les encyclopédistes*, en *perfectionnant la métaphysique*, moyen le plus propre à dissiper *les ténèbres dont la théologie l'avait enveloppée, ont détruit le fanatisme et la superstition.*

» A ceux-ci ont succédé les *économistes :* s'occupant essentiellement de la *morale et de la politique pratique*, ils ont cherché à rendre les peuples plus heureux, *en appliquant l'homme à l'étude de la nature, mère des vraies jouissances.*

» Enfin, des temps de trouble et d'oppression ont enfanté les *patriotes*, qui, remontant à la *source des lois et de la constitution des gouvernements*, ont démontré les obligations réciproques des sujets et des souverains, approfondi l'histoire et fixé les grands principes de l'administration [1]. »

Ce langage anodin renferme un sens caché. Voici

[1] *Mém.* de Bachaumont, Avertissement, p. 1. Édition in-12, 1784 ; *Id.*, t. III, p. 271.

l'interprétation, vraiment prophétique, qu'en donnait l'avocat général Séguier, dans son réquisitoire contre le *Système de la nature* du baron d'Holbach. « L'impiété, dit ce magistrat, ne borne pas ses projets d'innovation à dominer sur les esprits et à *arracher de nos cœurs tout sentiment de la Divinité* : son génie inquiet, entreprenant, ennemi de toute dépendance, aspire à *bouleverser toutes les institutions politiques*. Ses vœux ne seront remplis que lorsqu'elle aura détruit cette inégalité nécessaire de rang et de condition, lorsqu'elle aura avili la majesté des rois, rendu leur autorité précaire et subordonnée aux caprices d'une foule aveugle, et lorsque enfin, à la faveur de ces étranges changements, *elle aura précipité le monde entier dans l'anarchie, et dans tous les maux qui en sont inséparables* [1].

Nous avons passé en revue l'armée philosophique, et nous avons démontré que toutes ses doctrines antireligieuses et antisociales se trouvent littéralement et exclusivement dans les auteurs païens dont elle avait été nourrie. Ainsi, à moins de nier que l'ivraie vient de l'ivraie, à moins de contester aux philosophes une généalogie dont ils se font gloire, *et qu'ils connaissent mieux que personne*, il n'est plus possible de douter que le Voltairianisme soit né de la Renaissance et des études de collége. « Oui, disent-

[1] Arrêts du parlement, 1759.

ils encore de nos jours, nous sommes philosophes et révolutionnaires, et nous en sommes fiers; mais nous sommes les fils de la Renaissance avant de l'être de la philosophie et de la Révolution [1]. »

Une preuve nouvelle vient à l'appui de ce langage. On se tromperait, si on regardait Voltaire, Rousseau, Helvétius, Mably et leurs principaux compagnons d'armes comme des exceptions. Au dix-huitième siècle, la jeunesse lettrée, prise en général, était, à différents degrés, imbue des mêmes principes, détestait les mêmes choses, partageait les mêmes admirations et manifestait les mêmes tendances. Du collége, le paganisme rayonnait sur toute la société, la pénétrait de son esprit et la transformait activement en l'image de l'antiquité classique.

Que faisaient pendant le dix-huitième siècle cette foule de peintres, de sculpteurs, de graveurs, d'artistes en tout genre, dont les noms mêmes sont à peine parvenus jusqu'à nous? Si on veut le savoir, qu'on parcoure le *Salon de Diderot* [2]. On verra que leur occupation constante est de reproduire à l'infini les sujets de l'histoire et de la mythologie païenne, ou de transformer en dieux et en déesses de l'Olympe nos vierges et nos martyrs. En visitant leurs galeries, l'habitant de Rome, d'Athènes ou de Pompeï, se

[1] M. Alloury dans les *Débats*, 25 avril 1862.

[2] 3 vol. in-8°, années 1765, 1767.

trouverait dans son pays. *Auguste* fermant le temple de Janus, les *Grâces*, les *Vestales*, *Jupiter* changé en pluie d'or, *Trajan*, *Hippomène et Atalante*, *Marc Aurèle*, *Achille*, *Artémise* au tombeau de Mausole, *Minerve*, le *grand prêtre Corésus*, s'immolant pour Callirhoé; des *pastorales* dignes des fresques de Pompeï et les réflexions de Diderot dignes des pastorales : voilà ce qui s'étale de toutes parts. Voyez encore les meubles, les bronzes, les tapisseries, les décorations des appartements, et dites si tout cela n'est pas le paganisme dans toute sa désinvolture!

Que faisaient les humanistes? Traduire, commenter, annoter, éditer pour la centième fois les auteurs païens et surtout Tacite, l'ennemi des despotes, afin de préparer, le sachant ou sans le savoir, la terrible explosion qui devait ébranler tous les trônes et livrer au mépris des peuples ou au fer du bourreau, les rois et les princes transformés en tyrans[1].

Que faisaient les corps savants, les princes de la littérature? Un bon moyen de le savoir, c'est de lire les *Mémoires de l'Académie des inscriptions* correspondant à cette époque. Voici quelques-uns des sujets de prix proposés, depuis 1736 jusqu'à 1789, par la grave assemblée.

En 1736 : « Quelles étaient les lois communes

[1] *Mém.* de Bachaumont. t. III, p. 34, 49, 177 et *passim*.

aux peuples de la Grèce qui formaient le corps hellénique? »

En 1738 : « Quelles étaient les lois de l'île de Crète? si Lycurgue en fit usage dans celles qu'il donna à Lacédémone. »

En 1739 : « Quels étaient le mois et le jour de l'année romaine où les consuls entraient en charge? »

En 1741 : « Combien de fois le temple de Janus a-t-il été fermé? »

En 1744 : « Quels étaient dans la Grèce les sacerdoces attachés à certaines familles? »

En 1745 : « Quels étaient les droits des métropoles grecques sur les colonies? »

En 1750 : « Quelle fut l'autorité du sénat romain sur les colonies romaines? »

En 1753 : « Quels furent l'origine, le rang et les droits des chevaliers romains? »

En 1754 : « Quel fut le système religieux que Denys d'Halicarnasse assure avoir été particulier aux Romains? »

En 1755 : « Quels étaient les attributs d'Osiris, Isis et Orus? »

En 1756 : « Quels étaient les attributs de Jupiter Ammon? »

En 1757 : « Quel était l'état des villes et des républiques situées dans le continent de la Grèce européenne? »

En 1758 : « Quels étaient les attributs d'Harpocrate et d'Anubis? »

En 1759 : « Si Sérapis était une divinité originaire d'Égypte? »

En 1760 : « Quelles idées les Égyptiens se formaient-ils de Typhon? »

En 1761 : « Quels sont les noms que l'antiquité a donnés au Nil? »

En 1762 : « Quelles étaient les divinités inférieures de l'Égypte[1]? »

En 1763 : « Quels étaient les droits et prérogatives du *pontifex maximus* de Rome sur les sacerdoces de la ville et des provinces? »

En 1764 : « Quelles étaient les différentes classes des prêtres égyptiens, leurs marques distinctives, leurs fonctions, leurs sacrifices? »

En 1765 : « Par quelles causes les lois de Lycurgue se sont-elles altérées chez les Lacédémoniens? »

En 1766 : « Quelle éducation les Athéniens donnaient-ils à leurs enfants dans les siècles florissants de la République? »

En 1766 : « Quel était l'habillement des deux

[1] M. Béjaud a lu un mémoire sur *un corps de milices connues chez les Grecs sous le nom d'Épirotes.—Mémoires* de Bachaumont, t. I, p. 145.

sexes chez les Égyptiens avant le règne des Ptolémées? »

En 1767 : « Quels étaient les attributs de Saturne et de Rhée? »

En 1768 : « Quels étaient les attributs de Jupiter en Grèce et en Italie? »

En 1770 : « Faire l'examen critique des historiens d'Alexandre. »

En 1771 : « Quels étaient les noms et les attributs de Junon dans la Grèce et à Rome? »

En 1772 : « Quels étaient les noms et les attributs d'Apollon et de Diane dans la Grèce et en Italie? »

En 1773 : « Quels étaient les noms et les attributs de Minerve dans la Grèce et en Italie? »

En 1774 : « Quel était l'état de l'agriculture chez les Romains jusqu'à Jules César? »

En 1775 : « Quels étaient les noms et les attributs de Vénus dans la Grèce et en Italie? »

En 1776 : « Quel était l'état de l'agriculture chez les Romains depuis César jusqu'à Théodose? »

En 1777 : « Quels étaient les noms et les attributs de Cérès et de Proserpine dans la Grèce et en Italie? »

En 1779 : « Quels étaient les noms et les attributs de Pluton et des différentes divinités infernales, Proserpine exceptée? »

En 1787 : « Quels furent l'origine, les progrès et les effets de la pantomime chez les Romains? »

En 1789 : « Si l'ostracisme et le pétalisme ont contribué au maintien ou à la décadence des républiques de la Grèce[1]? »

Voilà quelles étaient, à la veille de la Révolution, les études dont s'occupaient et dont occupaient l'Europe savante les plus graves d'entre les lettrés du dix-huitième siècle!

Que faisaient les autres? Et de quoi occupaient-ils cette portion frivole et désœuvrée de la société qu'on appelle le monde? Pour toute réponse nous citons les titres des principales pièces de théâtre jouées de 1712 à 1743. — Ballets : *Idoménée, Creuse, les Amours de Mars et de Vénus, Médée et Jason, les Amours déguisés, Arion, les Fêtes de Thalie, Calypso, Théonée, Ajax et Hypermnestre, Ariadne et Thésée, Jugement de Pâris, Sémiramis, les Amours de Prothée, Pirithoüs, les Fêtes grecques et romaines, Télégone, les Stratagèmes de l'Amour, Pyrame et Thisbé, les Amours des Dieux, Orion, les Amours des Déesses, Endymion, le Ballet des Sens, l'Empire de l'Amour, Achille et Déidamie, les Grâces, les Voyages de l'Amour, Castor et Pollux, les Caractères de l'Amour, les Amours du Printemps, les Fêtes d'Hébé, le Temple de Gnide,*

[1] *Mém. de l'Acad.*, etc., an 1788. Voir aussi Bachaumont, t. III, p. 96.

Isbé, le Pouvoir de l'Amour, l'École des Amants, les Augustales, les Fêtes de Polymnie, Jupiter vainqueur des Titans, les Fêtes de l'Hymen, Daphnis et Chloé, Pygmalion, les Amours de Tempé, Tithon et l'Aurore.

A côté des ballets, spécialement réservés pour la cour et la haute noblesse, marchent les pièces dramatiques, auxquelles la noblesse et la bourgeoisie assistent avec un égal empressement: — *Les Jeux de l'Amour, Callisthène, l'Amoureux sans le savoir, le Divorce, l'Ile du Divorce, l'Amour Marin, Pyrrhus, Brutus, Alexandre, le Nouveau Tarquin, Alcibiade, l'Esclavage de Psyché, Endymion, la France galante, l'Amante difficile, Réunion des Amants, Érigone, Électre, Danaüs, Momus à Paris, le Triomphe de l'Amour, Cassius et Victorinus, les Caprices de l'Amour, l'Empire de l'Amour, Pélopé, l'Ile du Mariage, Hippolyte et Aricie, Audience de Thalie, Didon, les Courses de Tempé, les Billets doux, Sabinus, le Père rival, les Grâces, les Adieux de Mars, Mariage par lettre de change, l'Amante en tutelle, les Amants jaloux, les Amours anonymes, Artaxerce, Arisbe et Marius, Tout pour Amour, le Retour de Mars, les Ruses de l'Amour, les Français au sérail, les Mascarades amoureuses, Médée et Jason, l'Amour paysan, Lysimaque, Cybèle amoureuse, le Jugement d'Apollon, les Muses, Mahomet, l'Amant Prothée, l'Enlèvement d'Europe, Bajazet, Dardanus,*

les Jardins d'Hébé, *Deucalion et Pyrrha*, *Antoine et Cléopâtre*, *Minos*, *Alcyone*, *le Prix de Cythère*, *la Foire de Cythère*, *le Siége de Cythère*, *Phaéton*, *la Mort de César*, *l'Amour musicien*, *l'École des Amours grivois*, *les Nymphes de Diane*, *Denys le Tyran*, *l'Amour au village*, *les Fêtes de Corinthe*, *Nanine*, *les Amours des grands hommes*, *Épicharis*, *les Jeux Olympiques*.

Nous en passons une foule, et des meilleures.

Cependant le paganisme, qui avait envahi le monde lettré, qui parlait par l'organe des philosophes, qui se développait en articles scientifiques dans les mémoires des sociétés savantes, qui du haut des théâtres s'introduisait par tous les sens jusqu'à la moelle des âmes, produisit des mœurs en rapport avec ses doctrines. Qu'étaient les soupers du régent? les soirées de Louis XV? les réunions des grands seigneurs dans leurs châteaux de la ville et de la campagne? Quel rôle jouaient les courtisanes et les actrices [1]? Les plus grands noms de France accolés aux noms des Arnoux, des Clairon, des Deschamps, des Leclerc, des Guimard, des Mazarelli et d'une foule d'autres [2]. Des enlèvements, des fuites scandaleuses, des mariages plus scandaleux

[1] Voir *Dictionnaire portatif des théâtres*. 3 vol. in-12. — Paris, 1754, etc., etc.

[2] *Mém.* de Bachaumont, *passim*.

encore. Paris dépensant annuellement cinquante millions pour solder d'illustres infamies [1].

Puis, toute cette noblesse corrompue, toute cette bourgeoisie désœuvrée, toute cette classe lettrée, à l'imitation des Romains dégénérés du temps de Tibère, jouant la comédie à la ville et à la campagne, composant à l'envi de petits vers galants et de petits madrigaux émaillés de Vénus et de Cupidons, et les récitant, comme intermèdes, dans leurs soupers chez les Tencin, les Graffigny, les Geoffrin et autres dames plus ou moins philosophes [2].

La mort elle-même ne la tire presque plus du sybaritisme dans lequel elle est plongée. C'est alors que le suicide commence, alors qu'il vient de bon ton de mourir comme mouraient les stoïciens et les épicuriens de l'antiquité, l'insensibilité dans le cœur et la plaisanterie sur les lèvres. On connaît la fin de Voltaire, de d'Alembert et des principaux modèles de ce siècle. Voici, entre cent autres, celle d'un de leurs nombreux disciples.

« Vers de M. le comte de Maugiron, lieutenant général, une heure avant sa mort :

Voici donc mon heure dernière !
Venez, bergères et bergers,

[1] *Tableau de Paris*. ch. CCXXXVIII. — [2] *Mém.* de Bachaumont, t. I, p. 40; t. II, p. 103, 105, 159; t. III, p. 32, 33, 125, 137 167, 176, 271, etc.

Venez fermer ma paupière ;
Qu'au murmure de vos baisers
Tout doucement mon âme soit éteinte.
Finir ainsi, dans les bras de l'Amour,
C'est du trépas ne point sentir l'atteinte ;
C'est s'endormir sur la fin d'un beau jour.

» M. de Maugiron logeait chez M. l'évêque de Valence; le clergé se pressait de lui apporter les secours spirituels, lorsqu'il se retourna et dit à son médecin : *Je les attraperai bien, ils croient me tenir, et je m'en vais*. Il mourut à ces mots[1]. »

Le clergé lui-même, car il faut sonder l'ulcère jusqu'au fond, le clergé dans un trop grand nombre de ses membres paye son tribut à l'esprit classique du dix-huitième siècle. On le voit scrutant les auteurs païens beaucoup plus que les Écritures[2], exaltant les Grecs et les Romains, les popularisant de toutes manières ; et, comme conséquence, rougissant du christianisme, ainsi que ce grand vicaire de Cahors dont Bachaumont raconte le trait suivant :

« 28 août 1765. Le panégyrique de saint Louis, prononcé le 25 de ce mois dans la chapelle du Louvre par M. l'abbé Bassinet grand vicaire de Cahors, fait grand bruit. On lui reproche d'avoir converti en cérémonie absolument profane cet éloge

[1] *Mém.* de Bachaumont, t. III, p. 176.

[2] Voir les ouvrages des abbés Batteux, Vertot, de Saint-Réal, la Bletterie, Voisenon, d'Olivet, Gedoyen, etc., etc.

consacré spécialement au triomphe de la religion. Il en a supprimé *jusqu'au signe de croix*. Point de texte, aucune citation de l'Écriture; pas un mot de Dieu ni de ses saints. Il n'a envisagé Louis IX que du côté des vertus politiques, guerrières et morales (un héros de Plutarque). Il a frondé les croisades, il a heurté de front la cour de Rome[1]. »

Ailleurs, c'est l'abbé Legendre, grand-oncle de la duchesse de Choiseul, qui écrit des comédies; c'est l'abbé de Prades, aidé de l'abbé Yvon, qui en 1751 soutient en pleine Sorbonne une thèse en faveur du matérialisme[2]. C'est l'abbé de Bernis qui rime les *Géorgiques françaises* et les *Quatre parties du jour*[3].

Plus loin, c'est l'abbé Corné, chanoine d'Orléans, qui, le jour de Pâques 1772, prêchant à Versailles, devant le roi, dédaigne de faire le signe de la croix. « Sa Majesté s'est retournée vers le duc d'Ayen, son capitaine des gardes, et lui en a témoigné sa surprise : « *Vous verrez, Sire*, répond le plaisant, *que c'est un sermon à la grecque.* » L'orateur en effet commence : « *Les Grecs et les Romains*, etc. » Le roi ne put tenir son envie de rire, et le prédicateur, déconcerté, s'est ressenti pendant tout son discours de cette plaisanterie[4]. »

[1] *Mém.*, etc., t. III, p. 220. — [2] *Id.*, t. I, p. 38; t. III, p. 286. — [3] *Id.*, t. I, p. 277. — [4] *Id.*, t. II, p. 47.

Ainsi, philosophie, arts, sciences, théâtres, idées, mœurs, esprit général, tout ce siècle a une teinte prononcée de paganisme. « *Panem et circences*, du pain et des plaisirs, telle était, s'écrie un témoin oculaire, la devise du peuple romain, et telle est celle du peuple français[1]. » Plus explicite est un des éducateurs de ce siècle, qui n'a pu s'empêcher de reconnaître le fait et d'en signaler la cause.

« *Notre éducation est toute païenne*, s'écrie douloureusement le P. Grou de la Compagnie de Jésus. On ne fait guère lire aux enfants, dans les colléges et dans l'enceinte des maisons, que des poëtes, des orateurs et des histories profanes..... Je ne sais quel mélange confus se forme dans leurs têtes des vérités du christianisme et des absurdités de la fable, des vrais miracles de notre religion et des merveilles ridicules racontées par les poëtes, surtout de la morale de l'Évangile et de la morale humaine et toute sensuelle des païens. *Je ne doute pas* que la lecture des anciens, soit poëtes, soit philosophes, n'ait contribué à former ce *grand nombre d'incrédules qui ont paru depuis la Renaissance des lettres*...

» Ce goût du paganisme contracté dans l'éducation publique ou privée se répand ensuite dans la société... Nous ne sommes point idolâtres, il est vrai, mais nous ne sommes *chrétiens qu'à l'extérieur*,

[1] *Mémoires* de Bachaumont, t. IV, p. 43.

si même la plupart des gens de lettres le sont aujourd'hui, ET DANS LE FOND NOUS SOMMES DE VRAIS PAÏENS, ET PAR L'ESPRIT, ET PAR LE COEUR, ET PAR LA CONDUITE[1]. »

Placé à un autre point de vue, Voltaire constatait le même fait que le père jésuite : « Je vois avec plaisir, écrivait-il, qu'il se forme dans l'Europe une république immense d'*esprits cultivés*. La lumière se communique de tous côtés. Il s'est fait depuis environ quinze ans une révolution dans les esprits qui fera une grande époque. Les *cris des pédants* annoncent ce grand changement, comme le croassement des corbeaux annoncent le beau temps... » Et ailleurs : « Dans vingt ans Dieu aura beau jeu[2]. »

Tout cela n'était que trop vrai. Or, à l'approche de la tempête dont le sourd bruissement se faisait entendre dans le lointain, en présence de cette société qui tombait en lambeaux, rongée par le rationalisme et le sensualisme, c'est-à-dire par le paganisme dans sa double manifestation intellectuelle et morale, que faisait-on dans les colléges? Au lieu de tremper fortement la jeunesse dans l'esprit chrétien par l'étude approfondie de la pensée chrétienne, sociale, historique, littéraire et nationale, on la nourrissait à peu près exclusivement

[1] *Morale tirée de saint Augustin*, t. I, ch. VIII.

[2] Lettre à l'ambassadeur de Russie à Paris, 1767.

d'auteurs païens; on la faisait vivre avec les Babyloniens, les Égyptiens, les Grecs et les Romains; on lui faisait jouer des comédies et des tragédies païennes; on la passionnait, par tous les moyens, pour la belle antiquité, ses grands hommes et ses grandes choses [1].

[1] Voici la liste officielle des auteurs que les jésuites faisaient expliquer :

Libri singulis in scholis prælegendi.

In rhetorica legentur selectæ Ciceronis orationes; Plinii Panegyricus aut Pacati; Titus Livius, Cornelius Tacitus, Velleius Paterculus, Valerius Maximus, Suetonius, Virgilius, Horatius, Seneca tragœdus, Claudianus, Juvenalis, Persius et Martialis. Habeantur isti poetæ repurgati ab omni obscenitate (nous ferons connaître les éditions *ab omni obscenitate expurgatæ*); cæteri procul arceantur scholarum pestes et venena. Græci auctores explicabuntur Demosthenes, Luciani quædam opuscula, ut Contemplantes, Timon, Somnium, Toxaris, Plutarchi vitæ et opuscula, Herodianus, Homerus, Sophocles, aut Euripides.

In schola humanitatis, sive poeseos, Isocrates, Luciani Dialogi mortuorum selecti, Judicium vocalium, etc., Theophrasti Characteres, Homeri hymni, Batrachomyomachia. Cicero : De natura deorum, Quæstiones Tusculanæ, Paradoxa, ejusdem breviores orationes, et faciliores exempli causa, pro Marcello, pro Archia poeta, in Catilinam, post reditum. De historicis : Cæsar, Sallustius, Florus. De poetis : Virgilius, Horatii Odæ, et Ars poetica, Ovidii epistolæ selectæ.

In tertia schola, quæ a nonnullis prima grammaticæ vocatur : orationes Isocratis ad Nicoclem et Demonicum; *Chrysostomi aut Basilii homiliæ selectæ*; Ciceronis dialogi De amicitia et De senectute, libri de Officiis. Virgilii Æneidos, liber V, VII, IX. Ovidii Meta-

Et on s'en faisait gloire! Pour obtenir grâce devant ce siècle, presque entièrement sorti de leurs colléges, les jésuites menacés dans leur existence croient devoir lui rappeler que leur compagnie ne

morphoses expurgatæ, de Tristibus et de Ponto. Q. Curtius, Justinus, Cæsar.

In quarta schola, sive secunda grammaticæ, fabulæ Æsopi, Epictetus, Cebetis tabula, Chrysostomus, Ciceronis epistolæ ad Q. fratrem, Somnium Scipionis, etc. Virgilii Georgica, maxime liber I et IV, Ovidii Metamorphoses aliquæ, vel epistolæ : Aurelius Victor, Eutropius.

In quinta schola, Ciceronis epistolæ longiores aliquot et difficiliores. Virgilii Bucolia. Sententiæ Ovidii selectæ, et aliorum poetarum. Æsopi quædam fabulæ.

In ultima schola, quæ interdum cum superiori jungitur, epistolæ faciliores Ciceronis, Phædri fabulæ, Catonis disticha, Stobæi sententiæ.

De ratione discendi et docendi, ex decreto congregationis generalis XIV, auctore Josepho Juvencio soc. Jesu, art. VII, p. 245. Edit. in-12. Parisiis, 1711. Le programme des jésuites était celui des autres colléges.

Deux ou trois HOMÉLIES GRECQUES CHRÉTIENNES POUR UNE CLASSE SEULEMENT, PAS UN SEUL AUTEUR CHRÉTIEN LATIN. Tout le reste des auteurs païens; voilà ce que, aux dix-septième et dix-huitième siècles, la jeunesse chrétienne élevée chez les jésuites étudiait pendant les huit ou dix années de son éducation. Ainsi *le veut l'Institut*. Loin de nous la pensée d'accuser; nous voulons seulement mettre sur table les pièces du procès, et demander à tous les honnêtes gens, à tous les prêtres, aux jésuites eux-mêmes, si, après avoir vu les fruits religieux et politiques d'un pareil enseignement, *il est bon de continuer à faire exactement comme faisaient nos pères?*

le cède à personne en admiration pour les auteurs païens, et que personne n'a mis plus de soin à les enseigner.

Leur défenseur officiel, le P. Cerutti, s'exprime en ces termes : « Les faits que *l'Institut veut graver* dans la mémoire de la jeunesse sont *les plus intéressants par leur nature* [1]. C'est le *Tableau des Romains*, tracé par le pinceau moelleux de Tite-Live, ou par le crayon hardi de Salluste, ou par le burin profond de Tacite. C'est l'*Histoire des Grecs*, écrite avec tant de force et de rapidité par Thucydide, avec tant d'aménité et d'abondance par Xénophon, avec tant d'érudition et de bon sens par Plutarque...

» Les *belles-lettres sont la pâture que l'Institut présente* à l'imagination. Par les belles-lettres on doit entendre particulièrement l'éloquence et la poésie. L'une et l'autre *dans Rome et dans Athènes*, comme dans le terrain le plus propre et le plus fécond, jetèrent les plus profondes racines, et s'élevèrent au *plus haut point de leur grandeur*. Quels orateurs qu'un Démosthène et un Cicéron ! Quels poëtes qu'un Homère, un Pindare, un Virgile, un Horace ! Quels ornements pour leur siècle ! Quels modèles pour les siècles à venir ! *Ce sont ceux que l'Institut veut qu'on propose à la jeunesse* [2]... »

[1] Et les faits chrétiens et nationaux !

[2] *Apol. de l'Instit. des jésuites*. ch. Des colléges.

Cela veut dire : « Voilà ce que nous sommes; voilà la manne exquise dont nous vous avons nourris, et vous nous chassez! Enfants ingrats! »

En effet, le moment arrive de récolter ce qu'on a semé. Alors se manifestent les résultats de l'éducation pieusement païenne donnée à la jeunesse. L'élément pieux s'évanouit, l'élément païen éclate avec une violence extrême. La jeunesse lettrée proclame, à la face de l'Europe, ceux qu'elle reconnaît pour ses *véritables maîtres* et dont elle entend pratiquer les leçons; comme aussi ceux qu'elle regarde comme ses *maîtres d'études*, dont elle déteste l'habit et le nom, et qu'elle mépriserait, si leurs vertus ne rendaient le mépris impossible. On reste confondu en voyant que c'est par leurs propres élèves qu'au dix-huitième siècle les jésuites furent chassés de France, d'Espagne, de Portugal et de Naples, comme ils l'ont été de nos jours de Fribourg, de Turin et de Rome.

Pour ne parler que de notre patrie, la liste suivante, bien que fort incomplète, nous semble renfermer un grave enseignement. Le chef de la croisade contre la Compagnie de Jésus et contre la religion, Voltaire, fut élevé par les jésuites; Helvétius par les jésuites; Condorcet, par les jésuites; Diderot, par les jésuites; d'Argenson, par les jésuites; Reynal, par les jésuites; Turgot, par les jésuites; Dupuy,

par les jésuites; de la Porte, par les jésuites[1]; Millot, par les jésuites; Chauvelin, par les jésuites[2]; Ripper de Monclar, par les jésuites; Prévost, par les jésuites; d'Olivet, par les jésuites; Morellet, par les jésuites; Marmontel, par les jésuites; Piron, par les jésuites. Tous les parlements qui prononcèrent leur expulsion étaient peuplés de leurs élèves, et la plupart des lettrés qui les poursuivirent de leurs quolibets sortaient de chez eux[3].

A la vue de ce fait douloureux on se demande comment cette antipathie pour des maîtres respectables s'était formée dans toute une génération élevée par leurs soins? Comment cette même antipathie s'est manifestée de nos jours là où elle aurait dû le moins exister? Comment il se fait, par exemple, que les jésuites ont été expulsés de Fribourg, de Turin et de Rome par leurs propres élèves, non aux cris de Jansénius, de Luther ou de Calvin, mais aux cris de *Vive la République, vive Cicéron, vive Brutus?*

Des mains des autres ordres religieux, barnabites, oratoriens, doctrinaires, chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, et du clergé séculier, sortirent: d'Alembert, d'Holbach, Boulanger, le cardinal Dubois, à Paris; Volney, à Angers; Condillac, à

[1] Voir *Mém.* de Bachaumont, t. I, p. 13. — [2] *Id.*, t. I, p. 58. — [3] *Id.*, t. I, p. 62, 64, 76, 83, 114, 115, 124, 265, etc.

Grenoble; Parny, à Rennes; et ailleurs : Duclos, Toussaint, d'Argens, Andra, l'abbé de Prades, que Frédéric appelait son *petit hérétique;* Chastellux, Brissot, et une foule d'autres qui viennent donner la main à Robespierre, à Saint-Just, à Camille Desmoulins, à Billaud-Varennes, à Grégoire, à Talleyrand, à Couthon, à Chazal, à toute la génération révolutionnaire de 1793, sortie des mêmes colléges. Enfin, tous les libertins de la Régence, tous les encyclopédistes, tous les philosophes païens du dix-huitième siècle, tous les avocats, hommes de lettres, médecins, journalistes, qui préparèrent et qui firent la Révolution, furent élevés dans des établissements ecclésiastiques par des instituteurs religieux.

« De là, il faut conclure d'abord que pour faire de bons chrétiens les bons professeurs ne suffisent pas.

» De là, il faut conclure encore : ou que l'éducation et l'instruction sont sans influence sur l'esprit et le cœur des jeunes gens; ou que l'éducation et l'instruction qu'on a données pendant le dix-huitième siècle à la jeunesse chrétienne étaient détestables.

» Sous quel rapport cette éducation et cette instruction étaient-elles mauvaises? ce n'était pas sous le rapport de l'enseignement religieux. Ce

serait alors, si on soutenait cela, qu'on calomnierait l'Église. Ce n'était pas sous le rapport de l'exemple donné par les maîtres; ce serait alors, si on osait le dire, qu'on insulterait les congrégations religieuses, et en particulier les jésuites, dont les mœurs étaient, de l'aveu même de d'Alembert, à l'abri de tout reproche [1].

» Or, toute l'éducation consiste dans trois choses: la pureté de l'enseignement religieux, la moralité des maîtres et l'enseignement littéraire. S'il est impossible d'accuser l'enseignement religieux non plus que la moralité des maîtres au dix-huitième siècle, il faut bien arriver à dire que c'est leur enseignement littéraire qui a causé et leur ruine et la corruption de la société [2]. »

La preuve que la corruption des idées et des mœurs au dix-huitième siècle vient de l'enseignement littéraire, et ne vient que de là, nous l'avons montrée écrite à chaque page de l'histoire de cette honteuse époque; à chaque ligne de la vie et des ouvrages des soi-disant philosophes; dans chaque acte de la Révolution; dans chaque phrase des orateurs de la Convention; dans toutes les dépositions des témoins oculaires, à charge ou à décharge, de cette terrible catastrophe.

[1] *De la destruction des jésuites*, premiere partie.

[2] M. Danjou, *Du Paganisme dans les idées*, p. 48.

Cette preuve, nous l'avons montrée, et tout le monde peut la voir comme nous, encore vivante à Versailles, à Compiègne, à Fontainebleau, au Louvre, à Anet, dans tous les châteaux royaux ou princiers, dans les jardins et les places publiques, ornés exclusivement, pendant le dix-huitième siècle, des statues et des portraits des héros et des divinités du paganisme. Elle est encore vivante, et nous l'avons vue, dans les titres et le sujet des compositions littéraires, des opéras, des ouvrages dramatiques, des études historiques et scientifiques, des produits des arts mécaniques et libéraux de la même époque.

Or, si c'est dans le système d'enseignement suivi, et suivi de bonne foi, par ses religieux instituteurs que ce malheureux siècle a puisé son engouement pour le paganisme, nous adjurons tout homme impartial de dire s'il est sage, s'il est permis, en face des leçons de l'expérience, de continuer un pareil système?

« Espère-t-on être aujourd'hui plus habile que le père Porée, le maître de Voltaire et d'Helvétius; que les abbés Proyart et Royou, les maîtres de Camille Desmoulins et de Robespierre; plus habile, plus prévoyant et surtout plus heureux que les La Rue, les Jouvency, les Brumoy, les Cervier, les Rollin, ces maîtres si pieux, si instruits, si exercés

dans l'art difficile d'élever la jeunesse? Se flatte-t-on de prendre des précautions qu'ils ont négligées, de donner des contre-poisons qu'ils n'ont pas connus? A-t-on un moyen sûr, efficace, éprouvé, de neutraliser les effets de l'enseignement classique et païen sur l'esprit et le cœur des enfants?

» Si on a trouvé ce moyen, c'est un crime d'en faire mystère; et si on ne l'a pas découvert, comment ose-t-on dire : CONTINUEZ D'ENSEIGNER COMME ONT ENSEIGNÉ VOS PÈRES; CONTINUEZ D'ENSEIGNER COMME LES PIEUX INSTITUTEURS DES MAINS DESQUELS SONT SORTIS TOUS LES VOLTAIRIENS ET TOUS LES RÉVOLUTIONNAIRES : IL N'Y A RIEN A CHANGER[1]. »

On répondra sans doute : 1° qu'un mauvais esprit soufflait sur le dix-huitième siècle; que cet esprit antichrétien et antisocial pervertissait les jeunes gens au sortir du collége, et que telle est la vraie cause du Voltairianisme;

2° Que l'enseignement littéraire de la fin du seizième siècle et de tout le dix-septième, aussi païen que celui du dix-huitième, a produit néanmoins une génération chrétienne et vertueuse.

L'examen de ces questions sera l'objet des deux livraisons suivantes.

[1] M. Danjou, *Du Paganisme dans les idées*, p. 49.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE IV.

VOLTAIRE.

CHAPITRE V.

VOLTAIRE.

CHAPITRE VI.

VOLTAIRE.

CHAPITRE VII.

VOLTAIRE.

CHAPITRE VIII.

VOLTAIRE.

CHAPITRE IX.

ROUSSEAU.

CHAPITRE X.

ROUSSEAU.

CHAPITRE XI.

ROUSSEAU.

CHAPITRE XII.

MONTESQUIEU.

CHAPITRE XIII

MONTESQUIEU.

CHAPITRE XIV.

MABLY.

CHAPITRE XV.

MABLY.

CHAPITRE XIX.

D'ALEMBERT.

CHAPITRE XX.

HELVÉTIUS.

CHAPITRE XXI.

HELVÉTIUS.

CHAPITRE XXII.

D'HOLBACH.

CHAPITRE XXIII.

GÉNÉALOGIE DU VOLTAIRIANISME.

CHAPITRE XXIV.

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.